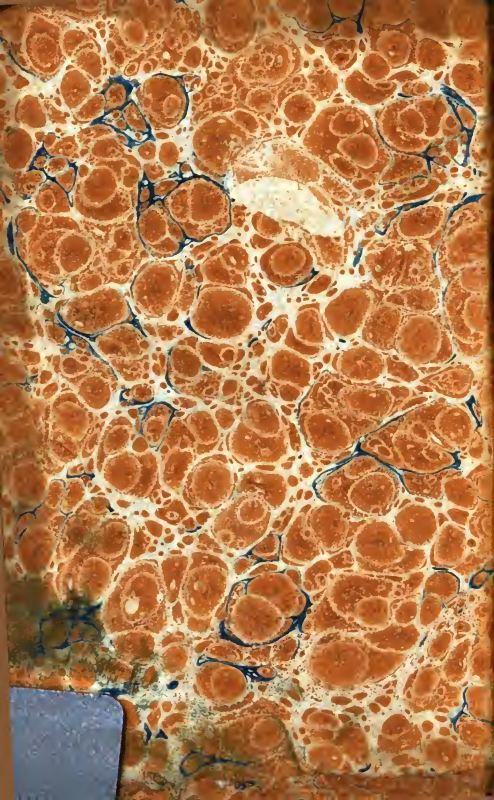
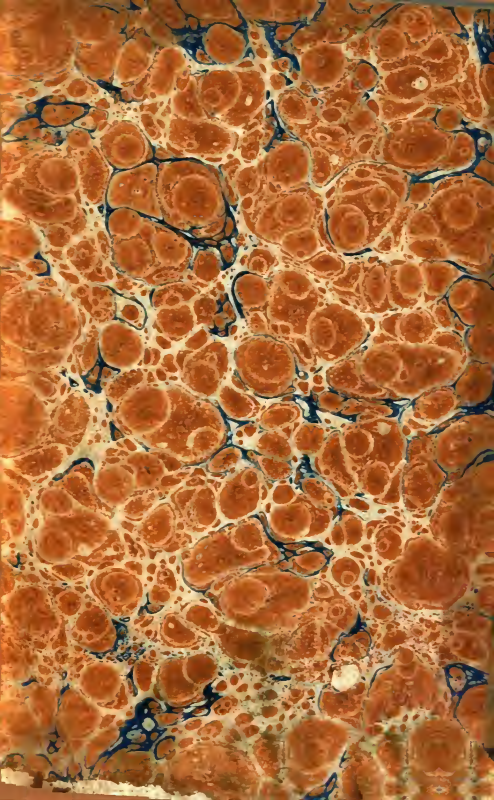








90-1252 - 138

9021 -

Vol. XLIII. 5.

CHOIX
D'ANECDOTES

ANCIENNES ET MODERNES.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

Cours de Théologie, pour les quatrième , troisième et seconde classes , à l'usage des collèges ; par M. Planche , professeur de rhétorique au collège royal de Bourbon ; 1 volume in-12 , 1823 , cartonné. 1 fr. 50 c.

— Les Corrigés des mêmes ; par le même ; 1 vol. in-12 , broché. 1 f. 50 c.

Dictionnaire de poche , latin et français , ou Nomenclature générale des mots de la langue latine , avec leur interprétation française ; contenant non-seulement ceux qui se trouvent dans les Auteurs des temps de la bonne latinité , mais encore ceux qui ont été employés par les écrivains du moyen âge , ceux qui sont dérivés du grec , un grand nombre de mots radicaux , des noms de villes , etc. à l'usage de ceux qui veulent lire ou traduire les Auteurs latins de tous les âges ; par M. l'Ecuy , docteur de Sorbonne , ancien abbé général de Prémontré , chanoine honoraire de l'église de Paris. Seconde édition ; 1 vol. in-12-oblong , 1822. 5 f.

Examen historique de la révolution espagnole , suivi d'observations sur l'esprit public , la religion , les mœurs et la littérature d'Espagne ; par Edward Blaquière ; traduit de l'anglais par J. C. P. ; 2 vol. in-8 , 1823. 12 f.

Espagne (de l') , et de ses relations commerciales ; par F. de Ch. , in-8 , 1823. 2 f. 50 c.

Grammaire française de Restaut ; gros vol. in-12 , 1821. 2 f. 50 c.

Manuel des maires , de leurs Adjoints et des Commissaires de police , contenant par ordre alphabétique , le texte ou l'analyse des lois , ordonnances , réglemens et instructions ministérielles , relatifs à leurs fonctions et à celles des membres des conseils municipaux , des officiers de gendarmerie , des bureaux de bienfaisance , des commissions d'hospices , etc. , avec les formules des actes de leur compétence ; par M. Dumont ; septième édition (1822) entièrement refondue et considérablement augmentée ; 2 gros vol. in-8. 13 f.

58V
1123
CHOIX
D'ANECDOTES

ANCIENNES ET MODERNES,

RECUEILLIES

DES MEILLEURS AUTEURS;

**CONTENANT LES FAITS LES PLUS INTÉRESSANTS DE L'HISTOIRE
EN GÉNÉRAL; LES EXPLOITS DES HÉROS; TRAITS D'ESPRITS;
SAILLIES INGÉNIEUSES; BONS MOTS, etc. etc.**

SUIVI

D'un Précis Historique sur la Révolution française,

PAR M. BAILLY,

QUATRIÈME ÉDITION,

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ET MISE EN ORDRE

PAR R. J. DURDENT ET H. DUVAL.

TOME PREMIER.

PARIS,

RORET LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE HAUTE-FEUILLE, AU COIN DE CELLE DU BATTOIR.

1824.



TOUL, DE L'IMPRIMERIE DE J. CARRE.

PRÉFACE.

LES soins que l'on a pris pour rendre cette quatrième édition supérieure aux trois précédentes paraissent devoir garantir son succès. Elle en diffère, 1.^o En ce que les divers traits, anecdotes, etc., y sont classés par ordre Alphabétique. 2.^o En ce que des suppressions ont été faites pour que, sans trop augmenter le volume de l'ouvrage, une foule de faits intéressants aient pu y trouver place. Par ce moyen, le recueil, de moitié plus considérable que lors des trois éditions précédentes, se compose, pour cette moitié environ, de matières absolument neuves. Il renferme, pour ce qui concerne la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci, des traits généralement peu connus, et même un certain nombre d'anecdotes absolument inédites.



CHOIX

D'ANECDOTES

ANCIENNES ET MODERNES.

ABBÉ.

Sous le règne de Louis XV. un jeune Abbé de qualité avait loué une loge à l'opéra ; un Maréchal de France voulut avoir cette loge , que l'Abbé refusa. Le Maréchal insista et s'y prit si bien , que l'Abbé fut contraint de céder à la force. Pour avoir raison de cette insulte , il attaqua le Maréchal au Tribunal de la Connétablie et demanda la permission de plaider lui-même sa cause , ce qu'il obtint. Il commença son discours par se féliciter de l'honneur qu'il avait de paraître devant une assemblée aussi illustre ; ensuite il exprima combien il était affligé d'avoir à se plaindre d'un des Membres qui la composaient : mais il ajouta qu'il les croyait trop équitables pour ne pas lui faire avoir raison de la violence qu'il avait éprouvée. Et désignant alors chaque Maréchal de France par les actions mémorables qui les caractérisaient : « Ce n'est » point, dit-il, M. le Maréchal un tel dont j'ai à me » plaindre ; ce n'est point M. le Maréchal de Broglie » qui s'est si bien distingué dans les dernières guerres ; ce » n'est pas M. le Maréchal de Clermont-Tonnerre qui a

» fait de si belles retraites; ce n'est point M. le Maréchal
 » de Contades qui a fait de si belles actions; ce n'est
 » point M. le Maréchal de Richelieu qui a pris le Port
 » Mahon; celui dont j'ai à me plaindre n'a jamais rien
 » pris que ma loge à l'opéra. »

Le Tribunal, qui ne s'attendait point à une pareille
 chute, décida que l'Abbé avait raison de se plain-
 dre, et qu'il était vengé par la tournure de son plai-
 doyer.

A la représentation d'Abdilly, tragédie, un instant
 avant qu'elle commençât, le parterre, voyant un Abbé
 au théâtre, dans les premiers rangs, se mit à crier :
à bas monsieur l'abbé, à bas ! l'Abbé resta tranquille-
 ment comme s'il n'eut eu aucun intérêt dans cette af-
 faire; mais comme l'on continuait à le huer, il se leva
 et s'adressant au parterre : « Messieurs, dit-il, depuis
 » qu'on m'a volé ma montre d'or en votre compagnie,
 » j'aime mieux qu'il m'en coûte une place aux loges que
 » de risquer encore ma tabatière. » Les huées se changè-
 rent en applaudissements, et l'abbé reprit sa place.

L'ABBÉ DE *** était allé se promener au bois de
 Boulogne avec deux femmes de qualité, ses parentes.
 * Après en avoir parcouru quelques allées, la lassitude
 les obligea de s'asseoir; et comme c'était dans un endroit
 écarté, l'abbé, qui avait une fort belle voix, se mit à
 chanter une ariette. A quelques pas de-là passaient
 trois jeunes gens, qui, l'ayant entendu, s'approchèrent
 • doucement, et environnèrent le chanteur, avant qu'il
 eût pu les apercevoir. L'Abbé de *** ne crut pas de-
 voir continuer son ariette devant ses nouveaux audi-

teurs. « Quoi, monsieur, s'écrièrent-ils d'un ton persif-
 » fleur, notre présence vous fait taire? Continuez, de
 » grâce; vous poussez trop loin la modestie ». Leurs
 instances ne purent rien gagner sur lui. Piqués de son
 obstination, ils se mirent dans la tête de le faire chanter
 par force; et, sans égard pour les dames, ils assaillirent
 M. l'Abbé de mauvaises plaisanteries auxquelles il
 opposait un silence invincible. Enfin le plus imprudent
 des trois osa tirer son épée, et la tournant contre la poi-
 trine de l'Abbé de ***, il le menaça de le percer, s'il ne
 chantait à l'instant. Forcé de céder, il chanta d'assez mau-
 vaise grâce; et ses auditeurs témoignèrent leur satisfaction
 par des applaudissements ironiques. Outré d'un pareil
 procédé, l'abbé se sépara pour quelques instants de ses
 parentes, et suivit de loin les trois inconnus, qui étaient
 allés joindre leur voiture; il s'en approcha sans affecta-
 tion, et demanda à un de leurs gens, le nom, la quali-
 té et la demeure de celui dont il avait à se plaindre. Il
 apprit que c'était le baron de ***, et qu'il logeait dans
 la rue***. M. l'Abbé rejoignit les dames, en se promet-
 tant de tirer une prompte vengeance de l'affront qu'il
 venait de recevoir. En effet, il se leva le lendemain de
 très-bonne heure, et se rendit à l'hôtel du baron, qui
 n'était point encore levé. Il se fit introduire dans son
 appartement, et s'annonçant au valet-de-chambre com-
 me ayant une affaire secrète, et de la plus grande im-
 portance à communiquer à son maître. Ce domestique
 s'étant éloigné par discrétion, l'abbé se fit connaître au
 baron, encore à moitié endormi, et, lui présentant un
 pistolet, il le menace de lui brûler la cervelle, s'il fait
 le moindre bruit, et s'il n'exécute de point en point ce
 qu'il va lui ordonner. « Vous m'avez contraint de

» chanter, lui dit-il, et moi je prétends que vous dansiez
 » tout-à-l'heure: allons, dépêchez-vous; si vous aimez la
 » musique, j'aime encore plus la danse ». Le jeune hom-
 me eut beau protester qu'il ne s'était jamais piqué
 d'être danseur, il fallut obéir. Il exécuta seul, en che-
 mise, et tout d'une haleine, plusieurs pas de rigodon,
 un menuet, et même une allemande. M. l'Abbé permit
 enfin au baron de se remettre au lit; et après lui avoir
 promis d'instruire le public des progrès qu'une seule
 leçon lui avait fait faire dans l'art de la danse, il se reti-
 ra paisiblement, sans que personne se doutât de l'aven-
 ture: mais elle fit du bruit le lendemain, et tout
 Paris s'en amusa quelques jours, aux dépens du baron
 de ***, qui, véritablement, ne devait pas avoir les
 ricurs de son côté.

ACTEURS. — ACTRICES. — COMÉDIES. —
 TRAGÉDIES, etc.

Un jeune homme au parterre de l'opéra se trouvait
 derrière un homme qui avait une énorme perruque: il
 s'adressa à lui, et lui dit d'un grand sang froid: « Mon-
 » sieur compte-t-il garder sa perruque pendant l'opéra?
 » Eh! Parbleu, sans doute, répondit l'autre, fort sur-
 » pris! Le jeune homme lui dit; avec le même sang froid:
 » en ce cas, je vais me mettre un peu plus loin. »

Un homme très avare et très intéressé, qui n'avait
 jamais été au spectacle, alla voir pour la première fois,
 la tragédie d'Hypermenestre: il écouta avec beaucoup
 d'attention. On lui demanda à la fin comment il trou-
 vait cette pièce? « Il résulte de tout cela, dit-il, qu'Hy-
 » permenestre et Lincée sont un fort bon mariage. »

A la première représentation de Panurge dans l'Île des Lanternes, au commencement les deux amantes avec leurs amoureux et la suivante paraissent sur la scène: les trois rôles de femmes étaient remplis par trois actrices très grasses; elles étaient habillées à la chinoise et la gorge entièrement découverte. Quelqu'un s'écria du milieu du parterre: « Est-ce qu'on nous donne « ici des vessies pour des lanternes! »

Quelqu'un parlait un peu vertement à un des garçons de l'opéra, préposé pour le luminaire: celui-ci lui répondit avec fierté: « Oubliez-vous qu'ici je commande à la graisse? » En faisant allusion au vers d'Agamemnon dans Iphigénie, que l'on donnait ce jour-là même.

Oubliez-vous qu'ici je commande à la Grèce?

Dans une des pièces de l'ancien théâtre italien, qui n'étaient que des canevas que les acteurs remplissaient sur le champ, Arlequin, (l'inimitable Carlin) entendit son maître faire la plus amère satire des hommes. « Et » les femmes, Monsieur, qu'en dites-vous? — Les femmes! » Ah! c'est encore pis. Si bien, dit plaisamment Carlin, » que si nous n'étions ni hommes ni femmes, nous serions parfaits. »

Dans le tems de la querelle des acteurs des Français, qui ne voulaient point jouer avec Dubois, (on donnait alors le siège de Calais) il y eut des ordres de jouer: ils refusèrent et furent mis en prison. Un jour qu'ils dinaient ensemble dans la prison. M^{lle}. Clairon dit

avec dignité : « Le Roi peut bien me faire arrêter, me faire emprisonner, mais il ne peut rien sur mon honneur. » Melle Arnould, qui était du dîner, dit plaisamment : « Où il n'y a rien, le Roi perd ses droits. »

Un jour de répétition à l'opéra, il vint un gros chien sur le théâtre; Melle Arnould dit à Melle Peslin : « Peslin, voilà le coureur de ton amant. » (Melle Peslin vivait alors avec un boucher.

Melle Arnould passait pour très méchante. On donnait un soir un concert, dans un appartement du Palais royal donnant sur le jardin: il y avait beaucoup de monde en bas qui écoutait. Melle Arnould, qui avait quitté l'opéra depuis long-tems, et qui n'avait presque plus de voix, s'avisait de chanter : *conservez dans votre âme* d'Iphigénie. Comme sa voix était fort cassée et vieille, on faisait un grand silence. Une voix de tonnerre se fit entendre, du milieu de la foule qui était en bas, et chanta : « *Caront'appelle, entend sa voix, d'Alceste.* »

A la vente de Melle Laguerre, actrice de l'opéra, des femmes de condition se plaignaient beaucoup, de ce qu'on ne pouvait rien avoir, que tout se vendait à des prix exorbitants. Melle Arnould dit : « Ces dames » voudraient peut-être avoir les choses au prix courant. »

Melle Laguerre se livrait volontiers aux plaisirs de la table. Jouant un jour le rôle d'Iphigénie en Tauride, un plaisant du parterre dit : « Ce n'est point là Iphigénie » en Tauride, c'est Iphigénie en Champagne. »

Elle disait à ce sujet qu'il fallait qu'on lui eut mis

quelque chose dans son vin, car elle n'avait bu que ses trois bouteilles.

Un jeune homme qui allait chez une danseuse de l'Opéra, se plaignait de l'insolence de son portier, et lui dit : « Vous devriez bien chasser ce drôle-là de chez vous. — J'y ai bien pensé, répondit-elle, mais que voulez-vous, c'est mon père. »

Un homme, en sortant de l'opéra, fut accosté par une fille qui lui parut jolie. Cet homme était un philosophe qui voulait tout voir. Quand ils furent arrivés au troisième, il causa avec elle, lui trouva de l'esprit et lui demanda si elle pouvait avoir de quoi souper. Elle fut chercher ce qu'il fallait et ils soupèrent. Elle ne se démentit pas : plus il causait avec elle, plus il la trouvait intéressante. Comme, en préparant le souper, elle avait chansonné et qu'elle paraissait avoir de la voix, au dessert il la pria de chanter un petit air. Elle ne se fit pas prier, et chanta le morceau d'Armide :

*Jamais dans ces beaux lieux ; votre attente n'est vaine ;
Le bien que vous cherchez ce vient offrir à vous :*

*Et pour l'avoir trouvé sans peine,
Devez vous le trouver moins doux ?*

M. *** se trouvait au parterre de l'opéra : il faisait très-chaud et on était fort foulé. Un homme qui était à sa droite, dit : « Je cuis dans mon jus. — Un autre » à gauche dit : Je cuis au bain-marie ! — Et moi, dit-il, » je suis entre deux plats. »

Dans un café, plusieurs personnes soutenaient que la

musique de Piccini était préférable à celle de Gluck : d'autres partisans de Gluck soutenaient le contraire ; ce qui occasionnait une espèce de dispute. Un homme, qui jusqu'alors n'avait pas parlé, se leva et dit en s'en allant : « Allez, toute la musique de votre Piccini ne vaut » pas un pet de Gluck. »

Dans une pareille discussion, une dame dit : « votre » Piccini est plus petit que son nom. »

Un amateur de musique, grand enthousiaste, fut surpris aux Champs-Elisées par un violent orage. Au lieu de chercher à se mettre à l'abri, il s'arrêta pour contempler le ciel tout en feu, sans s'apercevoir qu'il était mouillé jusqu'aux os. Après quelques minutes de contemplation, il s'écria au plus fort de l'orage : « Cela ne » vaut pas Gluck ! » et poursuivit son chemin.

Un homme fort gros, étant au parterre de l'opéra, quelqu'un incommodé de sa taille et de son voisinage, dit tout-haut : « Quand on est fait d'une certaine manière, on devrait bien rester chez soi ! » Monsieur, répondit l'autre, il n'est pas donné à tout le monde d'être » plat. »

VOLTAIRE envoyant dès la pointe du jour, les corrections qu'il avait faites dans le rôle de Polyphonte, son domestique lui représenta qu'il était trop matin et que l'acteur serait encore endormi : « Va toujours, dit Voltaire, les tyrans ne dorment pas. »

Un jeune auteur, dont l'haleine se sentait de loin,

demanda à Crébillon qu'il rencontra par hasard :
 « Monsieur, comment m'y prendrai-je pour tuer le
 » héros de ma tragédie, sans le secours du poignard ? Cela
 » est si usé. » Le tragique infecté de l'haleine du candidat,
 » lui dit fort doucement : « Eh ! Monsieur, qui peut l'em-
 » poisonner mieux que vous ! »

Un bel esprit avait envoyé à Voltaire une tragédie
 pour la soumettre à son jugement ; il la lut et la posant
 ensuite sur la table : « La difficulté, dit-il, n'est pas de
 » faire une tragédie comme celle-ci ; mais de répondre à
 » celui qui l'a faite. »

Le Kain, célèbre acteur des Français, fut un jour
 surpris à la chasse par un garde qui lui demanda de
 quel droit il venait chasser en ce lieu. L'autre lui répon-
 dit avec fierté : « De quel droit dites-vous ? »

*Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins :
 A sur l'esprit grossier des vulgaires humains.*

Ce qui en imposa tellement au garde, que tout étourdi
 du ton et de la réponse, il se retira en disant : « Excusez,
 » Monsieur, je ne savais pas cela. »

Lorsque M. Le Mierre vint à l'assemblée des comé-
 diens pour demander la remise de la *Veuve du Malabar*,
 il leur dit : « Messieurs, comme il n'y a pas de veuve qui
 » n'ait ses reprises, je viens vous demander celles de la
 » *Veuve du Malabar*. »

Vous savez bien, disait M. Le Mierre à quelqu'un, ce
 que d'Alembert a prononcé sur mon compte : « Que

« j'ai fait faire un pas à la tragédie. » L'autre lui répondit en plaisantant : « Est-ce en avant ou en arrière ? »

Voici une sentence précieuse que Dorat a mis dans son *Célibataire* :

Comment peut-on risquer d'épouser ce qu'on aime ?

LORSQUE Voltaire dit en plaisantant à Madame Vestris qu'il avait travaillé pour elle toute la nuit, (lorsqu'il retoucha son rôle dans *Irène* :) « Au moins, s'écria Mademoiselle Arnould, ce n'a pas été sans rature. »

On sait qu'à quatre-vingt-quatre ans, Voltaire passait des nuits à corriger cette tragédie d'*Irène* ; lorsque le moment d'enthousiasme était passé, il disait à ses amis : « Ne me trouvez-vous pas bien enfant ? »

L'ABBÉ Pellegrin avait fait un opéra intitulé : *Loth*, dont voici le premiers vers :

L'amour a vaincu Loth, etc.

Comme ce poëte, fort pauvre, avait de mauvaises culottes, quelqu'un lui dit, vous devriez bien en emprunter une à l'amour.

Lorsque l'incomparable actrice (Clairon) fut à Fernel pour voir Voltaire, elle se jeta à ses genoux en arrivant : le grand poëte se jeta aussi aux siens ; alors Voltaire lui dit : « Mademoiselle, à présent que nous sommes tous deux à terre, qu'allons nous faire ? »

Un jour que l'opéra donnait gratis, un charbonnier y arriva dans une charrette à charbon ; avant d'en descendre il voulut singer quelques-uns de nos petits seigneurs : il tira sa montre et dit au savoyard crasseux qui lui servait de cocher : « Revenez à huit heures et » vous me ramenez chez ma petite ravaudeuse. »

On a remarqué que les actrices chantantes de l'opéra font rarement une brillante fortune, tandis qu'il n'est aucune des premières danseuses qui n'arrivent au spectacle dans un char superbe. Un étranger proposa ce problème à résoudre à M. d'Alcembert : « C'est répondit » cet homme célèbre, une suite nécessaire des loix du » mouvement. »

Un acteur chantant d'une voix mal assurée un monologue qui commençait par *Je viens* : un plaisant ajouta : « Du cabaret. — Ma foi, oui ; dit l'autre. »

Fontenelle avait fait dans un opéra, un cœur de prêtres qui scandalisait les dévots : l'archevêque voulut le faire supprimer. « Je ne me mêle pas de son clergé, dit Fontenelle, qu'il ne se mêle pas du mien. »

M^{rs} de ** disait plaisamment : « il est fort impertinent que M^{lle}. Quinault qui est à peine au monde, cherche à s'emparer des rôles d'amoureuse, dont M^{lle}. *** » est en possession depuis plus de 40 ans. »

Une dame de qualité assistant à une représentation du Roi Léar, après avoir entendu cet hémistiche : *J'ai besoin d'être Père*, s'écria, si, que c'est indécent.

Un fiacre passait sur le boulevard vis-à-vis l'opéra, au moment où Legros qui faisait le rôle de Castor, dans *Castor et Pollux*, chantait, *arrête dieu vengeur, arrête !* le cocher arrêta sur le champ.

On avait chargé un garçon de dire un seul mot dans une tragédie, en arrivant sur la scène : au lieu de dire ce qu'il devait, il s'écria : « Ah mon dieu que de chanelles ! »

Un autre qui n'avait que ces deux mots à dire : *arrête, lâche, arrête* ; dit : arrête la charette.

Un acteur venait de dire un vers qui avait été fort applaudi.

Tenter est des mortels, réussir est des dieux.

Quelqu'un, qui n'avait pas entendu, demanda à son voisin quel était le vers que l'on venait de dire, celui-ci, lui répondit :

Enterrer des mortels, ressusciter des dieux.

Une fille qui était venue à l'orchestre de la comédie pour toute autre chose que pour le spectacle, demanda à son voisin quelle pièce on donnait. « Mademoiselle on donne *la mort de Pompée*. — C'est-ti gentil ça, la mort de Pompée ? — Oui Melle. c'est fort gentil, »

Un acteur que l'on sifflait toutes les fois qu'il paraissait sur le théâtre, à cause de son extrême laideur, s'avança un jour sur le bord des lampes, et dit : « Messieurs,

» il vous est plus aisé de vous accoutumer à ma figure
 » qu'à moi d'en changer. »

On venait de donner la tragédie d'Andronic; après
 un discours d'excuse, un plaisant du parterre dit:

Prince n'avez-vous rien à nous dire de plus ?

Ce vers est pris de la tragédie même d'Andronic; un
 autre plaisant ajouta aussitôt:

Non d'en avoir tant dit, il est même confus.

Un acteur fort laid jouait le rôle de *Mithridate*; dans
 le moment que Monime lui dit, *Seigneur, vous changez
 de visage*; un plaisant du parterre cria: *laissez le fuire.*

Dans la belle scène entre Néron et Agrippine, de Bri-
 tannicus, l'actrice qui faisait le rôle d'Agrippine, au lieu
 de dire:

Mit Claude dans mon lit et Rome à mes genoux.

dit: *Mit Claude à mes genoux et Rome dans mon lit.*

Un jour M.^{elle} Clairon oublia son rôle au moment
 où elle disait: *j'étais dans Rome alors.* Comme le souf-
 fleur ne fut pas assez prompt pour lui dire la suite; elle,
 sans se déconcerter, lui dit: *Eh bien, maraud, que fui-
 sais-je dans Rome?*

Un acteur de l'opéra, qui n'avait pas une belle voix
 était sifflé toutes les fois qu'il paraissait; impatienté un
 jour, il s'avance sur le bord du théâtre et dit: « Mes-

» sieurs, je ne vous conçois pas, croyez-vous que pour six
» cents francs que je reçois paran, j'irai vous donner une
» voix de mille écus? »

Dans le fort de l'hiver, Melle. ** actrice de l'opéra, avait une robe garnie en fleurs naturelles. — Melle. Arnould lui dit : « Ah mon dieu ! vous avez l'air d'une » serre chaude. »

Le parterre de Marseille avait adopté l'usage de jeter des sous sur le théâtre, lorsqu'un débutant lui déplaisait : c'était une manière humiliante de le congédier. Un acteur traité avec cette rigueur, ramassait chaque sou qui tombait, saluait le parterre, disant : Dieu vous le rende ! et reprenait son rôle. Le parterre finit par être touché, par applaudir le débutant et par le redemander pour un autre jour. Bientôt il devint un des meilleurs sujets de la troupe, et un de ceux que le public voyait avec le plus de plaisir.

Quand Melle. Raucourt eut rempli le rôle de la statue dans Pygmalion, elle reçut ce compliment épigrammatique :

*Au comble de ton art te voici parvenue,
Raucourt, à Pygmalion fais en remerciement ;
Car ton triomphe assurément,
Est le rôle de la statue.*

Lorsque Voltaire donna au théâtre son Mahomet, le comédien Le Grand fut chargé du rôle d'Omar.

Cet acteur était doué de la plus belle voix du monde, avait le don des larmes, mais manquait d'esprit et d'intelligence. A la répétition générale de cette tragédie, le ton plat et pusillanime avec lequel l'acteur préféra ces deux vers :

Mahomet marche en maître et l'olive à la main.

Sa trêve est publiée, et le voici lui-même.

lui valut cette apostrophe de l'Auteur : « Oui, Mahomet » arrive, dites-vous ; c'est comme si vous disiez : Rangez- » vous, voilà la vache. »

Un paysan s'arrêta devant la salle de spectacle de Rochefort ; il s'adressa au donneur de billets. « Je n'ai » jamais vu la comédie, dit-il, j'ai envie de savoir ce que » c'est. Je veux bien payer, mais je veux être à la première place. » Un des acteurs était alors dans le bureau, il lui promit de le satisfaire, le conduisit sur le Théâtre, où il l'installa dans un fauteuil. On jouait ce jour-là GASTON ET BAYARD. La vue de cet homme, son costume égayèrent les Spectateurs. Le Paysan ouvrait de grands yeux pour voir les mouvements des acteurs. Lorsque l'on fut parvenu à la sixième scène du cinquième Acte, où *Altamore* veut massacrer *Bayard*, le Paysan, qui vit l'acteur s'avancer la lance à la main, se jette sur lui, le désarme, le prend à la gorge, le terrasse en lui disant : « Il y a assez long-temps que tu fais souffrir ce » brave homme par tes trahisons, mais tu ne lui en » feras pas davantage. » On eut toutes les peines du monde à arracher le comédien de ses mains.

Lorsque Mademoiselle Arnould, célèbre actrice de

l'opéra, fut rendre visite à Voltaire, il lui dit par suite de conversation : « Ah ! mademoiselle , j'ai 84 ans et » j'ai fait 84 sottises. « Belle bagatelle ! répondit l'actrice ; » et moi qui n'en ai que 40, j'en ai fait plus de mille. »

• Voltaire faisant jouer aux Délices, près de Genève, sa Rome sauvée ; le président de Montesquieu, qui était spectateur, s'endormit profondément. Voltaire lui jeta son chapeau à la tête, en disant : « Il croit être à l'au- » dience. »

Au sortir d'une autre représentation un homme de la cour, qui donnait la main à une femme toute attendrie, dit à l'auteur : « Voici deux beaux yeux, auxquels » vous avez fait répandre bien des larmes. — Ils s'en » vengeront sur bien d'autres, répliqua Voltaire. »

M. Palissot n'avait pas vingt ans, quand il composa sa tragédie de Sardanapale ; c'est ce qui fit dire à Voltaire : « A cet âge , il fallait faire le Sardanapale, et » non pas Sardanapale. »

Voltaire, lors de son dernier séjour à Paris, en 1778, ne respirant qu'après le moment de voir jouer sa tragédie d'Irène, avait fait la distribution et confrontation des rôles chez lui, où les comédiens avaient été mandés. Il les leur fit répéter le cahier à la main, et mécontent de presque tous, il les obligea de recommencer plusieurs fois, et pour leur donner le ton à chacun, il déclama lui-même sa tragédie en entier. C'est dans un moment de fureur convulsive qu'il dit à Madame Vestris, chargée du principal rôle, de celui

d'Irène: « Eh ! F. . . , c'est bien la peine de vous faire
 » des vers de six pieds, pour que vous en mangiez trois ! »

En Suède, sous le roi Jean II, en 1503, la première pièce de théâtre qu'on représenta à Stockholm, fut le Mystère de la Passion. L'acteur qui faisait le rôle de Longis, se laissant emporter par la chaleur de l'action, et voulant feindre de percer, de sa lance, le côté du crucifié, le perça en effet, au point qu'il tomba mort du coup, et écrasa par son poids, l'actrice qui jouait le rôle de Marie. Le roi indigné de la brutalité de Longis, s'élance sur lui et lui abat la tête d'un coup de cimeterre. Le reste des acteurs, irrités de la sévérité du roi, se jetèrent sur lui, et sans sortir de la salle, lui tranchèrent la tête.

Auger, qui a joui de quelque réputation au Théâtre Français, avait pour les rôles de valet, dont il était chargé, une figure de caractère qui servait admirablement à son jeu, et lui attirait les applaudissements du public ; mais personne n'était plus ignorant que lui, dans les parties les plus essentielles de son art. Il ne connaissait pas même le sens des phrases qu'il prononçait et n'entendait rien à la rime, ce qui lui faisait faire souvent d'étranges bévues. Ayant commencé sur un théâtre de province à jouer dans la tragédie, au lieu de ce beau vers,

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.
 Il dit avec Emphase :

Je crains tout, cher Abner et n'ai point d'autre crainte !

Livré ensuite au genre qui lui convenait le mieux

dans la comédie, et faisant le rôle de l'Intimé dans les Plaideurs, il oublia si bien la rime, qu'il dit gravement :

..... *Et si dans la province,
Il se donnait en tout vingt coups de nerf de bœuf,
Mon père pour sa part en remboursait dix-huit.*

Une actrice, qui n'était pas sans talent et qui avait eu quelques enfants d'un seigneur allemand, s'écriait dans un moment de détresse: « Si les princes mes fils » n'étaient pas morts, je ne me verrais pas aux gages » d'un chien de directeur. »

En 1734, le Théâtre Français donna pour la première fois les MÉCONTENTS, Comédie en vers libres, d'abord en trois actes, ensuite réduite en un, par la Bruère. Cette Pièce se terminait par un Divertissement dont la Musique était du gai Mouret. On chantait à la fin un Vaudeville très joli et très connu dont le refrain était :

*Et voilà comme
L'Homme
N'est jamais content.*

La célèbre Mademoiselle Dangeville, qui depuis quelques années avait été reçue à la Comédie, fut chargée d'un rôle dans la Pièce nouvelle. La manière dont elle s'en acquitta ne contribua pas peu au succès. A la fin elle chantait son couplet du Vaudeville ; le Public le lui fit répéter. Comme l'Actrice s'en allait, quelques jeunes gens voulurent le faire redire une troisième fois. Ils témoignèrent même leurs désirs de la manière la

plus bruyante. Mademoiselle Dangeville saisissant l'a-propos avec tout l'esprit qu'on lui a toujours connu, s'étant tournée du côté des Spectateurs, ne redit que ce refrain qu'elle leur adressa :

Et voilà comme

L'Homme

N'est jamais content.

Dans une tragédie moderne, il y avait ce vers :

Vous ministre sacré, non d'un dieu, mais d'un homme.
dans un autre :

Je n'ai pu t'informer quelle était ma querelle.

Au parterre des Français, trois personnes causaient ensemble; celle de droite demanda à celle de gauche ce qu'il était : « je suis Tailleur, dit celui-ci, et vous, » monsieur ? — Moi, répondit dédaigneusement celui de » droite, je suis Procureur. — Quant à moi, messieurs, » dit aussitôt celui du milieu, je suis *Entrepreneur*. »

Garrick et Prévillle étaient liés par l'estime et par l'amitié. On connaît assez imparfaitement ce qui se passa entre ces deux acteurs, dans une partie de campagne qu'ils firent à cheval. En voici le récit fidèle. Cheminant gaiement, l'esprit et l'enjouement voyageaient en croupe avec eux. Prévillle eut la fantaisie de contrefaire l'homme ivre. Garrick, en applaudissant à l'imitation de Prévillle, lui dit : « Mon cher ami, vous » avez oublié une chose bien essentielle à la vérité et à la » ressemblance de l'homme ivre que vous voulez imiter. » — Quoi donc ? lui dit Prévillle. — C'est que vous avez

» oublié de faire boire vos jambes. Tenez, mon ami, je
 » vais vous montrer un bon anglais qui, après avoir diné
 » à la taverne et avoir avalé, sans tricher, cinquante ra-
 » sades, monte à cheval pour regagner sa maison de
 » campagne; voisine de Londres, accompagné seulement
 » d'un Jockey, presque aussi bien conditionné que le
 » maître. Voyez-le dans toutes les gradations de l'ivresse.
 » Il n'est pas plutôt sorti des portes de Londres, que
 » l'Univers tourne au tour de lui. Il crie à son Jockey :
 » William ! Je suis le soleil, la terre tourne au tour de
 » moi. Un instant après, il devient plus ivre ; il perd son
 » chapeau, et abandonne les étriers. Il galoppe, frappe
 » son cheval, le pique de ses éperons, casse son fouet,
 » perd ses gants, et arrivé aux murs de son parc, il n'en
 » trouve plus la porte ; il veut absolument que son cour-
 » sier dont il déchire la bouche, y entre par la muraille.
 » L'animal se débat, se cabre et jette mon vilain à terre. »
 Après cet exposé, Garrick commença ; il mit succes-
 sivement dans cette scène, toutes les gradations dont
 elle était susceptible, et la rendit avec tant de vérité,
 que lorsqu'il tomba de cheval, Préville poussa un cri
 d'effroi. Sa crainte augmenta encore, lorsqu'il vit
 que son ami ne répondait à aucune de ses questions.
 Après avoir fait des efforts inouis pour détacher son
 visage de la poussière, il lui demanda, avec l'émotion
 de l'amitié et de l'inquiétude, s'il était blessé. Garrick,
 qui avait les yeux fermés, en ouvre un à demi, pousse
 un hoquet et lui demande avec le ton de l'ivresse :
 Est-ce un verre de rhum que tu m'apportes ? Il se re-
 lève, se met à rire et serre Préville dans ses bras. Celui-
 ci dit alors avec transport : « Permettez, mon ami, que
 » l'écolier embrasse son maître, et le remercie de la le-
 » çon qu'il vient de lui donner. »

Une nouvelle basse-taille ayant débuté à l'opéra , Rebel lui déclara qu'il n'aurait que de médiocres appointements d'abord , mais qu'à mesure que le public serait content de lui , il serait augmenté. « Cadédis , a-t-il » dit , cela étant , monsieur , vous m'augmenterez donc » tous les jours. »

Le roi de Prusse , désirant voir représenter la MORT DE CÉSAR , détermina *Voltaire* à y prendre un rôle. L'illustre auteur choisit celui de *Brutus*. Comme les bons acteurs étaient rares dans ce pays , il se trouva très-mal secondé. Dans un endroit pathétique , l'acteur qui était en scène avec *Voltaire* , et qui jouait le rôle de *César* , à l'aspect de son célèbre Interlocuteur , et du grand roi qui le considérait , fut interdit et ne put prononcer une seule parole. *Voltaire* voyant , par ce contre-temps , la scène refroidie , entra en fureur , et s'écria : « Parleras-tu , maudit *César* ; parle donc , ou je t'assomme. »

Livre de dépenses d'un Directeur de Théâtre de Province.

Dépenses occasionnées par le voyage de M. . . acteur du théâtre français de Paris :

	f.	c
Frais de poste.	800	»
Nourriture de M. . . et de M. son Valet de chambre.	150	»
Pour douze représentations que M. a bien voulu donner , à raison de 500 f. chacune.	6,000	»
Frais de séjour , dépenses de M. pendant quinze jours.	828	50
Retour à Paris , frais de poste.	950	»
Total.	8,728	50

Dépenses occasionnées par le voyage d'un acteur de province que j'ai fait venir pour compléter la troupe , pendant le séjour de M...

Indemnité de route pour 120 lieues , à raison de 25 c. par lieue.	30	»
Pour 12 représentations , à raison de 3 fr. 50 c. par soirée.	42	»
Frais de séjour.	37	50
Retour et indemnité de route.	32	»
Total.	141	50

Wilkinson, célèbre comédien anglais, débuta par les rôles bouffons, et eut le plus grand succès. Il s'appliqua tellement au genre imitatif, que lorsqu'il jouait un ridicule, il prenait la figure et les manières de quelqu'un de marque. M. Luke s'imagina que Wilkinson l'avait en vue toutes les fois qu'il jouait les petits maîtres, et il s'en plaignit à Garrick. Celui-ci rit de sa simplicité, et lui dit de considérer que si on le jouait, au moins c'était en bonne compagnie. « Je le sais morbleu bien, » répondit M. Luke ; mais je ne serai pas le premier homme que la bonne compagnie aurait perdu. »

L'actrice Maupin, élevée dans les exercices d'une académie, avait un goût décidé pour les armes. Elle s'habillait souvent en homme pour se divertir ou pour se venger. Un acteur de l'opéra, nommé Dumesnil, l'ayant insultée, elle l'attendit un soir, vêtue en cavalier, et voulut lui faire mettre l'épée à la main. Sur son refus, elle lui donna un coup de canne, et lui prit sa montre et sa tabatière. Dumesnil s'avisa, le

lendemain, de conter son aventure à l'opéra ; mais il la déguisa entièrement. Il dit que trois voleurs étaient tombés sur lui, qu'il s'était défendu contre eux pendant quelque tems ; mais que, malgré sa résistance, ils lui avaient emporté sa montre et sa tabatière. « Tu mens ! » punément, lui dit la Maupin qui l'écoutait, tu n'as été » attaqué que par une seule personne ; et cette personne, » c'est moi : en voici la preuve. » Elle tira en même temps la montre et la tabatière qu'elle lui rendit, en le traitant de lâche et de poltron. Dumesnil ne s'arrêta pas à contester, et se retira prudemment.

Voltaire dit que dans les comédies de Congreve, anglais, on voit par-tout le langage des honnêtes gens, avec des actions de fripon ; ce qui prouve, ajoute-t-il, qu'il connaissait bien son monde, et qu'il vivait dans ce qu'on appelle la bonne compagnie.

A la première représentation de *Sémiramis*, le théâtre était tellement obstrué par les spectateurs, que les acteurs n'avaient à peine qu'une fort petite place sur l'avant-scène. A l'instant où le tombeau de Ninus s'ouvre, la sentinelle cria très-haut : « Place à l'ombre, messieurs, » place à l'ombre, s'il vous plaît. » Cette naïveté pensa faire tomber la pièce.

M. de T. ., étant un jour à la comédie française, sur le théâtre, se faisait remarquer en avant de tout le monde. Le parterre à qui cela déplut, lui cria dans un entre-acte : « Annoncez l'homme à l'habit gris de fer, » M. de T. ne pouvant douter qu'il ne fut l'objet du tumulte, s'avance d'un pas grave sur le bord de la scène. fait une

profonde révérence, et dit d'un ton élevé : « Messieurs ,
 » j'aurai l'honneur de vous donner demain l'insolence du
 » partecore corrigée, pièce en autant d'actes qu'il vous plai-
 » ra. L'auteur demeure rue, etc. » et il se retira respec-
 tueusement à sa place, accompagné des applaudisse-
 ments unanimes.

AMBASSADEURS.

Lorsque les îles Canaries, connues par les anciens, sous le nom d'îles fortunées, furent découvertes, le pape Clément VI les donna, suivant l'usage de ce temps, à Louis, comte de Clermont. L'ambassadeur d'Angleterre à Rome, s'imaginant qu'il n'y avait que les îles britanniques qui pussent être les îles fortunées, quitta brusquement l'Italie, pour avertir le roi, son maître, que le pape venait de disposer de son royaume, en faveur d'un prince étranger.

AME.

En vain des directeurs sages voulurent ramener Ninnon Lenclos à la religion : elle n'en fit que rire. Voici ce qu'elle disait un jour à Fontenelle : « Vous savez le par-
 » ti que j'aurais pu tirer de mon corps, je pourrais en-
 » core mieux vendre mon âme ; les jansénistes et les moli-
 » nistes se la disputent. »

AMITIÉ.

Le trait suivant ressemble assez à un conte ; mais il est rapporté par Plinie le jeune , auteur

très grave, comme un événement réel. D'ailleurs il ne serait pas impossible qu'un concours extraordinaire de circonstances eut causé le rapport qui se trouva dit-on, entre un songe et un fait réel.

Deux Arcadiens amis intimes et voyageant ensemble, arrivèrent à Mejare; ils allèrent loger l'un chez son hôte, l'autre dans une auberge. Le premier vit en songe son ami qui le conjurait de le venir sauver des mains de son aubergiste, qui en voulait à ses jours. Il ajoutait que, s'il faisait diligence, il pourrait encore le tirer du péril. L'ami, éveillé par cette vision, saute du lit et prend le chemin de l'auberge; mais par une malheureuse fatalité, il condamne bientôt lui-même cette résolution si généreuse, comme étant inutile, et comptant pour rien ce qu'il avait vu, il regagne son lit et se rendort. Bientôt il revit son ami couvert de blessures, lui demander en grâce, que puisqu'il avait négligé de lui sauver la vie, il ne refusât point de venger sa mort; ajoutant qu'au moment même où il parlait, l'aubergiste qui l'avait massacré, faisait emporter son cadavre hors de la ville dans un tombereau couvert de fumier. Pressé par son ami, d'une manière si précise, il court vers la porte de la ville, arrête le tombereau qui lui était désigné par le songe, et fit punir l'aubergiste perfide du dernier supplice.

En 1784, un incendie affreux réduisit en cendres une grande partie des bâtiments du Port-au-Prince, Ile de Saint-Domingue. M. Roberjos de Lastigues, trésorier, avait, peu de temps avant ce jour funeste, vendu un magasin à M. Giraud, son ami, pour la somme

180 de mille livres, dont le tiers avait été payé comptant. Le vendeur et l'acquéreur étaient l'un et l'autre spectateurs de l'incendie. Celui-ci voyant combien les progrès en étaient rapides se plaignit amèrement en disant qu'il était ruiné. « Consolez-vous, lui dit M. de Lastigues; vous êtes père de famille, et je suis votre ami : en vous vendant mon magasin, je vous ai laissé le maître des conditions et avec raison vous avez cru faire une bonne affaire. Voici un événement auquel nous ne nous attendions ni l'un ni l'autre. Si le magasin est préservé, notre marché tiendra; et il en sera d'autant meilleur pour vous; s'il est incendié, la vente sera nulle. » Un moment après, le feu s'y porta et le détruisit entièrement. Le lendemain matin, M. de Lastigues envoya à son ami les 60,000 livres qu'il avait reçues à compte, et le contrat de vente fut mis en pièces.

Deux matelots, l'un espagnol l'autre français étaient dans les fers à Alger. L'un s'appelait Antonio, le second Roger. Employés, par hasard, aux mêmes travaux ils se communiquaient leurs peines et leurs regrets: ils parlaient ensemble de leurs familles, de leurs patries, de la joie qu'ils ressentiraient s'ils étaient jamais libres; et portaient ainsi leurs chaînes avec plus de courage.

Ils travaillaient à la construction d'un chemin qui traversait une montagne.

L'espagnol un jour s'arrête, laisse tomber languissamment les bras, et jette un long regard sur la mer: « Mon ami, dit-il à Roger avec un profond soupir, tous mes vœux sont au bout de cette vaste étendue d'eau: que ne puis-je la franchir avec toi? Je crois toujours

» voir ma femme et mes enfans qui me tendent les bras
 » du rivage de Cadix, ou qui donnent des larmes à ma
 » mort. » Antonio était absorbé dans cette image accablante : chaque fois qu'il revenait à la montagne, sa vue mélancolique s'attachait sur cet espace immense qui le séparait de son pays ; il formait les mêmes regrets.

Un jour il embrasse avec transport son camarade : « j'aperçois un vaisseau, mon ami, tiens, regarde, ne le vois-tu pas comme moi ? Il n'abordera pas ici, parce qu'on évite les parages barbaresques ; mais demain, si tu veux, Roger, nos maux finiront, nous serons libres. — Nous serons libres ? — Oui, demain ce navire passera à environ deux lieues du rivage, et alors du haut de ces rochers nous nous précipiterons dans la mer, et nous atteindrons le vaisseau ou nous périrons : la mort n'est-elle pas préférable à une cruelle servitude ? — Si tu peux te sauver, répond Roger, je supporterai avec plus de résignation mon malheureux sort : tu n'ignores pas, Antonio, combien tu m'es cher. Cette amitié qui m'attache à toi, ne finira qu'avec ma vie ; je ne te demande qu'une seule grâce : mon ami, vas trouver mon père. Si le chagrin de ma perte et la vieillesse ne l'ont pas fait mourir, dis-lui..... — Que j'aie trouver ton père, mon cher Roger ? Eh ! que prétends-tu faire ? me serait-il possible d'être heureux, de vivre un seul instant, si je te laissais dans les fers ? — Mais, Antonio, je ne sais pas nager, et tu le sais, toi. — Je sais t'aimer, repartit l'espagnol en fondant en larmes, serrant avec chaleur Roger contre sa poitrine : mes jours sont les tiens ; nous nous sauverons tous deux : va, l'amitié me prêterait des forces, tu te tiendras attaché à cette ceinture. — Il est inutile, Antonio, d'y penser ;

je ne saurais m'exposer à faire périr mon ami; l'idée seule m'inspire de l'horreur ; cette ceinture m'échapperait ou je t'entraînerais avec moi ; je serais la cause de ta perte. — Pourquoi former ces craintes ? je te l'ai dit, l'amitié soutiendra mon courage ; je t'aime trop pour qu'elle ne produise pas des miracles : cesse de combattre mon dessein , je l'ai résolu. Je m'aperçois que les monstres qui nous gardent nous épient ; il y a de nos compagnons qui seraient assez lâches pour nous trahir. Adieu, j'entends la cloche qui nous rappelle , il faut nous séparer ; adieu, mon cher Roger, à demain. »

Ils sont renfermés dans leur bague. On ne vint point le lendemain à l'heure ordinaire tirer les esclaves de prison ; l'espagnol était dévoré d'impatience, et Roger ne savait s'il devait se réjouir ou s'affliger de ce contre-temps. Enfin on les rend à leurs travaux : ils ne pouvaient se parler ; leur maître ce jour-là les avait accompagnés. Antonio se contentait de regarder Roger et de soupirer ; quelquefois il lui montrait des yeux la mer, et ne pouvait, à cet aspect, contenir des mouvements qui étaient prêts à lui échapper. Le soir arrive ; ils se trouvent seuls : « Saisissons le moment, s'écrie l'espagnol en s'adressant à son compagnon, viens. — Non, mon ami, jamais je ne pourrai me résoudre à exposer ta vie ; adieu, adieu..... Antonio, je t'embrasse pour la dernière fois ; sauve-toi, je t'en conjure, ne perds pas de temps, et souviens-toi toujours de notre tendre amitié : je te prie seulement de me rendre le service que tu m'as promis à l'égard de mon père ; il doit être bien vieux, bien à plaindre, va le consoler ; s'il avait besoin de quelques secours... mon ami. »

A ces mots Roger tomba dans les bras d'Antonio, en

versant un torrent de pleurs, son âme était déchirée.
 « Tu pleures, Roger, ce n'est pas des pleurs qu'il faut,
 » c'est du courage; ne résiste plus. Si tu diffères encore
 » une minute, nous sommes perdus: peut-être ne retrou-
 » verons-nous jamais l'occasion; choisis, ou laisse-toi
 » conduire, ou je me brise la tête contre ces rochers. »

Le français se jette aux genoux de l'espagnol, veut encore lui faire des représentations, lui montrer les risques infaillibles qu'il court, s'il s'obstine à vouloir le sauver avec lui. Antonio le regarde tendrement, l'embrasse, gagne le sommet d'un rocher; il s'élance avec lui dans la mer. Ils vont d'abord au fond, reviennent ensuite au-dessus des flots. Antonio s'arme de toutes ses forces, nage en retenant Roger, qui semble se refuser aux efforts de son ami, et craint de l'entraîner dans sa chute.

Les personnes qui étaient dans le vaisseau restaient frappées d'un spectacle qu'elles ne pouvaient distinguer; elles croyaient qu'un monstre marin s'approchait du navire. Un nouvel objet détourne leur curiosité; on aperçoit une chaloupe s'empresse de quitter le rivage, et poursuivre avec précipitation ce qu'on avait pris pour quelque poisson monstrueux. C'était les soldats préposés à la garde des esclaves qui brûlaient de reprendre Antonio et Roger. Celui-ci les voit venir, et en même temps il jette les yeux sur son ami, qui commençait à s'affaiblir; il fait un effort et se détache d'Antonio, en lui disant: On nous poursuit, sauve-toi et laisse-moi périr, je retarde ta course. A peine a-t-il dit ces mots qu'il tombait déjà au fond de la mer. Un nouveau transport d'amitié ranime l'espagnol; il s'élance vers le français, le reprend au moment qu'il périssait, et tous deux disparaissent.

La chaloupe, incertaine de quel côté poursuivre sa route, s'était arrêtée, tandis qu'une barque, détachée du navire, allait reconnaître ce qu'ils n'avaient fait qu'entrevoir; les flots recommencent à s'agiter; on distingue enfin deux hommes, dont l'un, qui tenait l'autre embrassé, s'efforçait de nager vers la barque. On fait force de rames pour voler à leur secours. Antonio est prêt de laisser échapper Roger; il entend qu'on lui crie de cette barque; il serre son ami, fait de nouveaux efforts et saisit d'une main défaillante un des bords de la barque. Il est prêt à retomber, on les retient tous deux: les forces d'Antonio étaient épuisées, il n'a que « le temps de s'écrier: Qu'on porte du secours à mon ami, je me meurs; et toutes les horreurs de la mort se répandent sur son visage. Roger, qui était évanoui, ouvre les yeux, lève la tête, et voit Antonio étendu à ses côtés, et ne donnant plus aucun signe de vie; il s'élance sur son corps, l'embrasse, l'inonde de ses larmes, pousse mille cris: « Mon ami, mon bienfaiteur, c'est moi qui » suis ton assassin! Mon cher Antonio, tu ne m'entends » plus, c'est donc là ta récompense de m'avoir sauvé la » vie? Ah! qu'on se hâte de me l'ôter cette vie malheu- » reuse, je ne puis plus la supporter, j'ai perdu mon » ami. »

Roger veut se poignarder; on lui arrache une épée dont il s'était saisi; il apprend au milieu des sanglots les détails de son aventure aux gens de la barque; il retombe toujours sur le corps d'Antonio. Qu'on ne m'empêche point de mourir: oui, mon ami, je vais te suivre, ajoutait-il en couvrant le corps pâle de ses baisers et de ses larmes.... ayez pitié.... au nom de Dieu, laissez moi mourir....

Le ciel, qui sans doute est touché des larmes des hommes lorsqu'elles sont sincères, semble donner une marque signalée de sa bonté en faveur d'un sentiment si rare. Antonio jette un soupir, Roger pousse un cri de joie; on se réunit à lui pour donner du secours au malheureux espagnol; enfin il lève un œil mourant; ses premiers regards cherchent à se fixer sur le français; à peine l'a-t-il aperçu, qu'il s'écrie: J'ai pu sauver mon cher Roger!

La barque arrive au vaisseau; ces deux hommes inspirent une sorte de respect à l'équipage: tant la vertu a de droits sur les cœurs! ils excitent un intérêt puissant; tous se disputent le plaisir de les obliger. Roger arrivé en France, court dans les bras de son père, qui pensa mourir d'un excès de joie, et il fut nommé gondolier de Versailles. L'espagnol, à qui on avait offert un poste très avantageux pour un homme de son état, aimait mieux aller rejoindre sa femme et ses enfants; mais l'absence ne diminua rien de son amitié; il demeura en correspondance de lettre avec Roger. Ces lettres sont des chefs-d'œuvres de naïveté et de sentiment; on pourra les rendre un jour publiques, pour l'honneur d'un sentiment qui a produit tant d'actions héroïques.

L'AMITIÉ ainsi que l'amour a eu ses victimes. Au siège de la Capelle, en 1650, par les Français, un espagnol apprend que son ami a été renversé d'un coup de mousquet dans la tranchée. Il vole aussitôt à son secours; il le trouve mort, étendu sur la poussière: son premier mouvement est de se jeter sur son ami; il l'embrasse, le tient quelque temps pressé contre son sein palpitant; et accablé de sa propre douleur, il expire un moment après. L'archiduc instruit de cet événement,

en fut attendri ; il voulut qu'on renfermât dans le même tombeau, deux amis que la mort n'avait pu séparer, et après les avoir fait transporter en grande pompe à Avesnes, il leur fit élever un mausolée en marbre.

L'amitié est le mariage de l'âme et ce mariage est sujet au divorce. C'est un contrat tacite entre deux personnes sensibles et vertueuses. Je dis *sensibles*, car un moine, un solitaire peut n'être point méchant, sans connaître l'amitié. Je dis *vertueuses*, car les méchants n'ont que des complices ; les voluptueux ont des compagnons de débauches ; les intéressés ont des associés ; les politiques assemblent des factieux ; le commun des hommes oisifs a des liaisons ; les princes ont des courtisans ; les hommes vertueux seuls ont des amis.

Céthégus était le complice de Catilina, et Mécène le courtisan d'Octave ; mais Cicéron était l'ami d'Atticus.

Que porte ce contrat entre deux âmes tendres et honnêtes ? Les obligations en sont plus fortes et plus faibles, selon les degrés de sensibilité et le nombre des services rendus.

*O divine amitié ! le temps qui nous outrage ,
Loin de briser tes nœuds , les serre chaque jour ;
Peux-tu donc : ô toi seule , avoir cet avantage !
Et ne diras-tu pas ton secret à l'amour ?*

Boufflers.

AMOUR.

Les remèdes de l'Amour, selon Cratès, sont jeûner, attendre ou se pendre. *La faim, le temps ou la corde.*

Il y a tant de sortes d'amour qu'on ne sait à qui s'a-

dresser pour le définir. On nomme hardiment amour un caprice de quelques jours, une liaison sans attachement, un sentiment sans estime, une froide habitude, une fantaisie romanesque, un goût suivi d'un prompt dégoût; on donne ce nom à mille chimères.

Veux-tu avoir une idée de l'amour, vois les moineaux de ton jardin, vois tes pigeons, etc; mais n'en sois point jaloux et songe aux avantages de l'espèce humaine. Ils compensent en amour tous ceux que la nature a donnés aux animaux, force, beauté, légèreté, rapidité.

Aucun animal, hors toi, ne connaît les embrassements. Tout ton corps est sensible, tes lèvres surtout jouissent d'une volupté que rien ne lasse et ce plaisir n'appartient qu'à ton espèce. Enfin tu peux dans tous les temps te livrer à l'amour et les animaux n'ont qu'un temps marqué. Si tu réfléchis sur ces prééminences, tu diras avec le comte de Rochester: « L'amour dans un » pays d'athées ferait adorer la divinité. »

Comme les hommes ont le don de perfectionner tout ce que la nature leur accorde ils ont perfectionné l'amour. La propreté, le soin de soi-même, en rendant la peau plus délicate, augmente le plaisir du tact, et l'attention sur sa santé rend les organes de la volupté plus sensibles. Tous les autres sentiments entrent ensuite dans celui de l'amour, comme des métaux qui s'amalgament avec l'or: l'amitié, l'estime viennent au secours; les talents du corps et de l'esprit sont encore de nouvelles chaînes.

On peut sans être belle être long-temps aimable:

L'attention, le goût, les soins, la propreté,

Un esprit naturel, un air toujours affable

Donnent à la laideur les traits de la beauté.

L'amour propre surmonte resserré tous ces liens. On s'applaudit de son choix, et les illusions en foule sont les ornements dont la nature a posé les fondements.

Voilà ce que tu as au-dessus des animaux; mais si tu goûtes tant de plaisirs qu'ils ignorent, que de chagrins aussi, dont les bêtes n'ont point d'idées!

Ce qu'il y a d'affreux pour toi, c'est que la nature a empoisonné, dans les trois quarts de la terre, les plaisirs de l'amour et les sources de la vie par une maladie épouvantable, à laquelle l'homme seul est sujet.

Il n'en est point de cette peste comme de tant d'autres maladies qui sont la suite de nos excès. Ce n'est point la débauche qui l'a introduite dans le monde; les Phriné, les Laïs, les Flora, les Messaline n'en furent point atteintes; elle est née dans les Îles où les hommes vivaient dans l'innocence, et de là elle s'est répandue dans l'ancien monde.

Si jamais on a pu accuser la nature de mépriser son ouvrage, de contredire son plan, d'agir contre ses vues, c'est dans ce fléau détestable qui a souillé la terre d'horreur et de turpitude. Est-ce là le meilleur des mondes possibles? Eh quoi! si César, Antoine, Octave n'ont point eu cette maladie, n'était-il pas possible qu'elle ne fit point mourir François I^{er}? Non, dit-on, les choses étaient ainsi ordonnées pour le mieux; je le veux croire: mais cela est triste pour ceux à qui Rabelais a dédié son livre, (le genre humain.)

(*Voltaire.*)

Voici comment l'histoire touchante d'une victime de l'amour est racontée par témoin oculaire.

Il était deux heures du matin, le reverbère suspendu au milieu de la cour commençait à s'éteindre, je me retirais du côté de mon appartement, lorsque je crus entendre quelque bruit au bas du grand escalier ; je crie deux fois : « Qui êtes-vous ?... que faites-vous là ? » Une voix douce et touchante me répond : « C'est moi ! vous voyez bien que je l'attends. » Comme je n'étais pas celui qu'on attendait, j'allais continuer mon chemin, quand la même voix me dit : « Ne faites pas de bruit, il va descendre, il ne faut pas l'empêcher de passer. » Ces mots éveillèrent ma curiosité, je descendis précipitamment, je m'approchai, et près de la dernière marche, derrière le pilier, j'aperçus une jeune femme vêtue de blanc, une ceinture noire et les cheveux épars. « Écoutez, me dit-elle, en prenant ma main, je ne vous ai pas fait de mal, eh bien ! ne m'en faites pas..... ne dérangez rien..... je viens là tous les jours....., je l'attends.... je le vois..... et c'est tout pour moi. Ne le dites pas... qu'il ne le sache jamais..... il va descendre..... paix ! » Et elle semblait écouter. A chaque mot, ma surprise augmentait ; je distinguais à peine dans l'obscurité les traits de cette infortunée, et ils n'en paraissaient que plus touchants et plus d'accord avec la sensibilité de sa voix. Je voulus essayer de lui arracher quelques mots plus clairs. — « Si quel- » qu'un vous avait vue avant moi sous cet escalier ? » — « Ah ! me dit-elle, je vois bien que vous n'êtes pas au fait..... il n'y a que lui qui soit quelqu'un..... ; et ce » n'est pas là qu'il est.... quand il s'en va, il ne fait pas » comme vous..... il n'écoute pas..... il passe..... il n'a » d'oreille que pour celle qui est là-haut..... autrefois,

« c'était moi.... mais cela ne durera pas.... Ah ! non cela ne durera pas. »

En prononçant ces mots , elle tira de son sein un médaillon qu'elle baisait avec transport. Dans ce moment nous entendîmes une porte s'ouvrir , et un domestique, tenant une lumière au haut de la rampe, me permit de distinguer un jeune homme qui descendait légèrement et comme quelqu'un qui craint d'être rencontré. La malheureuse victime s'en aperçut , et un tremblement affreux la saisit; elle se cacha derrière le pilier, et je sentis qu'elle s'appuyait douloureusement sur moi. Dès qu'il eut disparu, ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba sans connaissance sur la dernière marche. Je voulus appeler du secours ; mais la crainte de la compromettre me retint. J'entendis en haut la même porte se refermer , et ce bruit la ranima. Je crus entendre qu'elle prononçait ces mots.... « Il n'y est plus ». Je tenais ses deux mains dans la mienne , de l'autre je soutenais sa tête; sa poitrine était oppressée, et tous ses nerfs avaient des tressaillements convulsifs; elle voulait parler , et les mots à demi formés expiraient sur ses lèvres.

Enfin, après beaucoup d'efforts: « Écoutez, me dit-elle, j'aurais dû vous prévenir..... L'accident qui vient de m'arriver, vous aura inquiété.... je suis bien.... je suis bien à présent.... le mal est passé;..... mais demain sera encore aujourd'hui.... les premiers jours j'étais comme vous..... j'avais peur aussi..... je croyais que j'allais mourir et je le craignais.... cela m'aurait ôté le seul moyen de le voir.... mais j'ai découvert que je ne peux pas mourir par moi.... je ne peux mourir que par lui..... c'est-à-dire qu'il faudrait qu'il mourût pour que je ne

» pusse pas vivre... Il y a quelque tems que j'étais folle...
 » oh ! oui, bien folle !... et cela ne vous étonnera pas...
 » c'était dans les commencements qu'il montait cet esca-
 » lier... mais maintenant ma raison est revenue..... ce
 » médaillon me l'a rendue... je le lui ai volé, et, depuis
 » je suis plus tranquille. — Ce n'est pas son portrait..
 » — Oh ! lui, il n'a pas besoin de devenir micux.... il faut
 » bien se garder d'y rien changer : c'est le portrait de
 » celle qui est là haut... que de mal elle m'a fait !...
 » car ce n'est pas lui, au moins ! — Mais, lui
 » dis-je alors, si ce portrait est de celle qui vous
 » fait du mal, pourquoi le gardez-vous avec tant de
 » soin ? — Oh ! c'est qu'il m'est utile..... c'est ma
 » seule espérance.... Tous les jours je le mets à côté de
 » mon miroir, et j'arrange mes traits comme les siens..
 » Déjà je commence à lui ressembler un peu, et bientôt
 » avec du travail ; je lui ressemblerai tout à fait....
 » alors j'irai voir mon ami.... il sera content de moi....
 » il n'aura plus besoin d'aller chez celle qui est là-
 » haut ; car, excepté cela, je suis sûre que je lui plais
 » davantage. Voyez à quoi tient le bonheur !..... à
 » quelques traits qui ont cessé d'être arrangés à sa fan-
 » taisie. Que ne le disait-il ? j'aurais fait ce que que je
 » fais à présent.... c'était bien aisé, et il m'aurait évité
 » bien des peines... mais cela s'est fait malgré lui. mais
 » quelle heure est-il ?.. je ne sais plus les heures... je ne
 » compte plus le tems que comme cela. — Et elle me fit
 » sentir les battemens de son cœur. — Oh ! comme il bat-
 » tra de joie au jour que je ressemblerai tout à fait à ce
 » portrait !. Mon ami passera, et je ne me cacherai plus...
 » Je l'arrêterai, et il sera bien heureux de me retrouver...
 » et cette porte là-haut ne s'ouvrira plus pour lui ».

En disant cela, elle prit le chemin de la rue, et nous

sortièmes. Ses yeux se fixèrent tout-à-coup sur la ligne des lumières que les reverbères formaient devant nous.

« Vous voyez toutes ces lampes , me dit-elle ? . . . »

» Comme elles brillent ! Comme elles sont agitées çà et là par les vents ! . . . Comme elles n'existent qu'en se

» consumant ! . . . Je suis comme elles . . . Mais elles

» s'éteignent . . . et moi toujours brûler ! . . . Mais

» adieu . . . adieu . . . allez dormir . . . si vous êtes heu-

» reux , le sommeil est si doux . . . Il est aussi bon pour

» moi . . . Je vois le passé » . — Je craignais de l'affli-

ger en insistant davantage , et je la quittai. Cependant

dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident , je

la suivis des yeux , en marchant un peu plus lentement :

bientôt elle s'arrêta près d'une petite porte , elle l'ouvrit

et la referma sur elle. Intéressante créature ! puisse un

sommeil paisible calmer ton sang et rafraîchir ton cer-

veau ! Pour moi , je suis bien sûr de te revoir dans le

mien ; je suis bien sûr que le sentiment de ton malheur

m'agitera encore à mon réveil.

Qui est-ce qui est vraiment fidèle ? les hommes qui l'exigent , cette fidélité , en ont-ils plus que les femmes ? on est fidèle ordinairement tant que l'on aime. Quand l'amour cesse , on devrait , ce me semble , se donner réciproquement pleine liberté. Le malheur , c'est que l'amour ne s'évanouit pas toujours en même temps des deux côtés , et alors celui qui quitte prise le premier est en butte à toutes les injures. S'aimer éternellement : expression commune , mais que les amants savent bien ne signifier qu'une chimère , pour peu qu'il leur reste une étincelle de réflexion. Un homme d'esprit disait à ce sujet. « Je n'entends depuis que je suis né , que des

» plaintes amères sur l'infidélité des femmes , et jo
 » crois très fermement que si les femmes devenaient tout-
 » à-coup vraiment fidèles , les hommes en seraient bien-
 » tôt désolés. Quelle monotonie , quelle froideur entre des
 » amans toujours sûrs les uns des autres ? et sans le chan-
 » gement que deviendrait la galanterie ? Hommes im-
 » bécilles : vous voulez qu'on vous soit fidèle ? mais de
 » cette fidélité qu'en feriez-vous ? il faudrait donc aimer
 » toujours , et qui est capable d'aimer ainsi ? »

Un jeune homme de Paris , né avec de la fortune ,
 de l'esprit , de la figure , mais avec une âme ardente ,
 agitée des plus vives passions , aimait une demoiselle
 d'une naissance inférieure à la sienne , et l'aimait comme
 il était capable d'aimer , c'est-à-dire , à la fureur ; son
 amante était aussi passionnée que lui ; et leur intelli-
 gence ne put long-temps se cacher. Un frère de la de-
 moiselle troubla leur bonheur mutuel ; il était d'un
 caractère fougueux , emporté , et toujours prêt à mettre
 l'épée à la main : aussi était-il très estimé dans la classe
 de ces étourdis qu'on appelle des tapageurs. Il signifia
 brusquement à l'amant de cesser toutes ses visites ; les
 représentations , les prières , les promesses d'obtenir le
 consentement de la famille pour une union sortable ,
 rien ne put fléchir ce personnage hors d'état d'entendre
 raison. L'amant se vit forcé de tirer l'épée , pour re-
 pousser des insultes grossières ; il ne songeait qu'à dé-
 fendre ses jours , et à ménager ceux de son agresseur ;
 mais ce cruel ennemi se livrant trop à une fureur aveu-
 gle , s'enferma lui-même , et tomba noyé dans son sang.
 Au désespoir de cet événement affreux , qui avait eu
 plusieurs témoins , le jeune homme courut chez sa mai-

tresse lui apprendre la nécessité où il était de se séparer d'elle. Vivement frappée de ce malheur imprévu, l'infortunée demoiselle n'eut pas la force de soulager sa douleur par un torrent de larmes, elle expira dans les bras de son amant. Celui-ci aurait bien désiré que la mort l'eût réuni à ce qu'il avait de plus cher; mais une mort ignominieuse révoltait justement son cœur; il était poursuivi, il n'avait pas un instant à perdre; il prit le mouchoir de cou de sa maîtresse, comme le dernier gage d'une tendresse qui devait faire sa félicité, et se rendit promptement à Bruxelles. Arrivé dans cette ville, il y vécut dans la retraite, fuyant tous les plaisirs, ne se livrant qu'aux sombres chagrins dont il était dévoré. Un jeune homme, logé dans la même maison que lui, l'intéressa par un air de mélancolie et de tristesse; il se forma bientôt entr'eux une amitié intime. Mais le généreux fugitif de Paris n'eut pas plutôt épuisé sa bourse en faveur de l'inconnu, qu'il ne le revit plus. Il n'aurait tenu qu'à lui de ne point éprouver l'indigence; il pouvait revenir dans sa patrie, puisque sa grâce était obtenue: mais le séjour lui en était devenu odieux. Cependant, sa famille voyant qu'elle faisait en vain les plus vives instances pour le rappeler, cessa de lui envoyer des secours, afin de le forcer à se rendre aux vœux de ses proches. Ce moyen occasionna la catastrophe la plus malheureuse; le jeune homme, indigné d'être si infortuné dès le commencement de sa carrière, se voyant trompé, abandonné par un ami, à la veille d'être avili par le manque d'argent, et se remémorant sans cesse devant les yeux l'image d'une maîtresse adorée, dont il avait causé la mort, forma la funeste résolution de

terminer sa vie. Le jour qu'il choisit pour le terme de ses peines, il parut d'une gaîté extrême; après avoir diné, il écrivit plusieurs lettres, et alla les mettre à la poste; ensuite il s'éloigna de la ville, d'environ une demi-lieue, et se précipita dans le canal. On retira son cadavre, mais trop tard pour le rendre à la vie. Jusqu'au dernier moment, il conserva le souvenir de son fatal amour: il avait attaché autour de son cou le mouchoir de sa maîtresse.

Une religieuse qui avait fait ses vœux, et demeurait dans un couvent de Rouen, s'aperçut bientôt qu'en renonçant au monde, elle n'avait pu éteindre des feux que la nature allumait. Un chanoine, jeune et voluptueux, qui lui rendait de fréquentes visites, ne contribua pas peu à faire oublier les vœux et regretter le monde. Déjà leurs cœurs étaient d'accord; mais deux amants tendrement épris, qui ne peuvent se voir, ni se parler qu'à travers une grille, désirent plus ardemment que d'autres de se voir de plus près. C'est ce qui arriva au chanoine et à la religieuse; cependant, malgré la vivacité de leurs désirs, ils n'apercevaient que des obstacles, et n'imaginaient aucun moyen de les vaincre. L'amour, qui a des ressources infinies, leur en suggéra un bien singulier. On enterre une religieuse dans le couvent; cet accident fait pour éteindre les désirs et ramener un cœur à Dieu, fournit à notre religieuse le moyen qu'elle cherchait depuis long-temps. Elle se relève dans la nuit, va déterrer le cadavre de sa compagne, le traîne comme elle peut dans sa cellule, le place dans son lit, et y met le feu. Aussitôt elle se sauve; après avoir escaladé les murs avec des échelles

de cordes que lui avait fait passer son amant, elle part avec lui. Les religieuses se réveillèrent au feu; à force de secours on parvint à l'éteindre. Un cadavre qu'on trouva dans le lit de la religieuse évadée, fait croire que c'est elle-même qui est malheureusement péri. On s'aperçut quelques jours après de l'erreur, mais il n'était plus temps; les deux amants avaient déjà fait bien du chemin.

AMOUR CONJUGAL.

Sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne, une femme sauva de la potence son mari, convaincu d'avoir diverti des sommes considérables du trésor royal; elle alla se jeter aux pieds du roi, lui dit qu'elle était grosse, qu'elle avait une envie extrême de voir son mari hors de prison, et qu'elle serait infailiblement une fausse-couche, si S. M. n'avait la bonté de l'en faire sortir. Le roi assembla son conseil, et toutes les voix se réunirent pour conclure qu'il était plus glorieux à un grand roi, de donner la vie à un coupable qui aurait mérité la mort, que de s'exposer à donner la mort à un innocent qui n'avait pas encore joui des avantages de la vie: de sorte que le prisonnier fut élargi et renvoyé absous.

Grotius, illustre par ses talents, et surtout par son amitié pour le grand pensionnaire Barneveldt, fut condamné, par cette seule raison, à une prison perpétuelle, et enfermé dans le château de Louvenstein; mais il eut le bonheur au bout de quelque temps de se sauver par le conseil et l'industrie de son épouse. Cette femme

avait remarqué que les gardes de la forteresse, lassés de visiter et de fouiller un grand coffre rempli de linge qu'on envoyait blanchir à Gorcum, ville voisine, commençaient à le laisser passer sans l'ouvrir. Elle crut qu'on pourrait tirer parti de cette négligence, et conseilla à son mari de se mettre dans le coffre à la place du linge. Mais pour ne rien hasarder elle fit des trous au coffre, à la place où Grotius devait tourner le visage, et s'enferma autant de temps qu'il en fallait pour aller de Louvenstein à Gorcum. Cet essai ayant parfaitement réussi, elle choisit un jour que le commandant était obligé de s'absenter, alla rendre visite à la commandante; et lui parla dans la conversation de la santé de son mari, qu'elle feignit si faible qu'elle voulait, disait-elle, renvoyer tous ses livres dans un coffre, afin de l'empêcher de travailler. Le lendemain elle arrange son mari à la place des livres. Deux soldats viennent prendre le coffre et l'emportent. L'un d'eux trouvant le coffre plus lourd qu'à l'ordinaire: « Il faut, » s'écria-t-il, qu'il y ait quelque arménien là-dedans, » façon de parler alors en usage. Effectivement, répondit madame Grotius, il y a des livres arméniens. On descendit le fardeau avec beaucoup de peine. Aux soins, aux agitations de la tendre épouse, un des soldats eut encore quelques soupçons. Il demanda la clef, elle ne se trouva pas; il alla prendre les ordres de la commandante, qui, instruite dès la veille, répondit qu'on laissât passer le coffre, et qu'elle savait que c'étaient des livres qui étaient dedans. Grotius fut ainsi transporté, non sans beaucoup d'inquiétudes, jusqu'à Gorcum, d'où il passa à Anvers. Le commandant irrité de voir son prisonnier échappé, fit resserrer

plus étroitement sa femme, et lui intenta un procès criminel. Il y eut des juges qui opinèrent à la retenir prisonnière à la place de son mari; mais les états-généraux, auxquels elle présenta sa requête, lui accordèrent son élargissement. « Une telle femme, dit Bayle, mériterait dans la république des lettres, non-seulement une statue, mais aussi les honneurs de la canonisation. » C'est à elle que nous devons les excellents ouvrages que son mari a mis au jour, et qui ne seraient jamais sortis des ténèbres de Louvenstein, s'il y eût passé toute sa vie, comme les juges choisis parmi ses ennemis l'avaient résolu.

Un officier résident à Ajaccio, en Corse, marié depuis peu de temps à une femme aussi aimable que vertueuse, prit dispute avec un jeune espagnol, auparavant son ami. Cette querelle eut des suites: l'espagnol lui envoya un cartel; dans lequel il lui donnait rendez-vous pour le soir même. Il étoit absent quand le porteur arriva chez sa femme, dont il excita l'inquiétude en refusant de lui remettre le billet; cependant elle l'obtint, en lui faisant une gratification. La lecture qu'elle en fit alarma sa tendresse; mais connaissant les lois de ce qu'on appelle le point d'honneur, répugnant à l'idée d'empêcher son mari de s'y soumettre, et voulant le garantir des suites qu'elle avait à craindre, elle prend un habit de son mari, une épée, et vole au rendez-vous. Il étoit nuit, sa taille et son uniforme aidaient à l'illusion. Le combat s'engagea; la dame peu exercée à manier une épée, fut blessée au sein; l'espagnol satisfait de ce triomphe, cesse le combat, et s'avance pour donner du secours à son ennemi; il en reconnaît la femme,

il s'empresse d'arrêter le sang qui coule, et l'emporte chez elle, où les chirurgiens appelés trouvèrent la blessure légère. Le mari, à son arrivée, fut instruit de tout par l'espagnol, qui se précipita dans ses bras, en lui demandant pardon, et en le priant de renouer leur ancienne amitié, ce qu'il fit.

Conrad III, empereur d'Allemagne, assiégea Weinsberg, petite ville de l'État du duc de Wittemberg. Ce duc, qui avait été un des opposants à l'élection de Conrad, se tint avec son épouse renfermé dans la ville. Il en soutint le siège avec une bravoure héroïque, et ne céda qu'à la force. L'Empereur irrité voulait mettre tout à feu et à sang; cependant, lorsqu'il eut pris la place, il permit aux femmes de sortir et d'emporter ce qu'elles avaient de plus précieux. L'Épouse du duc prit son mari sur ses épaules. Toutes les femmes de la ville en firent autant, et l'empereur les vit sortir ainsi chargées, la duchesse à leur tête. Il ne put tenir contre un spectacle si intéressant, et cédant à l'admiration qu'il lui causait, il fit grâce aux hommes en faveur des femmes.

AMOUR FRATERNEL.

Fils d'un même père, mais d'une mère différente, César et Everard avaient en partage un caractère tout-à-fait opposé. Autant le premier était doux, aimable, sage, appliqué, autant le second était dur, intraitable, capricieux et dissipé. Sa mère contribuait beaucoup à lui donner ces défauts. Eprise d'un amour aveugle pour son fils, elle entretenait tous ces vices: les préférences

et les caresses lui étaient prodiguées; il n'avait qu'à désirer pour tout obtenir : dès le moindre signe, tous ses caprices étaient satisfaits. César, au contraire, ne trouvait en elle que la marâtre la plus injuste et la plus cruelle : toutes les réprimandes et les mauvais traitements lui étaient réservés; on ne lui donnait aucune satisfaction; dans les dissensions que l'humeur altière et dure d'Évêrard rendait fréquentes entre les deux frères, le tort était toujours du côté de César. Cet aimable jeune homme souffrait cependant tout avec patience; plus son frère était grossier et mal-honnête, plus il s'attachait à l'emporter sur lui par sa douceur; et il se consolait des mauvais traitements de sa belle-mère par la justice que lui rendait son père, qui considérait sa conduite d'un œil plus raisonnable.

Celui-ci étant venu à mourir, la belle-mère voulut que les deux frères se séparassent aussitôt. On fit le partage de leurs biens, Évêrard ayant pris ce qui lui appartenait, s'en alla avec sa mère. Il avait pour sa part environ 20,000 liv. de rente, mais qu'est-ce qu'un revenu pareil pour un dissipateur et un insensé? Au bout de quelques années, rentes et capitaux, tout fut consommé en jeux, en fêtes, en profusions, en dissipations de toute espèce; ensorte qu'il fut réduit à n'avoir absolument rien. Cependant cet état d'indigence ne l'épouvantait pas; une riche succession qu'il attendait d'un vieux oncle l'encouragea à continuer ses folles dépenses.

La mort de l'oncle arriva en effet au moment où, sans aucune ressource, et criblé de dettes, il se trouvait dans la plus grande détresse. On n'avait point encore rendu les derniers devoirs au défunt, que sa mère et

lui commencèrent à tourmenter le frère pour avoir ce qu'il croyait devoir lui revenir. César qui n'ignorait pas de quelle manière il était traité dans le testament, dissimula cependant; et, poussé par un sentiment de générosité: « Vous aurez, leur dit-il, encore plus qu'il » ne vous appartient; mais il faut, avant tout, remplir » ce que nous devons à notre oncle ». — « Je sais comment et quand je dois m'acquitter de mes devoirs, » répond l'arrogant E vérard; et je n'ai pas besoin qu'on » se mêle de me régenter. Je veux ce qui est à moi, et je » le veux sans retard: qu'on apporte le testament et que » je sache ce qui me revient ». César lui réplique avec beaucoup de douceur; « Il n'est pas encore temps de nous » entretenir de ces affaires: si, en attendant, vous avez » besoin de quelque chose, je vous donnerai tout ce qui » vous fera plaisir; mais restons-en là pour aujourd'hui ». — « Qu'est-ce que c'est qu'en attendant? Qu'est-ce que » c'est que je vous donnerai? dit E vérard, avec emportement. Pourquoi vous aurais-je obligation de ce qui est » à moi? Et qui vous rend si hardi que de vouloir retenir » à votre gré ce qui appartient à un autre? — Je ne retiendrai rien de ce qui est à vous ». — « Hé bien! voyons donc » ce testament ». — « Cela n'est pas nécessaire aujourd'hui; » nous prendrons notre temps pour cela. Combien vous » faut-il cependant? E vérard encore plus furieux, et excité par sa mère, se met à charger son frère de toutes sortes d'injures; lui prodigue les épithètes de vilain, d'orgueilleux, de présomptueux, de méchant, de fourbe; il l'accuse de n'exiger de délai, qu'afin de se moquer de lui et de lui dérober la connaissance du testament. Alors César: « Tu le veux donc absolument, dit-il, avec le ton du plus juste ressentiment? Hé bien

» ingrat ! regarde ta confusion ». Le testament est ouvert : Evérard le parcourt avec inquiétude, et lit ces terribles paroles : « Evérard, mon neveu, s'étant, par sa mauvaise conduite, rendu tout-à-fait indigne de mes biens faits, j'institue César, son frère, légataire unique et universel de tous mes biens ».

A ce trait, sa mère et lui restèrent confondus. Ils étaient près de se livrer aux transports du plus affreux désespoir, quand César, donnant un exemple bien rare de générosité, leur en ôta le moyen et les rassura par ces mots : « Je vous ai dit tout-à-l'heure que vous auriez encore plus qu'il ne vous appartenait ; et, loin de m'en repentir, je vous le répète et le confirme en ce moment. Je vous admettrai, de bon cœur, en partage de tout avec moi ; mais j'exige quelque chose en échange, c'est que vous soyez vraiment mon frère, et que vous, madame, vous daigniez être ma mère. Et de grâce que toute espèce de dissensions cesse entre nous, et vivons une fois ensemble dans la plus douce et la plus étroite union. Vous voyez ce qu'ont produit nos longues discordes : il en est résulté pour vous la ruine entière de votre fortune ; et, pour moi, le chagrin de me voir toujours séparé de vous. »

L'âme altière d'Evérard et celle de sa mère, abattues d'abord, se sentirent ensuite humiliées et pénétrées en même-temps. Tous les deux se jetant à son cou, ils acceptèrent un traitement si généreux ; et la paix, la bonne harmonie furent rétablies dans la famille.

Le fils d'un riche négociant de Paris s'était livré dans sa jeunesse à tous les excès capables d'irriter un père dont il prenait à tâche de mépriser même les avis.

Aussi le vieillard , en mourant , avait cru devoir le déshériter en faveur d'un autre fils , qui , par sa conduite et les autres sentiments dont la nature l'avait doué , avait mérité l'estime de son père.

Dorval , au retour d'un voyage d'où il revenait ruiné , apprenant la mort de son père , et se reprochant d'y avoir contribué par ses égarements , rentra en lui-même et les déplora avec la douleur la plus vraie. Instruit bientôt après de son exhérédation , cette nouvelle n'arracha de sa bouche aucun murmure injurieux à la mémoire de son père , et il ne proféra , en soupirant , que ces mots : « Je l'ai bien mérité ! »

Cet acte de modération étant parvenu à la connaissance de son frère , ce dernier , touché jusqu'aux larmes , part , va trouver Dorval , le serre dans ses bras , et lui adresse ces paroles : « Mon frère , notre père commun m'a insti- » tué son légataire universel : mais il n'a probablement » voulu priver de sa succession que l'homme que vous » étiez alors , et non celui que vous êtes aujourd'hui. C'est » donc avec le plus grand plaisir que je vous rends la part » qui vous est due dans la succession. »

AMOUR PATERNEL.

ZALEUCUS avait donné aux Locriens les lois les plus sages et les plus salutaires. Son propre fils ayant été convaincu d'adultère , devait , en vertu des lois , être privé des deux yeux ; mais toute la cité , en considération du père , voulut faire grâce au fils de la punition. Zaleucus y résista quelque temps : A la fin , cédant aux prières de tout le peuple , il commença par se crever un oeil ; puis en creva un à son fils. De cette manière , tous deux

conservèrent l'usage de la vue. En partageant ainsi le châtiment, il remplit le vœu de la loi, et sut se montrer à la fois père tendre et législateur inflexible.

Un homme ayant appris que son fils conspirait sa mort, commença par demander à sa femme si elle ne l'avait point trompé, la conjurant de lui dire si ce fils était véritablement le sien : la femme l'en assura par les plus grands serments : s'étant ainsi éclairci, il mène avec lui ce fils dans un lieu désert, et tirant de dessous sa robe un poignard : « Tiens, lui dit-il, contente ta fureur ; ôte la vie à celui qui te l'a donnée. » Le fils, frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, tombe aussitôt aux genoux de son père, et le conjure de se servir de ce poignard contre un fils coupable ; le père le relève, le console, l'embrasse et ils prennent ensemble le chemin de la ville.

AMOUR DE LA PATRIE.

PARMI les états qui partageaient la Grèce, Syçione formait un royaume assez étendu. Clinias, père d'Aratus, appelé au gouvernement par une autorité légitime, celle du peuple, est assassiné par Abentidas, ambitieux et riche. Celui-ci s'empare aussitôt de la tyrannie, et Syçione tombe dans l'esclavage. Aratus, très-jeune encore, lors de l'assassinat de son père, n'échappa qu'avec peine aux inquiétudes du tyran. Retiré à Argos, il nourrit dans son cœur l'amour de sa patrie, le désir de se venger, et l'espoir de tirer ses concitoyens de leur asservissement.

Dans le peu de temps qui s'écoula pendant son séjour

à Argos, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de vingt ans, on vit à Sycione tuer Abentidas; Pascas, père du tyran, lui succéder, et celui-ci périr aussi, s'étant laissé surprendre par Nicoclès, qui usurpa toute l'autorité.

Aratus crut qu'il était temps de rendre la liberté à sa patrie. Il n'avait que vingt ans alors; seul, sans armée, il avait à combattre un tyran environné de nombreux satellites, dévoués à leur maître; rien ne l'effraye. L'amour de la patrie fit toute sa force, et il exécuta son grand projet.

Il s'approche en silence de Sycione; il s'y introduit par escalade; bientôt il pénètre jusqu'au palais du tyran, avec quarante hommes seulement, qui l'avaient suivi. Il fait crier, par toute la ville, que c'est Aratus qui vient délivrer sa patrie. Tous les partisans de la liberté accourent se ranger sous ses ordres: aussi-tôt ils mettent le feu au palais de Nicoclès, qui a le bonheur de se soustraire à leur vengeance, et Sycione est libre. Les Sycioniens, reconnaissants, défèrent à Aratus le pouvoir suprême; mais celui-ci leur déclare que, satisfait du titre de leur libérateur, il veut qu'il n'y ait plus d'autres rois que les lois.

Son premier ouvrage fut la réunion des cœurs jusqu'alors divisés par la haine des factions. Il ne voulut plus qu'une faction dans l'état, celle de la liberté. Ce fut pour l'entretenir qu'il proposa à ses concitoyens d'entrer dans la confédération des Achéens; ce qu'ils acceptèrent.

Bientôt Aratus fut nommé chef de la confédération. La première tyrannie qu'il attaqua fut celle de la Macédoine. Les rois des Macédoniens s'érigeaient alors en arbitres de la Grèce, et tout présageait qu'ils voulaient

en être les tyrans. Aratus dirigea, avec une étonnante dextérité, tous les mouvements utiles pour le but de la ligue redoutable aux tyrans. Corinthe, ville située dans l'Isthme qui joint le Péloponèse au reste de la Grèce, passait alors pour la plus importante place de tout le pays. Il résolut de s'en emparer : accompagné de cent hommes seulement, il força la citadelle. Bientôt Corinthe fut libre, et entra dans la confédération. Après cette éclatante conquête, Trézénne et Mégare abandonnèrent les Macédoniens pour entrer dans l'alliance des Achéens.

Quoiqu'Aratus eût autant de courage que de prudence, il était plus propre à gouverner qu'à combattre : à force de trop prévoir, il étoit d'une circonspection timide ; c'est pourquoi, peut-être, il ne réussit pas toujours à écraser les tyrans qu'il attaqua. Aristomaque, tyran d'Argos, échappa à ses coups. Il est vrai qu'Aristippe et Antigonus, ennemis de ce fier républicain, s'armèrent en vain contre lui, mais aussi Aratus fit de vains efforts pour les abattre. Les Argiens, d'un autre côté, aimaient les fers de leurs oppresseurs, et ils semblaient accoutumés à l'esclavage. On remarque qu'Aratus, un jour, ayant escaladé leurs murailles, ils furent spectateurs tranquilles du combat qui se donna dans leur ville, entre le tyran et le libérateur, et qui, cependant, dura une journée entière.

Nommé pour la seconde fois chef de la ligue des Achéens, Aratus signala son commandement par l'extinction de la tyrannie dans plusieurs villes du Péloponèse et de l'Illyrie. Aristippe fut tué dans Cléones, qu'il croyait surprendre. Lysiade, tyran de Mégalopolis, fut forcé d'abdiquer, et Mégalopolis se joignit aux Achéens. Les Etoliens, devenus libres, formèrent avec eux une li-

gue offensive et défensive. Les Athéniens en firent autant. Enfin Argos devint libre et fut unie à la république des Achéens, qui s'accrut encore par la jonction de l'île d'Egine, de la ville d'Hermione et de presque tout l'Arcadie. Aratus fut proclamé le libérateur des peuples; mais toujours modeste et vertueux, il ne voulut d'autre récompense que celle que lui donnait sa conscience. Il préféra toujours les intérêts publics aux siens. Personne ne haït plus que lui la tyrannie; le bien de l'état réglait ses affections et ses inimitiés; les applaudissemens et les acclamations du peuple ne le charmaient pas, il n'aimait que la vertu.

Cependant cet engouement ordinaire du peuple, qui le rend quelquefois aveugle dans sa reconnaissance, ayant porté les Achéens à confier le gouvernement que refusait Aratus à différents citoyens ambitieux et plus zélés pour leurs intérêts que pour la chose publique, l'on vit la république près de sa perte. Aratus gémit de l'imprudence de ses concitoyens; mais son cœur fut déchiré lorsqu'il vit que pour la soutenir, il était obligé de s'allier avec plusieurs rois, et sur-tout avec Philippe, roi de Macédoine. L'Achaïe fut délivrée, il est vrai, de la tyrannie intestine; mais Philippe se servit si avantageusement de la fédération des Achéens, et sur-tout d'Aratus, que, par ce moyen, il devint le plus puissant roi de son temps. Il fut bientôt même assez fort pour ne plus redouter la ligue républicaine, mais craignant toujours le courage, l'expérience et la vertu d'Aratus, il résolut d'ôter à l'Achaïe son soutien. On dit que, n'osant attenter ouvertement à la vie de ce grand homme, il engagea un de ses officiers à se lier avec lui, pour avoir occasion de lui donner un poison lent.

Aratus s'étant aperçu de la trahison, voulut la cacher; mais un jour étant seul avec un de ses amis, il lui montra des marques de poison sur le corps, en lui disant: Voilà les traits de l'amitié des rois!

Ainsi périt le plus vertueux citoyen de la Grèce. Il emporta, en mourant, la liberté de sa patrie. La ligue Achéenne resta sans vigueur; les tyrans l'employèrent utilement à leur grandeur, jusqu'à ce qu'enfin les Romains, tyrans des peuples qui les invoquaient, dissipèrent l'ombre de liberté qui lui restait encore.

Toutes les villes de l'Achaïe se disputèrent l'honneur d'être les dépositaires des cendres d'Aratus. Sycione, où il avait pris naissance, eut le privilège d'obtenir ses déponilles. On lui fit de magnifiques funérailles; on offrit des sacrifices sur son tombeau. Toutes ces villes lui érigèrent des autels et lui décernèrent les honneurs divins.

Grisler gouvernait la Suisse pour l'empereur Albert. Cette brave nation se souvenait en frémissant qu'elle avait été libre. La nature lui avait refusé ces riches coteaux, ces champs fertiles, ces vastes plaines dont l'Europe se glorifie; mais elle l'avait défendue contre le reste du monde, par des torrents et des précipices; l'énergie du sol nourrissait celle des âmes.

Grisler, ivre de son pouvoir, inventait chaque jour de nouvelles humiliations pour les Suisses. Il imagina d'élever un chapcau sur une perche à Altorf, principale ville du canton d'Ury, et d'ordonner à tous les citoyens de le saluer respectueusement, sous peine de mort. Tell refusa et fut condamné au supplice. Mais le tyran, par un raffinement de cruauté, lui accorda sa grâce, à condition que ce malheureux père abattrait à coup de

flèche une pomme placée sur la tête de son fils. Tell, aussi adroit que courageux, eut le bonheur d'abattre la pomme, sans blesser une tête chérie; et dans la suite, il perça Grisler d'un coup de flèche.

Ce fut le signal de la liberté de la Suisse. Arnold Melchtal, Werner Stauffacher et Walter Furst, noms rustiques, mais célèbres, se réunirent à Guillaume Tell, et se mirent à la tête de leurs concitoyens. Le premier janvier 1308 s'opéra cette glorieuse révolution, plus glorieuse encore par la générosité dont ce peuple opprimé sut user envers ses ennemis. Au même instant, les trois garnisons des châteaux forts furent arrêtées et chassées sans effusion de sang. Ces boulevards du despotisme furent rasés et les Suisses poussèrent la clémence jusqu'à renvoyer à Albert, sains et saufs, les ministres de sa tyrannie.

Arnold Melchtal, Werner Stauffacher, Walter Furst, secondés du héros Guillaume Tell, avaient délivré leur patrie de l'esclavage. Trois cantons seulement formaient l'étendue de la république dont leur courage avait jeté les fondements. Léopold, duc d'Autriche, espéra, avec vingt mille hommes, écraser quelques soldats qu'il appelait brigands, et réduire en cendres quelques bâtiments qu'il croyait déjà voir en flammes; vingt mille hommes lui paraissaient une force invincible à opposer contre cinq cents soldats qu'il traitait d'indisciplinés et de rebelles. Il oubliait que trois cents Lacédémoniens avaient arrêté trois cents mille Perses; mais l'expérience l'instruisit, et il vit cette armée, qu'il croyait déjà victorieuse, complètement battue. Pendant trois siècles, toute l'Autriche s'arma en vain contre Schvitz,

Uri et Undervald. Ces cantons entraînaient dix autres cantons encore dans leur confédération, et l'Autriche fut obligée de reconnaître, en frémissant, leur indépendance, achetée par soixante combats.

Les treize cantons formaient donc un état fédératif, et la république de Suisse jouissait d'un gouvernement paisible; lorsque dès son aurore, l'impudente audace de quelques petits tyrants tenta de l'abîmer.

Jacques de Savoie, comte de Romond, viola la propriété d'un citoyen. Un Suisse conduisait à Genève une charretée de peaux de moutons; cette charrette lui fut enlevée dans le pays de Vaud, appartenant à Romond. Celui-ci refusa l'indemnité. Toute la Suisse prend les armes, on s'empare de plusieurs terres du comte. Charles, duc de Bourgogne, se déclare en faveur de Romond, et ses troupes sont battues. Indigné qu'une poignée d'hommes ose lui résister, il s'avance à la tête d'une puissante armée: déjà Morat, ville du canton de Fribourg, est réduite à l'extrémité. Mais bientôt Charles est attaqué, et obligé de faire retraite, après avoir perdu 18,000 hommes.

Solon s'aperçut que Pisistrate se faisait un gros parti à Athènes; et qu'il prenait les mesures nécessaires pour s'y rendre souverain; il fit tout son possible pour s'opposer à ses desseins: il assembla le peuple au milieu de la place publique où il parut tout armé, et découvrit l'entreprise de Pisistrate: O Athéniens, s'écria-t-il, je suis plus sage que ceux qui ne connaissent point les mauvais desseins de Pisistrate, et plus courageux que ceux qui les connaissent, et que la crainte ou le peu de courage empêche de s'y opposer; je suis prêt à me met-

tre à votre tête et à combattre généreusement pour la
 défense de la liberté ! Le peuple qui favorisait Pisistrate,
 traita Solon de fou. Pisistrate, quelques jours après, se
 blessa lui-même, et se fit porter tout sanglant sur un
 char au milieu de la place publique, et dit que ses
 ennemis l'étaient venus prendre en trahison, et l'avaient
 mis dans l'état pitoyable où on le voyait. La populace
 s'émut aussitôt, et fut près de prendre les armes en fa-
 veur de Pisistrate : O fils d'Ipocrase, lui dit Solon, tu
 joues mal le personnage d'Ulysse : Ulysse s'égratigna
 pour tromper ses ennemis, et toi, tu te blesses pour
 tromper tes propres concitoyens. Le peuple s'assembla ;
 Pisistrate fit demander cinquante gardes : Solon remon-
 tra fortement devant tout le monde les dangereuses sui-
 tes d'une telle innovation ; mais il ne put rien gagner sur
 la populace émue qui permit à Pisistrate d'en prendre qua-
 tre cents, et de lever des troupes pour se rendre maître de
 la forteresse. Les principaux de la ville furent fort étonnés :
 chacun songea à se retirer de côté et d'autre. Solon ne se
 rebuta point : après avoir reproché aux citoyens leur lâche-
 té ; Auparavant, leur dit-il, il vous était plus facile d'em-
 pêcher que cette tyrannie ne se formât ; mais à présent
 qu'elle est établie, ce vous sera une plus grande gloire
 de l'abolir et de l'exterminer entièrement. Quand il
 vit que tous ses discours ne pouvaient faire revenir les
 citoyens de la grande consternation où ils étaient, il
 s'en alla à sa maison, et prit ses armes qu'il alla poser
 devant la porte du sénat, en s'écriant : O ma chère pa-
 trie ! je t'ai secourue autant que j'ai pu par mes paroles
 et d'effet ; j'atteste les dieux que je n'ai rien oublié pour
 la défense des lois et de la liberté de mon pays : ô ma
 chère patrie ! je pars et te quitte pour jamais, puisque

je suis le seul qui me déclare ennemi du tyran, et que tous les autres sont disposés à le recevoir pour maître.

AMOUR PROPRE.

L'ANECDOTE suivante prouve à quel point l'amour propre est ingénieux à se tromper lui-même. Un jeune homme débute dernièrement à l'opéra dans l'emploi de Lays; il jouait le rôle de la Dandinière, dans les Prétendus. A son entrée en scène, il ne fut reçu ni bien ni mal, et le premier acte se passa sans encombre; au second acte se trouve un grand air que Lays chante fort bien, et la comparaison ne fut pas à l'avantage du débutant qui reçut quelques marques prononcées de mécontentement. A sa rentrée dans les coulisses, un ami cherchait à le consoler de cette disgrâce en lui représentant que les plus grands acteurs avaient commencé par être sifflés. « Que voulez-vous dire, Monsieur ? » répond le débutant ; Apprenez que le parterre n'a sifflé ni mon chant ni mon jeu, mais seulement qu'il s'est » égayé au sujet de cette vilaine perruque que je ne » voulais pas mettre sur ma tête et dont le costumier m'a » forcé de me servir. »

ANERIES. — BALOURDISES. — INEPTIES.

On demandait à un abbé de M***, qui vivait au Mans, espèce d'imbécille, *quel âge avait son frère le maréchal dont il était l'ainé ?* — *Dans deux ans*, dit-il, nous serons du même âge.

La reine Elizabeth voyageait souvent dans les différentes provinces de l'Angleterre. Un jour qu'elle passait

par Coventry , le corps municipal vint la complimenter, et le maire finit sa longue et ennuyeuse harangue par ces mots : « Nous n'avons plus qu'une grâce à demander à votre majesté, c'est qu'elle veuille bien nous » permettre de la conduire jusqu'au gibet ».(à une lieue de la ville). Cette princesse revint une seconde fois dans la même ville; le maire se hâta de lui débiter un compliment en vers, préparé depuis long-temps. Il débutait ainsi : « Nous gens de Coventry , sommes bien aises de » voir votre majesté: grand dieu que vous êtes belle ! » La reine l'interrompit, en répondant sur le même ton : « » Ma royale majesté est bien aise de voir vous , gens de » Coventry: grand dieu que vous êtes hôtes ! »

On raconte un autre trait du maire de Coventry, qui ne fait pas l'éloge du génie de ces provinciaux. Georges I^{er}. avait accordé une somme considérable pour rebâtir leur hôtel-de-ville. Lorsque le bâtiment fut achevé, on mit une inscription , dans laquelle on lisait ces mots : *anno domini*, etc. Le corps municipal s'assembla et conclut qu'au lieu de *anno domini*, il fallait mettre *georgio domini*, attendu que la reine Anne était morte, et que le don avait été fait par le roi Georges.

Un laquais eut ordre de son maître d'aller voir l'heure à un cadran solaire posé sur un piédestal dans son jardin. Après avoir tourné vingt fois autour, le domestique, fort embarrassé, apporte officieusement le cadran solaire à son maître: en lui disant, « Tenez, monsieur, cher- » chez l'heure vous-même, car je ne m'y connais pas. »

Dans une adresse, dont on ne peut d'ailleurs que louer l'objet et les principes, nous lisons avec surprise « que

» les demoiselles et quelques jeunes filles de R... présentent , etc... » Il s'en suivrait évidemment qu'il y aurait à R... de jeunes filles qui ne sont pas demoiselles : ce qui n'est sans doute qu'une méprise du rédacteur de l'adresse.

Antonio Lusco était un homme à bons contes. Il dit qu'un jour étant allé à Sienné avec un vénitien fort simple , peu accoutumé à monter à cheval , ils couchèrent dans une auberge où il y avait quantité de cavaliers. Quand il fallut partir , chacun prit son cheval , sans que le vénitien bougeât de sa place. Antonio lui ayant demandé à quoi il s'amusa , pendant que tous les autres étaient déjà à cheval : « Je suis , dit-il , prêt à par- » tir ; mais comme je ne saurais reconnaître mon cheval » entre tant d'autres , j'attends que tout le monde soit parti , parce que celui qui restera sera le mien.

Un sot faisait compliment à une demoiselle , dont la mère venait de se marier en secondes noces avec un ancien ami de la maison : « *Mademoiselle , je suis ravi* » *de ce que Monsieur votre père vient d'épouser Mada-* » *me votre mère.* »

On se plaignit il y a quelques années que les chaussures de nos soldats étaient d'une mauvaise qualité , et l'on avait proposé un prix pour celui qui découvrirait le moyen d'y remédier. Un savant , après avoir longtemps médité sur ce sujet , proposa sérieusement , comme moyen infailible , de faire tanner les pieds , des conscrits. Croirait on que l'administration fut assez aveugle pour rejeter ce moyen , et pour refuser un bre-

vet d'invention ? Et voilà comme on encourage les arts en France !

Une municipalité , extrêmement polie , écrivant dernièrement à son sous-préfet , après avoir mis en tête , suivant l'usage : la municipalité de..... à M..... a terminé son épître par cette formule que prescrit la civilité : *votre très humble et obéissante servante.*

L'adjoint du maire d'une de nos plus grandes villes a fait dernièrement publier un avis ainsi conçu : « Le » nommé.. que l'on croit mort depuis deux ans , est invité à se présenter à la mairie. » Il est vrai que l'avis ajoutait : ou quelqu'un à son défaut.

Un homme demandait à une dame si elle était grosse : *Vous n'y pensez pas , lui dit-elle ; il y a trois ans » que je suis veuve. — Je vous demande pardon , Ma-* » *dame , je vous avais toujours crue fille. »*

M. de Baille , intendant de Languedoc , avait un secrétaire fort bête. Il se servait un jour de lui pour écrire au ministre , sur des affaires très importantes , et il dicta ces mots : *ne soyez point surpris de ce que je » me sers d'une main étrangère pour vous écrire sur » cet objet : mon secrétaire est si bête , qu'à ce moment , » il ne s'aperçoit pas que je vous parle de lui. »*

Le comte de L. P. qui n'avait reçu d'autre éducation que celle des enfants de Paris , et qui n'imaginait pas que dans aucun pays on put trouver des gens qui ignorassent la langue française , étant à Rome , s'adressa à

un passant, et lui demanda en français, avec beaucoup de grâce, le chemin du Capitole: « *non capisco*, (je ne comprends pas) répondit l'italien. — Monsieur, je ne vous demande pas le chemin de capisco, mais celui du Capitole. — *non capisco*. — En vérité on est bien mal élevé dans ce pays-ci: on se moque des étrangers. » Il s'adresse à une autre personne, et affecte la plus grande politesse pour lui faire la même question; mais il reçoit la même réponse, *non capisco*. Dès lors l'impatience le prit, et pour punir les Romains de leur impertinence, il jura de ne pas aller au Capitole, et tint parole. A son retour à Paris, on se plaisait à lui demander la relation de son voyage, dans laquelle il ne manquait pas d'insérer cette circonstance, tout bouillant encore de colère contre l'insolence des Italiens.

On parlait avec admiration de la belle vieillesse d'un homme de quatre-vingt-dix ans, quelqu'un dit : *Cela vous étonne, Messieurs; si mon père n'était pas mort, il aurait cent ans accomplis.*

Dans une société où se trouvait la maréchale de Luxembourg, il fut question que chacun chantât une vieille chanson. M. de V. lorsque son tour vint, assura qu'il en avait une excellente, dont tout le monde serait charmé. Il débite alors le couplet suivant sur le maréchal de Villeroy, dont les défaites furent si désastreuses pour la France, sous Louis XIV.

*Villeroy, Villeroy,
A fort bien servi le Roi
Guillaume, Guillaume !*

M.^{me} de Luxembourg se lève, fait au chanteur une profonde révérence, et lui dit: Monsieur, « je vous remercie, c'était mon père. » M. de V. abasourdi ne sut autre chose que de gagner la porte. En effet, comment réparer une pareille bêtise?

Un homme, reçu à Ferney, faisait compliment à M.^{me} Denis de la manière dont elle venait de jouer Zaïre. — Il faudrait, dit-elle, être belle et jeune: — Ah! Madame, répond le complimenteur, vous êtes bien la preuve du contraire.

Un homme de Pérouse avait envoyé par un esclave à un de ses amis une corbeille de figes, avec une lettre. L'esclave mangea une partie des figes en chemin. Comme la lettre marquait la quantité qu'il y en avait dans la corbeille, on lui en fit des reproches, mais il jura que la lettre avait menti, et qu'il n'était pas un voleur. Son maître l'envoya une autre fois avec le même présent, accompagné d'une lettre. Le valet la cacha sous une pierre, pendant qu'il mangeait les figes, s'imaginant qu'elle les lui avait vu manger l'autrefois. On l'accusa encore d'avoir mangé les figes; mais il soutint que non; et que quand même il l'aurait fait, la lettre n'aurait pas pu le voir, parce qu'il l'avait cachée. Il fallut le désabuser à bons coups de fouets.

Un curé se récriait contre la danse. Mais, M. le curé, lui dit quelqu'un qui faisait le bel esprit: David, premier roi de France, n'a-t-il pas dansé devant l'Arche de Noé.

Un bourgeois était d'une coterie où l'on donna un repas sans l'inviter; piqué de ce mépris: je m'en vengerais, dit-il, car je veux donner un grand repas où je serai tout seul.

Le comte de ***, fameux par ses réponses plus-que naïves, dit un jour à la duchesse de Mazarin qui se plaignait du bruit des cloches: « Madame, que n'obtez-vous de la police de faire mettre du fumier » devant votre porte, cela empêche le bruit ? »

Deux paysans furent députés pour aller dans une grande ville choisir un peintre, qui entreprit le tableau du maître-autel de leur église. Le sujet était le martyre de St.-Sébastien. Le peintre demanda, si l'intention des habitants était de le représenter vivant ou mort. Cette question les embarrassa. Ne pouvant la résoudre, ils étaient sur le point de s'en retourner sans rien conclure, lorsque l'un d'eux prenant son parti, dit au peintre: « Le plus sûr est de le représenter en vie; si » on le veut mort, on pourra toujours bien le tuer. »

On demandait à un paysan, si le Fils du Père Éternel était Dieu. Il répondit que non; mais il ajouta, cela ne peut lui manquer, quand M. son Père sera mort.

A la naissance du Dauphin, on maria cent filles dotées. Une d'entre elles se faisant inscrire, on lui demanda le nom de son futur: « je croyais, dit-elle, qu'on » fournissait tout. »

Un homme écrivit à son fils, qui était à Paris, et mit sur l'adresse: à Monsieur, Monsieur mon fils à Paris.

La lettre resta à la poste. Quelque temps après le fils inquiet de ne pas recevoir de nouvelles de son père, se transporte à la poste et demande s'il n'y avait pas une lettre pour lui de M. son père. On lui répondit que oui, et on la lui remit.

Un homme, qui était tombé dans la rivière, avait eu bien de la peine à en sortir, n'y ayant en ce moment personne pour le secourir, disait : « C'est bien heureux » que je me sois trouvé là, car sans moi, je me serais » noyé. »

Un Irlandais entendant parler d'un homme mort à 100 ans, comme d'une chose extraordinaire, dit : « Voilà une belle merveille ! si mon père n'était pas » mort, il aurait actuellement 120 ans. »

Le même disait : « Il n'est pas étonnant que je n'aie » pas d'esprit : j'ai été changé en nourrice. »

Une femme qui faisait la belle, s'adressant à une dame avec qui elle jouait, lui dit : « C'est ti tà vous » cette carte là — l'autre lui répond, c'n'est pas t'à moi, » je n'sais pas tà qu'est-ce. »

On parlait de chasse, de meutes, quelqu'un demanda si les chiens du roi allaient à pied.

On citait Cicéron pour l'éloquence, un élégant demanda, s'il avait étudié aux jésuites.

Dans un repas on vint à parler d'Aristote. Un des convives dit, que dans Aristote on trouvait des choses

admirables que l'on ne trouvait point partout ailleurs. Un homme qui faisait l'important, dit que tel qui se vante d'avoir vu Aristote, n'y a peut-être jamais été.

Un jeune homme lisant dans la gazette que deux vaisseaux étaient arrivés, chargés, de *terre neuve*, demanda si la vieille n'était pas aussi bonne.

Un homme, fort simple, croyant faire une galanterie à une dame, lui disait : « Madame, comment vous êtes-
» vous portée, depuis que j'ai eu le plaisir de vous quitter. »

Un courtisan regardait au louvre une statue de Descartes. Il demanda à son voisin : « Mais quel est donc
» ce Descartes ? — C'est un grand philosophe, — Voilà
» du marbre bien employé, reprit-il, en haussant les
» épaules. »

Un noble provincial revenant de la cour de Louis XIV, disait : « Je l'ai vu ce grand roi, il se promenait
» lui-même. »

Un jeune poète déjà célèbre, faisait la cour à une demoiselle fort jolie, mais d'un esprit très borné. Ayant eu le malheur de lui déplaire, il fut plusieurs jours sans paraître chez elle. Une amie de la jeune personne, lui dit qu'elle avait eu tort de se brouiller avec un homme de ce mérite. « Il était capable, ajouta-t-elle, de vous
» immortaliser. M'immortaliser, s'écria la demoiselle en colère ! Ah , qu'il y vienne ; il verra comme il
» s'en va. »

Quelqu'un s'était endormi dans une voiture publique, un de ses amis, qui n'était pas des plus spirituels, le réveilla: « Quoi, lui dit-il, vous dormirez donc tous » jours? — Il est donc bien tard, dit l'autre? — Nous » sommes à demain: nous avons fait bien du chemin » depuis que vous dormez. — Eh, combien, dit le dormeur? — Nous sommes à quatre grandes lieues d'ici. »

Quelqu'un disait à une femme qui n'avait point eu d'enfants: « Votre mère en a-t-elle eu? Ne seriez-vous » pas stérile de race? »

Au palais royal, à l'entrée d'un endroit que l'on nommait la grotte chinoise, il y avait un Moïse touchant le rocher de sa baguette. Quelqu'un demandait « qu'est-ce que c'est donc que cette figure-là? — On » lui répondit, c'est Moïse. — Ha! oui, Moïse et Abailard. »

Un jour que M.^{lle} Laure dansait à l'opéra, le même demanda quelle était cette jolie danseuse; on lui dit que c'était Laure. « Je voudrais bien être son » Plutarque. »

Un Parisien nouvellement sorti de Paris, admirant la largeur de la Loire, dit: « Voilà cependant une belle » rivière pour une rivière de province. »

Une femme disait qu'elle ne craignait pas que les voisins missent le feu chez elle, parcequ'elle avait un bon mur *citoyen*, et que d'ailleurs elle avait un escalier *d'excommunication*.

Elle disait avoir su quelque chose par *voix indiscrete*.

Cet homme est familier comme l'épée à Cicéron. Elle avait entendu dire les épîtres de Cicéron.

Tout cela fera comme un *coteret* sur une jambe de bois.

Elle disait d'une demoiselle qui n'osait pas lever les yeux : — C'est que Mademoiselle est humide. Elle voulait dire timide.

Elle dit un jour à une Dame qui était en deuil : — Madame vient sans doute d'une cérémonie lubrique ? — Madame veut dire lugubre, lui répondit cette dame. — Ah ! lubrique ou lugubre, c'est anagramme.

Elle disait qu'elle avait une absurdité dans l'oreille et des instructions au foie.

Un paysan disoit à un de ses camarades : « On parle » toujours des nouvelles lunes ; mais quand elles sont vieilles, dis-moi donc ce qu'elles deviennent ? — C'est bien » malin, lui répond l'autre, le bon dieu les coupe par » morceaux, pour en faire des étoiles. »

Pataqués dit que c'n'est pas malin, si son frère de lait a du courage, attendu qu'il revient de l'armée, et que là on est accoutumé à être tué.

Un homme regardait à Besançon le palais du cardinal de Granville. « Voilà, s'écria-t-il, un beau palais ! a-t-il » té fait ici ? — Non, M.^r, répondit quelqu'un qui vit à qui

» il avait à faire, il a été apporté de Florence dans une hotte. — Ah! je m'en doutais bien, reprit-il. »

Les habitants d'un village firent construire un pont, et voulurent le décorer d'une inscription. Lorsque tous les beaux esprits de l'endroit eurent bien cherché, ils adoptèrent la suivante :

« Le présent pont a été fait ici. »

Un homme regardait le portail d'un couvent. Un religieux l'aborda et lui dit qu'il était d'ordre corinthien. « Vous me surprenez, mon père, répondit l'étranger, je le croyais de l'ordre de St. Bernard. »

Un homme ayant une cruche d'excellent vin, la cacheta. Son valet fit un trou par dessous, et buvait le vin. Le maître ayant décacheté la cruche, fut fort surpris de voir son vin diminué, sans en pouvoir deviner la cause. Quelqu'un lui observa qu'on pouvait l'avoir tiré par dessous. « Eh ! gros sot ! reprit le maître, ce n'est pas par-dessous qu'il en manque, c'est par dessus. »

Un maître à danser, français, demandait à un de ses amis, s'il était vrai que Harley eût été fait comte d'Oxford, et grand trésorier d'Angleterre? on lui dit qu'oui. « Cela m'étonne, répondit le maître à danser, quel mérite la reine lui a-t-elle trouvé? pour moi, je l'ai gardé deux ans entre les mains, et jamais je n'en ai pu rien faire. »

Une femme, dont le mari venait de tomber en apoplexie, courut vite chercher un médecin, et lui dit que

son mari était en *sicope*. « Comment, dit-il, en *sicope*? » C'est en *syncope* apparemment que vous voulez dire ? » — Ah! monsieur, répondit-elle, une cope de plus ou de moins, qu'est-ce que cela fait dans l'état où est mon pauvre mari? »

Un bon homme, fort riche, et d'un âge plus que mûr, se trouvait à un grand souper avec sa femme; quelqu'un vint à raconter des histoires de voleurs, dont il était alors beaucoup question. Aussitôt le vieil époux prit la parole, et dit que le penchant au vol était plus commun qu'on ne le croyait, et qu'il avait des exemples que des jeunes gens qui passaient pour honnêtes et bien nés, s'y sont quelquefois laissés entraîner. A ces mots, madame de *** rougit, et voulut faire taire son mari, mais on l'engagea de poursuivre, et, sans se faire beaucoup prier, il continua de la sorte: « Depuis quelques années mon appartement est séparé de celui de ma femme. Un soir, qu'elle était au lit, j'allais lui souhaiter une bonne nuit, lorsque j'entendis du bruit dans sa garde-robe, je prends un flambeau, j'entre, je vois quelqu'un qui se cache derrière une robe pendue au porte-manteau, je la lève, et j'aperçois un jeune homme très-bien mis et de la plus belle physionomie du monde; je lui demande ce qu'il fait là? Il me répond d'une voix tremblante: — Monsieur, excusez moi, j'ai honte de vous avouer que mon projet était de dérober un bijou dont vous n'avez pas assez de soin. — Comment! m'écriai-je, n'êtes-vous pas honteux de faire un si vil métier? Vous mériteriez que je vous fisse pendre. Mais sa physionomie m'intéressa, je le laissai aller. Vous pensez bien que ma femme était plus morte que

» vive de peur. Quelque temps après, me trouvant dans
 » une société de gens honnêtes, je fus extrêmement sur-
 » pris de voir mon voleur qui parlait familièrement avec
 » un homme d'un rare mérite: on me dit même son nom,
 » et je me sus bon gré de ne l'avoir pas mis entre les
 » mains de la justice. »

Un prédicateur prêchait dans un bourg, et pour rendre plus sensibles les vérités de la morale, il usait souvent de l'interrogation. « Ma pauvre fille, disait-il, en parlant des jeunes personnes qui prêtent l'oreille aux fleurettes, quel fruit avez-vous retiré des douceurs que ce jeune homme vous a dites, des soins qu'il vous a rendus, de la promesse de mariage qu'il vous a faite? . . . » Une fort jolie paysanne placée vis-à-vis du prédicateur, et qui se trouvait dans ce cas, crut que c'était elle qu'on interrogeait; elle se lève, et, après avoir fait la révérence au prédicateur: « Monsieur, lui dit-elle en pleurant, il m'a leurrée de belles promesses, et, après m'avoir trompée, il m'a plantée là. »

Un des favoris de Catherine II, homme fort ignorant crut qu'il devait avoir une bibliothèque et fit venir un des principaux libraires de Pétersbourg. Celui-ci lui demanda quels livres il désirait: « Cela m'est égal, répondit-il, arrangez seulement les petits en haut, et les gros en bas, comme chez l'Impératrice. »

Des paysans mandaient à madame de Maintenon, qu'ils craignaient fort pour sa santé et pour celle du roi, à cause de la mortalité des bêtes.

Le Comte de R. demandait un jour pour quoi l'on dépensait tant d'argent pour faire venir de si loin des antiques, pendant qu'il y avait tant d'habiles gens en France qui lui en feraient s'il voulait. Voici un autre trait de sa part, mais d'une bonhomie respectable. Le jour que le comte épousa mademoiselle de *** , qui était très-laide, mais qui avait beaucoup d'esprit: « Mada- » me, lui dit-il, vous n'êtes point jolie, et l'on dit que je » n'ai point d'esprit. Passons-nous mutuellement nos » défauts, et nous ferons le meilleur ménage du monde ».

Une dame de Paris se faisait lire le sujet de Bajazet par quelqu'un de sa connaissance; dans le moment où celui-ci disait: La scène est à Constantinople. — Ah! ah! interrompit-elle, je ne croyais pas que la Seine coulât dans cette ville.

TRAITS DIVERS RELATIFS A LA RÉ- VOLUTION.

Sous ce titre on va rapporter quelques uns de ces traits singuliers ou même plaisants qui, dans le temps le plus funeste, formaient le contraste le plus bizarre avec les idées lugubres dont on était sans cesse assailli. Souvent l'excès de l'ineptie, ou de l'impudence des anarchistes, et les ridicules des parvenus; souvent la facilité de mêler la plaisanterie aux choses les plus affligeantes, facilité qui caractérisa toujours les Français, arrachèrent un sourire involontaire même aux opprimés. Quelques uns de ces souvenirs pourront encore aujourd'hui produire le même effet.

Un membre de la commune de Paris, soupçonné d'incivisme par ses collègues, s'élança un jour à la tribune, et fit entendre ces paroles qui donnèrent la mesure de son éducation et de ses lumières.

« On m'accuse d'incivisme! moi qui suis le meilleur » républicain du Royaume; moi qui ai voté pour la ré- » publique nulle et invisible; moi qui ai fait une motion » contre les 32 membres de la commission des 12. »

Un fournisseur étant malade, sa femme fut chargée de répondre pour lui à ceux qui venaient traiter d'affaires. Un jour qu'elle était attendue dans l'antichambre par plusieurs personnes, son chef de bureau vint l'en prévenir. — Ah! mon dieu, répondit-elle, que la place d'une femme publique est difficile à remplir! . . .

Un jeune homme des départements, arrivant à Paris par la barrière ci-devant du Trône, devait aller loger dans la rue Sainte-Barbe; étant à moitié du faubourg Saint-Antoine, il demanda à une personne la *rue Barbe*. Je vais dans le quartier où elle est, lui répondit-elle, je puis vous y conduire. Nos deux personnages, après avoir suivi les boulevards jusqu'à la Magdeleine du Roule, et l'étranger demandant à tout moment la *rue Barbe*, son compagnon, en le faisant entrer chez un apothicaire, dit à ce dernier : Monsieur, voudriez-vous bien donner la *rhubarbe* au citoyen?

Deux paysans se prirent de dispute en sortant de la messe, tellement que l'un d'eux donna un soufflet à l'autre. Celui-ci, sans perdre de temps, fut chez le juge-de-
paix, qui, sur le champ, envoya chercher l'agresseur,

lequel , après quelques explications , fut condamné à trois livres d'amende envers son adversaire pour cause de dommages. « Trois livres, dit-il, pour un soufflet » ?... — Oui, trois livres, lui répliqua le juge. — Je m'y » accorde; et soudain tirant six francs de son gousset , il » donna un autre soufflet au fonctionnaire public, en lui » disant : « Tenez, citoyen, voilà pour deux. »

La pièce suivante est la copie littérale d'un procès-verbal dressé par les officiers municipaux de la Ferté-Aux-.....

« Aujourd'hui quintidi dindon, décade herse, je » nous sommes transporté chez le dit Robert, détenu » en la maison de détention , avons trouvé les scellés » tels qu'ils étaient; j'avons fait monter la gouvernante; » et après la vérification de toutes les pièces, je l'avons » trouvé en règle; en foi de quoi la dite gouvernante a » signé avec nous, après qu'elle nous a dit nésavoir écri- » re ni signer ».

Un cordonnier vota dans son district la conservation de la Bastille, à condition qu'il chausserait le gouverneur.

Un peintre, pauvre et gai, ne montait ni ne payait de gardes. Il est mandé au district. Vous devez, lui dit gravement le président, ou payer votre garde, ou la monter. « Ni l'un ni l'autre, messieurs. Pour la payer, » je suis trop gueux; et, pour la monter, je suis à moi » seul plus poltron que tout le district ensemble. »

Une jeune fille, qui était avec sa mère dans la tribune

de l'assemblée nationale, frappée du mouvement que se donnait le chef de l'assemblée, et de ce qu'il s'adressait toujours au même côté, lui demanda naïvement : « Eh! pourquoi donc, maman, ce monsieur fait-il tous jours guerdin, guerdin, guerdin de ce côté-là? » — « Ma fille, répondit la mère avec la même naïveté; c'est » apparemment qu'il veut faire l'appel nominal. »

Un pauvre rentier s'étant jeté dans la rivière, un passant dit, que c'était un arriéré qui se mettait au courant.

Acte d'arrestation d'un émigré.

C. nous avons arrêté le nommé *** à sainte Menchould, mangeant des pieds à ladite sainte.

Dans la commune de Pantin, on lisait ces mots au-dessus du corps-de-garde :

Corps-de-garde de Pantins.

Deux savetiers s'entretenaient de matières de religion, l'un prétendait qu'on avait eu raison de rétablir le culte; l'autre au contraire qu'on avait eu tort. Je vois bien dit le premier que tu n'es pas foncé dans la politique; ce n'est ni pour toi ni pour moi qu'on a recréé Dieu dans ses fonctions, c'est pour le peuple.

Deux nouveaux riches s'entretenaient d'un autre, un des deux dit: j'étais déjà cocher qu'il n'était que laquais.

Avant la révolution, un brasseur avait pour enseigne au dieu Mars; lorsque l'on changea le nom des mois, il mit : au dieu germinal.

Un homme criait : voilà le grand décret qui supprime les armes, les armoires, les armoiries. ,

Un laquais qui était parvenu à monter dans le carrosse de son maître, donnant un jour la main à des dames qu'il accompagnait, ferma la portière par distraction et allait reprendre son ancien poste. ,

Un autre qui avait pris querelle dans sa voiture, obligé de mettre pied à terre, cria, à moi la livrée.

Un évêque s'emporta un jour, devant un moine, jusqu'à dire : il faut absolument réformer toute cette moineaille. — Le moine lui dit : « Ne vous y trompez pas : » après la moineaille, on en viendra à la prêtraille, et » puis enfin, Monseigneur, à la mitraille. »

Une femme de la halle, qui avait été à l'opéra un jour de fête publique, entendant chanter un chœur, se tourna vers une de ses camarades et lui dit : « Vois-tu ces co- » quins là, parce que c'est aujourd'hui gratis, ils chan- » tent tous à la fois pour avoir plutôt fini. »

Pendant la révolution M.^{lle} Arnould avait acheté un bien de moines. Elle conserva l'église, qu'elle convertit à son usage et fit mettre pour inscription, sur le fronton : *Ite, missa est.*

Sous la terreur, un propriétaire fit écrire au dessus de la loge de son portier, *unité, etc.* Mais comme le peintre n'avait pas pris assez de place, il fut obligé d'achever à côté de l'indication du portier, de sorte qu'on lisait : Parlez au portier, ou la mort.

On reprochait à un officier d'avoir laissé oublier le mot d'ordre. L'officier répond que cela n'arrivera plus parce qu'à compter de ce jour, il le ferait afficher à la porte du corps-de-garde.

Un éloquent orateur d'un comité révolutionnaire en parlant d'un nègre affranchi, le désignait sous le nom de *ceci-devant noir*.

En 1793, après la fermeture des églises en France, un prêtre inconstitutionnel, voyant que l'eau bénite était fort rare, s'avisa d'en vendre et en faisait même un grand débit : mais des envieux le dénoncèrent à la municipalité, qui, ne voyant dans ce singulier commerce qu'une nouvelle branche d'industrie, qui pouvait tourner au profit des contributions, le força à prendre une patente de limonadier.

Dans les temps les plus malheureux, il y a toujours des gens qui trouvent le secret de s'enrichir. Un parvenu, qui n'était jamais monté en voiture que dans la charrette qui l'a amené à Paris, fit une assez grosse fortune dans une affaire de finance. Ses jambes, si robustes jusqu'alors, ne peuvent plus supporter la fatigue des longues courses de la capitale. Il lui faut un carrosse; le plus fameux sellier est appelé. « Monsieur, je veux une voiture » dans le plus nouveau goût ? — quelle couleur, Monsieur ? — La plus nouvelle :... à chaque question du sellier, toujours la même réponse : — mais, Monsieur, » quelles armes mettrai-je ? — Tout ce qu'il y a de plus » nouveau, continue à répondre le parvenu, qu'on n'appela plus que *M. tout-nouveau*. »

Un tapissier appelé chez une dame du nouveau ton , pour un ameublement complet, lui fit voir les dessins les plus nouveaux. « M. lui dit-elle, je veux un ameublement . . . , tout ce qu'il y a de plus simple, j'aime » mieux y mettre mille écus de plus »

Une poissarde disait dernièrement: « Ce qui m'en plaît » à présent, c'est qu'on ne pourra plus divorcer pour » *amabilité d'humeur*, d'après le nouveau *coq civique*. »

Quelqu'un disait les municipales. — Dis donc paux, cruche !

Un autre appelait un parvenu, un ci-devant derrière.

Une parvenue disait à son domestique: « Ne répli- » quez-pas, faites qu'est-ce que j' vous dis. »

Une autre qui avait dîné chez un ministre, lui dit : Votre dîner était beau, mais il vous a coûté bon. Le ministre lui répondit sur le même ton : « C' n'est pour- » tant pas le pérou. »

Un député disait : « Messieurs, qu'avons-nous besoin » de colonies, n'avons-nous pas le sucre d'Orléans ? »

Un particulier demandait un passe-port : Comment » t'appelles-tu? lui dit un des municipaux à bonnet rouge. » — De saint Cyr. — Il n'y a plus de *de*; il n'y a plus de » *saint*; il n'y a plus de *sire*; comment t'appelles-tu ? — » En ce cas, comme vous voudrez. »

Un autre faisait la même demande. « Ton prénom ?

» — Symphorien. — Il n'y a plus de *saint*, reprend brusquement le savant fonctionnaire, tu t'appelles *Phorien*.
 » — Ah! reprend le pétitionnaire, c'est *gulier* ça! »

Un citoyen emmené par suite d'une visite domiciliaire, dit à ses gardes : « Mais du moins, dites-moi pour-
 » quoi vous m'arrêtez. — Tu es bien curieux, lui répond
 » un de ces hommes, en ricanant. »

Après le 31 mai, qui assura le triomphe des anarchistes, la convention reçut plus d'une adresse où on disait : « Montagne *inébranlable*, reste à ton poste. »

On sait que les juges-bourreaux du tribunal de sang, avaient l'infamie d'insulter quelquefois à leurs victimes par des railleries atroces. Un jour qu'un maître d'armes venait d'être condamné, Fouquier-Tinville lui dit : *Pare celle-là.*

Une autrefois, on conduisit au tribunal un accusé absolument sourd. « Citoyens, dit le président Dumas, » cet homme a conspiré *sourdement*. » on rit, et on le condamna comme les autres.

Un M. Ferrers, arrêté pendant la terreur, fut jeté la nuit dans un cachot de Tarbes, où se trouvaient une quinzaine d'autres malheureux. Dans l'obscurité profonde qui régnait autour de lui, il entend près de lui un bruit sec, comme d'une boîte qui se ferme et une voix forte qui, avec l'accent italien, dit : « En voilà un » pris en jougement. Comment t'appèles-tu? — le même » faisant la petite voix répond : je m'appèle, souris. —

» Qu'as-tu fait pour la révolution ? où étais-tu au célèbre
 » dix août ? — Dans une église — Fanatique, fanatique !
 » Et à l'immortel trente ou mai ? Dans un fromage
 » (les réponses toujours faites avec la petite voix) — ac-
 » capareur et fanatique ! joué à mort et exécuté tout de
 » suite. » un petit bruit et un petit cri se firent entendre, et
 le silence redevint profond. Dès que le jour parut, M. Fer-
 rers apprit que le cachot était plein de souris et qu'un
 Italien prisonnier, qui avait une souricière, jugeait ainsi
 celles qu'il prenait fréquemment ; lorsque ses compa-
 gnons et lui-même craignaient à chaque instant pour leurs
 vies.

Le Baron de la Houze , ministre de France en Da-
 nemarck, en 1790, avait un aumônier partisan de l'ancien
 régime et un secrétaire démocrate. Sans cesse ils se dispu-
 taient à sa table ; et il était forcé de leur imposer silence.
 Un jour qu'il avait des convives étrangers, leurs alterca-
 tions recommencèrent. Le baron les fit encore taire, et,
 comme il avait des expressions originales, il dit aussitôt
 aux personnes de la société : Vous voyez bien ces
 deux gaillards-là ; ce sont deux volcans ; mais heureuse-
 ment je les éteins en pissant dessus.

On arrêta M. de Monchenut, âgé de 84 ans, comme
 agitateur. « Hélas ! dit-il , je ne peux *m'agiter* moi-mê-
 » me ; on daigna le remettre en liberté. »

Quelques jours après la prise de la Bastille, Lemierre
 rencontra un de ses amis, qui lui dit , « Eh bien ! quand
 » aurons-nous donc de vous une nouvelle tragédie ? — Y
 » pensez-vous bien, répondit le poète ; à présent la tragédie
 » court les rues. »

Un fournisseur moderne , examinant sa nouvelle voiture, voulait qu'à défaut d'armoiries on y plaçât, quelque allégorie, quelque devise. « Faites-y peindre, dit, » un faiseur de calembourgs, un coq sans queue. — Com-
 » ment ? — oui ; quand vous vous promenez , chacun
 » dira voilà un coq imparfait (coquin parfait). »

Un écolier était furieux, avec raison, de ce qu'en disputant un de ses camarades l'avait appelé, *Marat*: appelez-le *Robespierre*, lui dit quelqu'un , et vous serez quittes. Il aurait pu lui indiquer encore bien d'autres noms.

Un des membres du Directoire en arrivant à Paris était allé tout d'abord visiter le jardin des plantes. Comme dans une société il racontait tout ce qu'il y avait vu de rare, une des personnes de la compagnie lui demanda s'il avait vu *Lacepède*. « Mon Dieu, répondit-il, je m'étonne beaucoup de l'avoir passée et je puis vous assurer qu'on ne m'a montré que la *Giraffe*. »

Un général de la révolution , à l'armée, entre dans une écurie, pour demander ses chevaux : « Où sont mes *chevals*, dit-il ? — un vélite qui pensait le sien, répondit tout bas « dit donc *chevaux* : « le général entendant
 » cette apostrophe s'écria aussitôt : je suis sûr que c'est un
 » *bélite* qui parle ; eh bien ! matin, si tu sais les matiques ;
 » tant mieux pour toi. »

Un autre racontait qu'à la bataille d'Austerlitz l'empereur Alexandre l'apercevant dans la mêlée , demanda à un de ses aides de camp : « Quel est donc ce
 » jeune z'héros qui frappe z'à droite z'et à gauche — sire,
 » lui répondit-on, c'est le général un tel. — je m'en avais
 » douté, s'écria le monarque. »

Le même racontait encore que deux généraux lui ayant écrit pour une affaire importante, il avait été trouver M. de Lacépède pour lui demander conseil. « Dites-moi un peu, Monsieur le Comte leur. écrirai-je ty, ne leur écrirai-je ty pas ? — Ma foi, mon cher général me répondit M. de Lacépède, écrivez-leurs y.

On demandait à un autre qu'est devenu le général un tel ? — ah ! ne m'en parlez pas répondit-il c'est une vertu *pétrifiée* (personifiée.)

Le même racontait qu'il avait été à la chasse et qu'au souper on avait servi une *urne* de sanglier (pour une hure).

ANGLAIS, ANGLETERRE.

M. LOCKE, étant à Paris, et donnant à dîner à des anglais, imagina de leur faire faire un pouding chez l'apothicaire. Il écrit une ordonnance : *recipe* raisins de Corinthe, tant ; mie de pain, tant ; lait, tant ; jaunes d'œufs, tant : *fiat cataplasma*. On apporte le prétendu cataplasme à l'heure du dîner, et les anglais se mettent à le manger aux yeux du garçon apothicaire, qui retourne dire à son maître que les anglais sont bien extraordinaires.

Un Lord anglais lisait ces jours derniers dans une de nos feuilles, qu'une jeune paysanne venait de se pendre par désespoir d'amour. « Voilà bien, s'écria-t-il, la frivolité » française ! » Dans ce moment il reçoit un journal de Londres, qui lui apprend qu'une cuisinière anglaise s'est pendue le 15 pour ne pas voir la fin du monde le

18 « A la bonne heure ! dit Mylord satisfait, au moins » voilà du raisonnement. »

Deux jeunes cavaliers anglais , qui servaient dans le même escadron et étaient amis inséparables , devaient passer une rivière. L'un d'eux se mit dans un bateau avec plusieurs autres , pendant que son camarade attendait le retour sur le bord. Bientôt après on entendit quelque bruit causé par un cheval qui venait de sauter dans l'eau avec son cavalier. Dans l'instant , celui des deux amis qui se trouvait à terre , cria à haute voix : « Holà ! ho ! qui s'est noyé ? » On lui répondit aussitôt : « Votre ami Henri Thompson. » A quoi il répliqua de sang froid et fort gravement : « Ah ! le pauvre le diable , il avait un cheval bien fougueux. »

Un anglais , entrant dans un café avec une société et voulant faire voir qu'il savait parfaitement le français , appelle en disant : *Célibataire* (pour garçon) une bouteille de *cercueil* (bière) et deux *miroirs* (glaces) à la vanille.

Un autre disait à son cordonnier qu'il lui avait fait des bottes trop *équitables* (justes).

Un autre , en entrant au spectacle , demande un billet pour une loge sur *le rôtie* (grillée).

Un autre avait rencontré , disait-il , dans la rue St. Honoré , un *bouilli* (bœuf) furieux qui avait manqué de l'encorner.

On a dit de l'Angleterre, qu'il n'y a rien de poli que l'acier, et rien de mûr que les pommes cuites.

ARABES.

Le général en chef de l'armée d'Égypte revenant en Syrie, une tribu arabe vint au-devant de lui, tout à la fois pour lui faire honneur et vendre ses services de transport. Le chef était malade, il s'était fait remplacer par son fils jeune homme d'une quinzaine d'années qui était sur son dromadaire, marchant à côté du général en chef, le serrant de très près, et causant avec beaucoup de babil et de familiarité. « Sultan » Kébir, lui disait-il, j'aurais un bon conseil à vous » donner, à présent que vous revenez au Caire? — Eh » bien ! Parle, mon ami ; je le suivrai, s'il est bon. » — Voici ce que je ferais si j'étais de vous : En arrivant » au Caire, je ferais venir sur la place le plus riche » marchand d'esclaves, et je choisirais pour moi les » vingt plus jolies femmes ; je ferais venir en suite les » plus riches marchands de pierreries, et je me ferais » donner une bonne part ; je ferais de même de tous les » autres ; car à quoi bon régner ou être le plus fort, » si ce n'est pour acquérir des richesses ! — Mais , » mon ami, s'il était plus beau de les conserver aux » autres ? » Cette maxime sembla le faire penser, mais non pas le convaincre.

ASTROLOGUES, DISEUSES DE BONNE- AVENTURES.

Le père et la mère de Catherine de Médicis, firent tirer son Horoscope, suivant l'usage superstitieux de

ce siècle. Les Astrologues dirent qu'elle causerait la ruine du Royaume où elle serait mariée. Cette prédiction les fit hésiter sur le parti qu'ils prendraient à son égard. Ils pensèrent l'abandonner à son mauvais sort : cependant l'amour paternel les décida à la garder, mais ils se promirent de lui faire observer le célibat. Le Pape Clément VII, oncle de sa mère, la demanda pour la soustraire aux dangers où elle pouvait se trouver exposée ; mais ses parents s'étant assemblés, plusieurs furent d'avis de la mettre dans un panier entre deux créneaux, afin qu'elle fût emportée par le canon ; d'autres s'y opposèrent et dirent qu'il fallait se contenter de l'abandonner dans un lieu de débauche lorsqu'elle serait nubile ; d'autres enfin proposèrent de l'ôter du Couvent où on l'élevait, pour l'enfermer dans celui des Emmurées le reste de ses jours. On ne suivit aucun de ces partis ; Catherine demeura chez les Religieuses où elle était jusqu'à la prise de la Ville. Malgré la résolution de Laurent de Médicis, son père, il pensa cependant à établir sa fille. Il fut question de la marier à tel ou tel Souverain. Le Pape dit à l'Empereur qu'il donnait une femme aux Français qui mettrait le trouble et la discorde dans tout le Royaume.

Deux Dames de qualité, ayant entendu parler d'une étrangère qui racontait l'avenir, disait-on, mieux que les historiens les plus véridiques n'écrivent le passé, résolurent de la consulter. Elles se présentent un de ces jours chez la Bohémienne, en allant au spectacle, en grande toilette et ornées de tous leurs bijoux, « Mesdames, leur dit la vieille sorcière, si vous persistez dans votre dessein de fouiller dans l'avenir, il faut

» vous munir de courage; tous les hommes ont un esprit
 » familier qui est sans cesse attaché à leur pas et qui
 » ne se communique point à eux, à moins qu'il n'y soit
 » forcé par une puissance supérieure: cette puissance
 » m'a été donnée, et je puis faire avoir à chacune de
 » vous un entretien avec son esprit familier, il révélera
 » tout ce que vous désirez savoir du passé, du présent
 » et de l'avenir, mais il est des conditions auxquelles
 » seules il peut se rendre sensible. . . — Quelles sont
 » ces conditions ? . . . N'importe, on s'y soumettra :
 » on veut voir cet esprit, converser avec lui, savoir une
 » infinité de choses. . . N'y a-t-il aucun danger ? . . .
 » — Non, ces esprits sont bienfaisants; leur objet est
 » la conservation de chaque personne qu'ils sont chargés
 » de surveiller. — Renvoyons nos carrosses, ma chère,
 » ceci vaut bien mieux que Zuma, je veux jaser à mon
 » aise avec ce brave esprit qui est si fort de mes amis
 » et qui me dira sans doute les choses les plus intéres-
 » santes. . . . Bonne Dame, parlez vite, que faut-il
 » faire ? . . . — Il faut vous dépouiller de tous ces or-
 » nements qui voilent la dignité de l'homme, qui
 » annoncent des idées et des vues toutes matérielles.
 » Adam, lorsqu'il conversait avec les esprits; était dans
 » une parfaite nudité; cet état est plus rapproché d'eux,
 » il. . . — Comment ? nues ! il nous faut être nues
 » comme l'était Adam ? — Oui, Mesdames, il ne faut
 » pas que le moindre vêtement étranger, le moindre
 » accessoire matériel vous dépare ; il faut paraître
 » entièrement dégagées de tous les objets terrestres. Au
 » reste que craignez-vous ? personne hors votre esprit
 » familier ne vous verra ; vous êtes en sûreté ici. » Les
 belles Dames se déshabillent ; tout en faisant des ré-

flexions sur cette singulière cérémonie: robe, linge, bijoux et ajustements sont déposés dans une chambre; quand elles sont dans l'état de simple nature, on les fait passer chacune dans un cabinet séparé dont on referme soigneusement la porte. « C'est à moi à faire » le reste, dit la sorcière, attendez maintenant l'effet de » mes invocations, vous ne tarderez pas à l'éprouver. » Au bout de quelques minutes seulement, les belles dépouillées avaient déjà peine à contenir leur impatience: ce fut bien pis quand au bout d'une demi-heure, d'une heure, de deux heures enfin, le même silence, la même solitude régnaient autour d'elles. Elles éclatèrent à la fois; au même moment l'idée leur vint à toutes deux qu'elles pourraient avoir été trompées; elles se mirent à crier de toutes leurs forces et bientôt à s'évanouir de frayeur. Des voisins accourent: tout était fermé, il fallut appeler un Commissaire; il arrive avec sa suite, on enfonce les portes et on voit deux femmes qui offraient à tous les regards un spectacle assez agréable. Mais elles avaient perdu connaissance. Des secours leur rendirent le sentiment; ce fut celui de la honte de se trouver dans un pareil état exposées aux yeux de la multitude. Le désespoir d'avoir été volées et cruellement abusées s'y joignit bientôt. La vieille, après les avoir renfermées, avait quitté l'hôtel garni où elle demeurait et en payant son loyer n'avait éprouvé aucune difficulté à emporter toutes les nippes des dames curieuses.

A V A R E S.

Un avare souffrait beaucoup d'un mal-de-dent. On lui conseilla de la faire arracher: « Ah! dit-il, je vois bien » qu'il faudra que j'en fasse la dépense. »

Un avare retenait sa respiration quand on lui prenait la mesure d'un habit, afin de paraître moins gros et d'employer moins d'étoffe.

On demandait à un autre pourquoi il ménageait tant. « Je cherche, dit-il, à avoir de quoi vivre après ma » mort. »

Un autre, en mourant, se constitua lui-même héritier de tous ses biens.

Un autre disait : « On en veut toujours à nous autres » pauvres riches. »

En 1812, un maître de langues, nommé Dandon, mourut à Berlin, de pur besoin, littéralement parlant. Il donnait ses leçons pendant le jour, et le soir demandait l'aumône. On trouva sous le plancher de son appartement 100,000 fr. en espèces. Son unique héritier fut un frère que, depuis 37 ans, il refusait de voir, parceque celui-ci lui avait écrit une lettre, sans en payer le port.

Un usurier de Vicence pria un jour un prédicateur de prêcher avec force contre les usuriers. Le prêtre qui le connaissait bien, lui demanda le motif d'une demande qui l'étonnait. « C'est, répondit-il, qu'il y a tant d'usuriers dans la ville que je ne gagne rien au lieu que » si vous parvenez à en diminuer le nombre, tout le » monde viendra chez moi. »

L'avarice est une passion fort ingénieuse. Dans une des guerres de Philippe Bernabo contre les Florentins, Ceux-ci avaient publié un édit par lequel ils cou-

damnaient à mort quiconque parlerait de paix. Un florentin fut abordé dans la place publique par un frère mendiant qui lui dit : « Paix avec vous ! — Quoi , répondez-moi, ne savez-vous pas que c'est un crime capital que de parler de paix ? Retirez-vous au plus vite, de peur que je ne passe pour votre complice. » et il partit, sans lui rien donner.

Un avare, qui devait se battre en duel, fit auparavant son marché avec un chirurgien, à un louis par plaie pour le traitement. Après le combat, la difficulté fut de régler le prix des plaies qui perçaient de part en part. Comme il ne put s'arranger avec son chirurgien, il lui dit : « Eh bien ! ne pansez ces plaies-là que d'un côté. »

Il ne faut quelquefois qu'un mot dit à propos pour faire rentrer un homme en lui-même, et pour produire un grand changement dans sa manière de vivre. Herminio Grimaldi, Génois, était l'homme le plus riche et le plus avare qu'il y eût de son temps en Italie. Il ne savait ce que c'était que de faire plaisir à ses concitoyens, ou politesse aux étrangers. Il arriva à Gênes, sa patrie, Guillaume Borsieri, homme de condition, qui avait entendu parler de l'humeur de Grimaldi, l'alla voir un jour dans une assez belle maison qu'il avait fait bâtir depuis peu, et dont les appartements étaient embellis de choses rares. « Vous, lui dit le propriétaire, qui avez une connoissance si étendue, pourriez-vous m'indiquer quelque chose de nouveau que l'on n'ait point vu ici, et que je puisse faire peindre dans cette maison ? » Borsieri, surpris de cette demande, lui répondit qu'il

était aisé de lui donner le sujet d'un excellent tableau, qui représenterait une chose qui manquait à sa maison, et qu'on n'y avait jamais vue. Pressé d'en dire le nom : « Je vous conseille, lui dit-il, de faire peindre la générosité. » Grimaldi, frappé de ce mot, prit son parti sur-le-champ. « Oui, monsieur, reprit-il avec une vivacité qui ne lui était pas ordinaire, je l'y ferai représenter de manière que ni vous, ni qui que ce soit, ne pourra pas me reprocher de ne l'avoir pas connue. » Depuis cet instant, il changea entièrement de conduite, et fit un usage si splendide de ses grands biens, qu'on ne parlait plus que de la magnificence et des libéralités de Grimaldi.

Il est bon d'être ménager, mais non pas jusqu'à l'excès, comme cet Italien qui, voulant enchérir sur la lésine, disait qu'au lieu de sonner vingt-quatre heures, ainsi qu'il se pratique en Italie, il fallait que les horloges n'en sonnassent que douze, afin que les ouvriers ne perdissent pas tant de temps à compter.

Un aveugle avait 500 écus qu'il cacha dans un coin de son jardin ; mais un voisin qui s'en aperçut les déterra et les prit. L'aveugle ne trouvant pas son argent, soupçonna celui qui pouvait l'avoir dérobé. Comment s'y prendre pour le ravoir. Il alla trouver son voisin, et lui dit qu'il venait lui demander un conseil ; qu'il avait mille écus, dont la moitié était cachée dans un lieu sûr, et qu'il ne savait s'il devait mettre le reste au même endroit. Le voisin le lui conseilla, et se hâta de reporter les cinq cents écus, dans l'espérance d'en retirer bientôt mille ; mais l'aveugle ayant retrouvé son argent, s'en

saisit; et appelant son voisin, lui dit: « Compère,
» l'aveugle a vu plus clair que celui qui a des yeux. »

Un propriétaire des États-Unis, qui laisse une fortune de deux millions, s'est pendu de désespoir, d'avoir vendu cent boisseaux de blé trop bon marché. Voilà ce qu'on peut appeler le sublime de l'avarice!

UN Commandeur de Malte avare, avait deux pages qui se plaignirent à lui, un jour, de manquer de chemises. Il appelle son majordome: « Vous écrirez, lui » dit-il, au fermier de ma commanderie, de faire semer » du chanvre, qu'on filera et dont vous ferez faire de la » toile, et ensuite des chemises pour ces enfants. » Les pages riaient: « Ah! les petits coquins, comme ils sont » contents, à présent qu'ils ont des chemises. »

AVOCATS.

En Allemagne, les avocats fournissent des mémoires des sommes qui leur sont dues pour la suite de chaque affaire. Un d'eux avait mis en ligne de compte, dans un procès de divorce qu'il présente à la femme; plus, trente sous pour m'être réveillé la nuit, et avoir pensé à votre affaire.

BARTHELEMY SOCIN, célèbre jurisconsulte de Pise, disputait souvent sur matières de droit contre Jason Magnus, autre jurisconsulte très-fameux. Un jour que Laurent de Médicis assistait à leur dispute; Jason se sentant poussé à bout par son adversaire, s'avisa de for-

ger sur-le-champ une loi qui lui donnait gain de cause. Celui-ci s'aperçut de la supercherie; et comme il n'était pas moins rusé, il renversa aussitôt cette loi par une autre aussi formelle. Jason qui n'avait jamais entendu parler de cette loi, somma Socin d'en citer l'endroit : « Elle se trouve, répondit Socin sans hésiter, à côté de » celle que vous venez de rapporter. »

Un avocat qui plaidait pour l'état d'un garçon en bas âge, le fit trouver à l'audience. Dans la péroraison de son plaidoyer qui fut assez touchante, il s'aperçut que toute l'assemblée était émue; et pour déterminer plus sûrement les larmes, il prit entre ses bras l'enfant qui se mit à pleurer et à crier de son mieux. Tout l'auditoire vraiment touché s'intéressait au sort de cette jeune victime. Mais l'avocat de la partie adverse s'avisa de demander à l'enfant ce qu'il avait pour pleurer si fort. « Il me pince, répartit l'enfant. » Alors tous les spectateurs se mirent à rire et à huer l'orateur, qui avait employé pour les séduire une aussi méprisable supercherie.

BAL.

Madame la comtesse d'Egmont étant au bal de l'opéra, un masque s'acharnait à l'intriguer et la tourmentait d'autant plus qu'elle ne pouvait le reconnaître, et qu'il lui détaillait les particularités les plus secrètes de sa vie. Enfin pour prouver jusqu'à quel point il était lié avec elle, il alla jusqu'à lui dire tout haut, qu'elle avait une marque de fraise sur la cuisse gauche. A ce mot elle fut furieuse, et appelant la sentinelle, « Arrêtez, » lui dit-elle, ce masque qui m'insulte. » Sur cela l'homme

découvre son visage, et elle voit le maréchal de Richelieu, son père.

BALLONS.

LE 19 7^{bre} 1783, M. de Mongolfier fit à Versailles la première expérience de cette machine aérienne à laquelle il donna son nom, et à laquelle il avait adapté une cage qui renfermait trois animaux, de mœurs et de goûts fort opposés; savoir: un coq, un agneau et un canard. Il arriva alors à la princesse Lamballe une aventure assez plaisante, qui fait voir combien elle était sensible à tout ce qui pouvait affliger une personne.

M. Mongolfier, qui avait suivi la direction de la machine aérienne, arriva au moment où elle tomba dans le bois de Vaucresson, à une demi-lieue du point du départ. La cage avait été séparée par l'effet de la chute, et les trois animaux furent trouvés mangeant tranquillement; on les rapporta en triomphe. Le roi, après avoir félicité l'auteur de sa découverte, ordonna que les trois animaux, qui avaient démontré la possibilité d'exister au dessus de la région nébuleuse, fussent nourris et conservés avec grand soin à la ménagerie. Comme madame de Lamballe descendait de la terrasse pour se promener dans les bosquets, elle aperçut un des ouvriers qui avaient été employés à la construction de la Mongolfière qu'elle avait vu travailler à Rambouillet, et comme il pleurait, elle lui demanda ce qu'il avait: — « Pardi, madame, j'en ai sujet; j'avais dit » à M. Mongolfier: laissez moi monter dans cette galerie » que vous faites au dessous de la machine; il n'a jamais » voulu, et a prétendu qu'il ne risquerait point la vie

» d'un homme. Il y a mis trois animaux, et voilà à pré-
 » sent qu'ils vont vivre à leur aise sans que rien ne leur
 » manque ; si le roi a eu tant de bonté pour des bêtes ,
 » que n'aurait-il pas fait pour un pauvre artisan comme
 » moi ! Ma fortune serait faite. . . Je ne m'en consolerais
 » jamais.» Madame de Lamballe, loin de se moquer de
 cette ingénuité, le consola, et lui donna quelques louis
 pour l'indemniser d'avoir manqué une si belle occasion
 de s'enrichir.

BAVARD.

UN babillard, après s'être épuisé en vains propos ,
 voyant qu'Aristote ne lui répondait rien : — Je vous in-
 » commode peut-être, lui dit-il, ces bagatelles vous dé-
 » tournent de quelques pensées plus sérieuses? — Non, ré-
 » pondit Aristote, vous pouvez continuer ; je n'écoute
 » pas. »

BIENFAISANCE. — BONTÉ. — DÉSINTÉRES- SEMENT.

UN Chanoine de l'Église de Paris, avait un neveu
 pauvre, mais libertin, qu'il avait abandonné. Ce neveu
 réduit à la mendicité, s'adresse à un Philosophe élo-
 quent, et le conjure d'aller parler à son oncle et de
 le fléchir. L'homme dont il avait imploré l'entremise,
 ne connaissait pas le Chanoine. Il va pourtant le voir ;
 mais aux premiers mots qu'il lui dit en faveur du
 jeune libertin ; le Chanoine s'irrite, lui reproche de
 s'intéresser pour un être indigne de sa compassion, et
 lui raconte avec colère tous les chagrins que ce mal-
 heureux lui a donnés. Le solliciteur lui ayant laissé ré-

pandre l'amertume de ses reproches, reprend : « Il m'a » dit tous ses torts ; il m'en a même confessé un que vous » dissimulez. — Quel est-il, demande le Chanoine ? — De » vous avoir un jour attendu à la porte de la sacristie , » au moment que vous descendiez de l'autel ; de vous » avoir mis le couteau sous la gorge , et d'avoir voulu » vous assassiner. — Cela n'est pas vrai ! s'écria le Cha- » noine, avec horreur. — Quand cela serait vrai , reprit » l'homme éloquent, il faudrait user de miséricorde en- » vers votre neveu, et lui donner du pain ». A ces mots , tout l'empirement du Chanoine fut étouffé, son âme s'amollit, quelques larmes coulèrent, et le jeune homme fut secouru.

Ce trait a été raconté par Marmontel.

Le jour de l'entrevue de Frédéric avec l'empereur Joseph II, au camp de Neiss, après une conversation de plus d'une heure, les deux Monarques dinèrent ensemble avec les princes et les généraux de leur suite. Le célèbre général *Laudon* était invité. Il voulut se placer au côté de la table, opposé à celui où était le Roi. « Venez-vous mettre ici, M. le général *Laudon*, lui dit » Frédéric, j'ai toujours mieux aimé vous voir à côté de » moi que vis-à-vis ».

Un jour, ce roi vit de sa fenêtre une quantité de monde qui lisait une affiche. « Vas voir ce que c'est, dit-il » à un de ses pages ». On vient lui rapporter que c'était un écrit satyrique contre sa personne. « Il est trop haut, » répliqua-t-il, vas le détacher et mets-le plus bas afin » qu'ils le lisent mieux. »

Un de ses domestiques l'avait tellement impatienté

qu'il lui donna un soufflet qui déranger un peu ses cheveux. Le valet sans se déconcerter va se placer devant la glace de la chambre du Roi, et refait devant lui la boucle qui était tombée. « Comment, maraud, dit Frédéric, ric, tu as l'audace. — Sire, répond l'autre, c'est seulement afin que les gens qui sont dans l'anti-chambre ne s'aperçoivent pas de ce qu'il s'est passé entre nous deux. » Le Roi ne put s'empêcher de rire, et passa dans une autre pièce.

M. de L... littérateur estimable, faisait imprimer la collection de ses œuvres, une personne se présente chez son libraire et lui demande deux cents exemplaires de l'ouvrage, les paye en disant que l'on prie M. de L... de vouloir bien distribuer lui-même aux jeunes gens peu fortunés, les 200 exemplaires; tournure délicate de faire accepter un bienfait, en déchargeant de la reconnaissance.

DANS un des moments où le grand Frédéric paraissait sans ressources, on lui ramena un de ses grenadiers, français de nation, et qui venait de désertre. Le Roi lui demanda pourquoi il avait voulu le quitter. « Ma foi, Sire, » répondit le soldat, c'est que les affaires vont trop mal. » Frédéric allait livrer bataille : il reprit : « attends à demain, et si elles ne vont pas mieux, nous désertérons ensemble. »

HELVÉTIUS apprit qu'un jésuite, qui avait abusé de sa confiance, trahi son amitié et qui lui avait fait perdre les bonnes grâces de la Reine, était confiné dans un village, où, vieux et infirme, il souffrait une extrême pauvreté. Le philosophe alla trouver un des amis de cet homme, et lui donna 50 louis : « portez-les,

» lui dit-il, au père *** , mais ne lui dites pas qu'ils viennent de moi ; il ma offensé : il serait humilié de recevoir mes secours. »

L'EMPEREUR Joseph II, se promenant sur les bastions, quelques jours avant de quitter Vienne, y vit une jeune fille qui puisait à grande peine de l'eau hors d'un puits. Le Monarque qu'elle ne connaissait pas, lui demanda ce qu'elle faisait, qui elle était. « Je puise de l'eau comme vous voyez, dit-elle, et suis la fille d'une pauvre femme que je dois entretenir du peu que mon travail me fait gagner. Mon père a été cocher à la cour; mais nous n'avons pas eu le bonheur d'obtenir une pension. — Veuvez demain à la cour, répondit Joseph, j'y suis en crédit, et je tâcherai de vous y être utile. — Ah ! mon cher Monsieur, répliqua la fille, je crains fort que vous ne gagniez rien. L'Empereur ôte plus volontiers qu'il ne donne; ayez seulement la bonté de m'aider à mettre cette cruche d'eau sur ma tête ». Le Monarque ne se le fit pas dire deux fois ; mais le lendemain, il fit venir la jeune fille, qui bientôt connaissant son souverain dans celui à qui elle avait parlé la veille, parut confuse et toute tremblante. « Rassurez-vous, lui dit avec douceur Joseph, j'accorde à votre mère une pension de six florins par mois, mais apprenez désormais à parler avec plus de respect et de justice d'un Souverain qui veut être le père, non le tyran de ses sujets. »

Lorsque l'armée de Frédéric II, Roi de Prusse, leva le camp pour donner la Bataille de Zondorf, le Monarque, selon son usage, s'entretenait pendant la marche avec les officiers et même les soldats, sur divers objets. Il remar-

qua un vieux sergent d'un bataillon de grenadiers de la garnison de Berlin, nommé *Beck*, qui avait suspendu sa perruque à son havre-sac. Sa Majesté voyant ce vieillard encore plein de vivacité, l'aborda : « Mon ami, » lui dit-il, je pense qu'il est temps de vous donner un » autre emploi ; avez-vous appris quelque chose ? — Non , » Sire, je n'ai rien appris ; on m'a fait soldat très jeune , » et je ne suis bon qu'au métier de tueur. — Combien » avez-vous d'années de service ? — Quarante-quatre ; » mais je me porte très bien. Cependant si la guerre dure » encore, mon temps d'être tué viendra aussi ; mais cela » m'est indifférent, je suis accoutumé à la vie de soldat. » Il n'y a qu'une chose qui me pèse sur le cœur ; sans cela , » je regarderais la mort avec plus d'indifférence encore , » et je mourrais même content. — Eh bien ! qu'est-ce » donc qui vous chagrine ? — Sire, j'ai un fils unique qui » vient bien. Sa mère lui a appris à lire ; mais je voudrais » qu'il apprit bien, et plus que je ne sais, et qu'il fût » mis dans une bonne école. Cela l'avancerait beaucoup » quand il sera placé dans la compagnie ; mais je ne puis » rien faire pour lui ; ma paie ne me le permet pas. — » Où est votre fils ? » Le bas-officier dit à sa Majesté son nom et sa demeure à Berlin. Après cette entrevue , Frédéric-le-Grand quitta le vieillard , et donna ses ordres pour commencer la bataille. Le vétéran y prit part, et partagea avec ses camarades la joie de la victoire. Mais cette joie fut bien plus grande encore lorsque le chasseur qui avait porté à Berlin la nouvelle de la bataille gagnée, étant de retour à l'armée, lui apporta une lettre de sa femme dans laquelle elle lui mandait que par ordre exprès du Roi, son fils avait été placé à la grande école, où il serait entretenu et instruit aux frais de ce prince.

Un militaire distingué , ruiné par une partie de jeu , après avoir heurté inutilement à une infinité de portes , court chez M^{lle} Guimard , danseuse de l'opéra , lui présente le tableau de sa malheureuse situation. Aussitôt l'actrice va à son secrétaire , tire cent louis qu'elle donne à l'officier : il les reçoit avec des transports de reconnaissance , et veut lui en faire son billet. M^{elle} Guimard lui dit d'un ton obligeant : « Monsieur votre parole me » suffit , croyez que je ne manque pas dans toutes les parties » de l'honneur et j'imagine qu'un officier aura au moins » autant de probité qu'une danseuse de l'opéra. »

Le grand Frédéric ayant rencontré un lieutenant de ses gardes , dans un jardin royal ; en habit bourgeois , malgré la défense expresse des chefs , il seignit de ne pas le reconnaître , et lui demanda qui il était ? « Officier , » lui répondit le lieutenant , mais je suis incognito ici. » — Allez-vous-en donc bien vite , reprit Frédéric , de » peur que le roi ne vous y voye ! »

Comme il s'occupait un jour à feuilleter des papiers , quelqu'un de sa suite , grand amateur de tabac d'Espagne , voyant la tabatière du roi ouverte , ne put résister à la tentation d'en dérober une prise. Le roi qui le voyait par une glace voisine , se retourna quelques moments après , prit sa boîte qui était d'un grand prix , et la lui montrant , lui demanda si elle lui plaisait. L'autre un peu embarrassé , lui répondit que oui. « Eh » bien ! prenez-la donc , lui dit Frédéric en souriant , elle » est trop petite pour nous deux ».

Un seul regard de Frédéric en imposait aux plus

résolus. Ses grands yeux bleux, fixés sur ceux qui l'abordaient pour la première fois, semblaient chercher jusqu'au fond de leur âme le jugement qu'il devait porter d'eux. Le crime ne pouvait soutenir ce coup-d'œil imposant. Un de ses domestiques, gagné par des traîtres, lui servait un jour du café empoisonné, Frédéric le fixe suivant son habitude, le perfide s'effraye et tombe aux pieds du Monarque qui l'interroge tranquillement, appelle ensuite pour demander d'autre café. Le coupable ne fut que chassé, et le grand Frédéric crut le punir assez, en l'abandonnant à ses remords.

Ce domestique, alors banni de tous les états prussiens, ne laissa pas d'aller dans la suite s'établir à Konisberg, où, n'étant pas connu, il trouva le moyen d'obtenir de l'emploi. Mais quelques années après, ceux de son bureau, s'étant avisés d'adresser un projet au roi, il eut l'imprudence de le signer avec eux. Frédéric indigné de son audace : « Quoi ! dit-il, ce malheureux veut donc me forcer à le punir ? » Alors il ordonna qu'il fût fait soldat. Un jour que le roi passait ses troupes en revue, il s'informa de cet homme, le fit appeler hors du rang, et le regarda quelques moments d'un air plus touché que menaçant. Mais cet insolent qui prétendait avoir mérité une récompense, pour n'avoir pas eu le courage de consommer son crime, brava, par sa contenance audacieuse le monarque qui n'attendait que la demande dû pardon pour signaler sa clémence, Frédéric à la fin lui tourna le dos, en haussant les épaules de pitié; et ce malheureux mourut soldat.

QUAND il s'agissait de punir, il semblait que ce

prince oubliât sa puissance, et ne s'en ressouvînt que lorsqu'il s'agissait de récompenser. Le trait suivant le prouve sans réplique.

Un lieutenant-colonel, réformé à la paix de 1763, ayant depuis sollicité vainement pour rentrer au service, se vengea du refus par une satire fort piquante contre Frédéric. Ce grand prince qui ne faisait ordinairement aucun compte de ces sortes d'écrits, ne laissa pas d'être affecté de celui-ci, et de promettre cinquante louis, à qui lui en nommerait l'auteur. Le lieutenant-colonel se présenta lui-même : « Punissez le coupable, » dit-il au roi, mais tenez votre parole, en envoyant les » cinquante louis promis, à ma femme et à mes enfants » qui sont malheureux ». Le roi, frappé de ce discours, ne sentit plus que le regret d'avoir réduit un militaire à ce parti désespéré. Mais déguisant sa sensibilité sous l'apparence du courroux, il écrivit aussitôt une lettre et la remit à cet officier, avec ordre de l'aller porter lui-même au gouverneur de Spandau. Content d'avoir assuré du secours à sa famille, le coupable prit tranquillement le chemin de la forteresse, se présenta au commandant, et lui remit son épée avec la lettre du roi. Mais quelle fut sa surprise, quand il entendit lire !

« Je donne le commandement de la forteresse de » Spandau au lieutenant-colonel N*** porteur de cette » lettre, et à l'ancien commandant le gouvernement de » B*** pour récompense de ses bons services ». FRÉDÉRIC.

P. S. « Les cinquante louis seront remis à la femme et » aux enfants de N*** pour les aider à l'aller rejoindre ».

- DANS une manœuvre de Postdam, le roi voulant occuper une hauteur sur laquelle deux vivandières avaient étalé leurs boutiques, celles-ci s'avisèrent de lui disputer le terrain, soutenant qu'il convenait au débit de leurs marchandises, qu'elles lui en avaient payé des droits en conséquence, et qu'il pourrait tout aussi bien d'un autre endroit qu'elles lui montrèrent, voir remuer ses marionnettes. Quelques expressions dont le roi se servit alors, ayant offensé ces dames, elles l'apostrophèrent lui-même en termes si énergiques, qu'il prit le parti de se retirer, en disant à ses officiers : « N'est-il pas plaisant que je puisse faire mouvoir à » mon gré tant de milliers d'hommes, et qu'il me faille » céder la place à deux C. ? »

FREDÉRIC, ayant un jour travaillé seul pendant quelques heures, sonna pour appeler. Personne ne se montrant, il passa lui-même dans la chambre voisine où il ne trouva qu'un page qui dormait. Comme il s'avançait pour le réveiller, il aperçoit un papier écrit qui sortait à moitié de sa poche, il le prend doucement, et voit que c'était une lettre de la mère de ce page, dans laquelle elle le remerciait de l'avoir aidé de ses épargnes, et finissait par lui recommander de bien remplir tous ses devoirs envers son maître. Le roi va chercher un rouleau de louis, et revient le glisser avec la lettre dans la poche de son page; puis étant retourné dans son cabinet, il se mit à sonner cette fois de manière que le page, réveillé en sursaut, accourut tout en se frottant les yeux; mais s'étant aperçu en chemin qu'on avait mis quelque chose de lourd dans sa poche, il profite d'un instant où le roi s'était retourné pour savoir ce que ce

pouvait être. Quelle fut sa surprise en tirant de sa poche un paquet d'or ! Le pauvre jeune homme s'imaginant soudain que quelqu'un lui avait joué ce tour pour le rendre suspect, se jette aux pieds du roi pour lui protester de son innocence. « Le bien vient en dormant, » lui dit Frédéric qui, ne pouvant plus à la fin s'empêcher de rire de l'anxiété de son page, le rassure et lui dit : « Envoie cette somme à ta mère, » salue-là de ma part, et ajoute que j'aurai soin d'elle » et de toi ».

Il y a dans une petite ville de Silésie, une chapelle dédiée à la Vierge. Sans cesse on y apporte des offrandes. Plusieurs, qui étaient d'un métal précieux, disparurent. Les soupçons tombèrent sur un soldat de la garnison, fort assidu à cette église ; on le fouilla, et l'on trouva dans ses poches deux cœurs d'argent. Il fut conduit en prison et son procès instruit. Il ne pouvait nier le fait, mais il prétendit qu'il n'avait pas volé les cœurs d'argent, et qu'il les avait reçus en don de la Vierge qui connaissait ses besoins et sa pauvreté. Cette excuse, comme on s'y attend bien, ne le justifia pas devant ses juges ; il fut condamné à mort. Sa sentence fut portée au roi, selon l'usage, pour être ratifiée. Frédéric fit venir quelques ecclésiastiques. « Ce don, » leur demanda-t-il, est-il possible ? — Le cas est assurément rare et singulier, répondirent-ils au souverain ; mais le pouvoir et la miséricorde de Dieu sont immenses ; et quelquefois, il les a manifestés ainsi en faveur des Saints. — Après cette décision, le roi écrivit sous la sentence. « Nous accordons la grâce à l'accusé qui a nié constamment le vol, puisque la faveur dont il se

» vante n'a pas été jugée impossible par les docteurs de
 » sa religion ; mais nous lui défendons, sous peine de
 » la vie , d'accepter à l'avenir aucun présent de quel-
 » que saint que ce soit. »

PARMI les nombreuses preuves de bonté qu'à données Louis XVI, le trait suivant est remarquable.

Le vicomte de S. avait un talent particulier pour contrefaire sa démarche, sa manière de lorgner, de rire, de parler, etc. Un jour, au spectacle de Versailles, il céda légèrement aux demandes de quelques dames et contrefit le roi, qui se trouvait aux secondes, dans la loge voisine. Le vicomte, se retournant par hasard, aperçoit Louis XVI qui le regarde d'un air froid et sévère. Toute la société se crut perdue. Après avoir un peu joué des alarmes du vicomte, encore plus effrayé que les autres, le roi fait un grand éclat de rire et dit : bravo ! mon Ménechme. Rentré au château, il dit à la reine qu'il voulait lui donner le plaisir de voir une imitation si parfaite, à laquelle il n'avait pû croire lui-même jusqu'alors. Le lendemain, le vicomte fut mandé, et malgré toutes ses instances, il fallut qu'il répétât la scène du soir précédent. Elle étonna la reine. Ce fut la seule vengeance que Louis XVI tira du vicomte, et il ne cessa point de le traiter avec la même bonté.

Louis XV informé que l'abbé Terrai avait reçu, à l'occasion du renouvellement du bail des fermes générales, un pot de vin de 300 mille livres, dit à M. Turgot, qu'il entendait que l'Abbé se dessaisit de cette somme en sa faveur ; attendu que ce bail n'était commencé que

sous son ministère. Le Contrôleur-Général communiqua l'intention du Roi à l'Abbé, qui voulut se défendre d'y satisfaire, mais qui se rendit à une seconde injonction très sérieuse. Il fit donc remettre à M. Turgot les 300 mille livres en espèces; et celui-ci, loin de vouloir s'approprier exclusivement cette somme, en fit acheter une quantité de chanvre et de lin pour la filature, afin d'occuper un nombre de malheureux, qui n'avaient pas de quoi subsister. Le Roi témoigna sa satisfaction de ce procédé, en disant aux courtisans, qu'il ne l'éonnait pas de la part de M. Turgot.

En 1746, c'est-à-dire, dans le temps où les Anglais et les Espagnols étaient en guerre, l'*Elisabeth*, vaisseau anglais, commandé par le capitaine Guillaume Edward, venant de la Jamaïque et richement chargé, essuya la plus violente tempête. Le capitaine, pour sauver la cargaison et l'équipage, ne vit d'autre ressource que celle d'entrer dans le port de la Havane. Il y aborda, et, s'adressant au gouverneur, il lui raconta par quelle occasion il avait été obligé de relâcher dans le port ennemi. « Je viens, ajouta-t-il, livrer aux espagnols mon » vaisseau, mes matelots, mes soldats et moi-même, ne » demandant que la vie pour moi et mon équipage ». — » Monsieur, répondit le gouverneur espagnol, je ne » commettrai pas une action si déshonorante. Si nous » vous avons pris en pleine mer ou sur nos côtes, en vous » préparant au combat, votre vaisseau serait de bonne » prise et vous seriez nos prisonniers. Mais battu de la » tempête, en vous réfugiant dans ce port, j'oublie et je » dois oublier que ma nation est en guerre avec la vôtre. » Nous ne voyons plus en vous que des hommes; nous le

» sommes aussi. Vous êtes malheureux, l'humanité nous
 » oblige à vous donner des secours gratuits. Déchargez
 » donc en assurance votre vaisseau, radoubez-le; trafiquez
 » sur ce port si vous le jugez à propos, afin de payer les
 » frais du radoub. Vous partirez ensuite, et je vous don-
 » nerai un passe-port jusqu'à ce que vous soyez au delà
 » des Bermudes. Si vous êtes pris en pleine mer; vous se-
 » rez de bonne prise; mais à présent, vous n'êtes pas
 » anglais, vous êtes des étrangers qui avez besoin de se-
 » cours ». Ce vaisseau partit quelque temps après. Il ar-
 riva heureusement à Londres, où le capitaine Edward
 n'a cessé de raconter cet acte d'hospitalité.

On représentait au duc de Longueville que les gen-
 tilshommes voisins chassaient sans cesse sur ses terres.
 « Laissez-les faire, dit-il, j'aime mieux des amis que des
 » lièvres. »

Louis XVI chassant à cheval près de Versailles, se
 trouva éloigné de sa suite. Enveloppé dans son manteau,
 rien ne pouvait le distinguer. Un jeune Villageois l'a-
 borde, le suit, lui demande l'aumône avec beaucoup
 d'importunité. « Mon père et ma mère sont malades,
 » criait-il en pleurant, nous n'avons rien mangé depuis
 » deux jours. » Le Roi, ému, s'arrête. Curieux de savoir la
 vérité, il lui dit: « Tu me trompes peut-être; tu répètes ce
 » qu'on t'a appris pour toucher les passans. Voyons, où de-
 » meures-tu » ? Le petit Paysan répond: « Ici tout près,
 » Monsieur. Eh bien dit le Monarque, conduis-moi. » Louis
 XVI arrive dans une Chaumière à quelques pas du Ha-
 meau. Il y voit le trop fidèle tableau de la misère, donne
 tout ce qu'il a sur lui, et fait assurer à son retour, une pe-

titte pension à ces infortunés pour le reste de leurs jours. Cette aventure bientôt sue à la Cour, fit dire à quelqu'un : que le Souverain n'aurait pas dû s'exposer avec tant de confiance. Une jeune Princesse releva ce propos. « Je ne vois rien, s'écria-t-elle du ton le plus aimable, je » ne vois rien que de naturel dans la démarche de mon » Frère, et c'est un très grand mal que d'éloigner ainsi » des Princes l'occasion de connaître la vérité, sous le pré- » texte de l'intérêt qu'on prend à leurs personnes ». 1

BOURRET avait beaucoup aimé M.^{lle} Gaussin, et comme il n'était pas riche, il lui fit un billet en blanc. Devenu riche, il ne la voyait plus si assiduellement et ce billet l'inquiétait beaucoup. Enfin un jour il lui en parla. Elle lui dit qu'elle l'avait et qu'elle le conserverait toujours. En effet, elle le lui montra, après avoir écrit au-dessus de la signature,

Je promets d'aimer Gaussin toute ma vie.

Bourret lui envoya le lendemain une superbe écuelle d'or, remplie de doubles louis.

M. le président de Montesquieu vit un jour, sur le port de Marseille, un marinier qui ne lui parut point avoir l'air d'être né pour cet état. La curiosité l'engagea d'entrer dans son canot et de se promener dans la rade avec lui. Il apprit que ce jeune homme avait son père captif, et avait ajouté ce genre de travail au sien pour en gagner plutôt la rançon. Quelque temps après, ce père revint au sein de sa famille, qui, n'ayant rien fait pour sa délivrance, ne douta pas que ce ne fût l'effet de la générosité de l'inconnu, surtout d'après les renseignements qu'il avait pris à cet égard.

Depuis, le fils ayant rencontré à Marseille le président de Montesquieu, se jeta à ses genoux, et voulut le remercier comme son bienfaiteur ; celui-ci se débattit et s'arracha de ses bras ; en sorte qu'on n'aurait jamais su qui il était, si, à la mort du président, on n'eût trouvé dans ses papiers une note qui éclaircit l'anecdote.

Un porteur d'eau père de quatre enfants trouva dans la rue un orphelin abandonné ; il le prend par la main le mène à sa femme, « Tiens lui dit-il, voilà un malheureux abandonné. Dieu nous aidera à le nourrir. »

MARIE-THÉRÈSE mérita le beau nom de mère de la patrie que lui donnèrent les peuples attendris. Ses derniers moments ne furent employés qu'à répandre des bienfaits sur les pauvres et sur les orphelins. Cette auguste princesse était entrée dès l'âge de quatorze ans au conseil de l'empereur Charles VI son père. Comme elle ne cessait de demander des grâces : « Je vois bien, lui » dit un jour Charles VI, que vous ne voudriez être reine » que pour faire du bien. — Il n'y a que cette manière » de régner, répondit-elle. »

M. de C. . . jeune officier de lanciers, était du nombre de ces braves dont les derniers efforts, trahis par la fortune, ne purent assurer en 1814 l'indépendance du territoire français. Dans une affaire assez chaude, qui se livra près du pont de Montereau, il fut frappé d'un coup de feu et tomba de cheval. Ses yeux, fermés par la douleur, se rouvrirent aux atteintes d'une lance ennemie qu'il se sentit plonger profondément dans le côté. Cependant il recueillit assez de forces pour se

trainer jusqu'au bord de l'Yonne, et parvenu sur la rive, il fut aperçu par un vieux batelier, ancien soldat qui, secondé par sa fille, jeune enfant de treize ans, arriva, à force de rames, jusqu'à M. de C. expirant. Après l'avoir placé dans son bateau, il se prépare à gagner le rivage opposé, désespérant toutes fois de le conduire vivant jusqu'à l'ambulance. « Vous avez été bien maltraité, » mon officier, lui dit-il, mais tel que vous me voyez je, » suis revenu de plus loin. » Le silence et l'attitude de M. de C. . . annoncent l'excès de ses souffrances, et le batelier ne tarde pas à s'apercevoir que le sang qui s'amasse à la blessure du côté gauche, doit terminer sa vie avant peu d'instants. Puis se tournant vers sa fille: « Marie, tu » m'as entendu parler de mon frère; tu sais qu'il est » mort d'une blessure semblable; Eh Bien ! s'il s'était » trouvé là quelqu'un qui consentit à lui sucer sa plaie, » ses jours étaient sauvés. »

Il aborde sur la côte, mais se doutant bien que ses forces sont insuffisantes pour transporter l'officier à terre, il le prévient qu'il va chercher trois ou quatre soldats, et il le recommande à la garde de sa fille. Celle-ci reste. Quel est son attendrissement, lorsqu'elle entend le blessé gémir, non pas de quitter la vie à la fleur de son âge, mais de ne pouvoir consacrer ses derniers embrassements à sa mère. Ces mots la pénètrent de sensibilité et ses yeux se mouillent de pleurs. Le moyen par lequel on aurait pu sauver la vie à son oncle se présente à sa mémoire; aussitôt elle déchire le vêtement du guerrier que ses lèvres généreuses rappellent à l'existence. Mais le bruit qu'elle entend bientôt suspend cette action héroïque, et elle se réfugie, honteuse, à l'extrémité du bateau. Les soldats arrivent avec le batelier,

et ne sont pas peu surpris, surtout celui-ci, de voir M. de C. ouvrir les yeux et demander à qui il est redevable d'un si beau service. Le batelier tourne alors ses regards vers sa fille, et aperçoit des taches de sang sur son tablier, il l'appelle; la pauvre enfant approche en tremblant. Elle va se défendre par un innocent mensonge d'être l'auteur de cette action, lorsqu'elle est déjà rassurée par son père, qui l'embrasse, et par le jeune officier qui, pénétré d'admiration, lui dit: ô ma libératrice, je vous dois la vie, devenez-en l'arbitre: elle vous appartient à jamais.

Porté dans une maison voisine, il ne veut pas avoir d'autre garde-malade que Marie, et son premier soin, en donnant de ses nouvelles à sa mère, est de lui dire que c'est à son uom, invoqué au moment suprême, qu'il doit le sublime dévouement de celle à qui il veut consacrer ses jours. Le préjugé ne résista pas long-tems au bonheur d'appeler sa fille, l'être à qui Madame de C. était redevable de ce qu'elle possédait de plus précieux au monde. Marie fut mise dans un pensionnat de Paris, où elle acquit des talents. Trois années ont apporté à sa physionomie un développement et une grâce en harmonie avec son âme, son âme qui est toujours celle de la batelière de Montereau. Elle vient de s'unir au guerrier qui lui doit l'existence, et le batelier est aujourd'hui l'ami de sa nouvelle famille. Le jour des noces, M. Bouilly a célébré dans une romance, dont M. Berton a fait la musique et que M. Horace Vernet a ornée d'une gravure, les circonstances de cet événement, où se manifestent de part et d'autre des sentiments si nobles et si généreux.

MADAME Elisabeth, désirant avoir pour soigner ses vaches, une laitière suisse, chargea M^{me}. Raigecour de prier M^{me}. de Diesbach de lui procurer de Fribourg un bon sujet: elle voulait surtout que sa fidélité fut à toute épreuve, car elle était avare de son lait, parce que le premier emploi qu'elle en faisait, était de le distribuer aux enfants des pauvres paysannes de Montreuil; et l'idée que ces infortunés ne manqueraient pas de la nourriture qui leur était propre, lui faisait trouver délicieux le superflu qui lui restait. La jeune Marie (c'était le nom de la laitière suisse) observant fidèlement les intentions de sa maîtresse, touchée de sa bienfaisance, mettait le plus grand zèle à suivre ses ordres, et disait souvent: « Ah! quelle bonne princesse! Non la Suisse se entière ne contient rien d'aussi parfait. » La douceur, la fidélité de cette jeune fille, et surtout son air de tristesse avaient si fort intéressé M^{me}. Elisabeth, qu'elle désira savoir par M^{me}. de Diesbach, si Marie était heureuse auprès d'elle et ne regrettait pas sa patrie. Marie, interrogée par M^{me}. de Diesbach, lui avoua qu'une seule chose troublait son bonheur; qu'elle avait laissé en Suisse un jeune homme qu'elle était sur le point d'épouser, lorsqu'on l'avait fait venir en France; qu'elle avait un grand chagrin de son absence et craignait qu'il ne l'oubliât. M^{me}. Elisabeth, informée de ces détails par M^{me}. Diesbach, la chargea d'écrire à Jacques c'était le nom de l'amant de Marie, que s'il voulait venir joindre Marie. M^{me}. Elisabeth lui permettrait de l'épouser et le ferait son vacher. On peut juger de la joie de la fille et du bon Jacques en apprenant les bontés de M^{me} Elisabeth.

Ce fut à cette occasion que Mme de Travannet composa l'air de *Pauvre Jacques*, que je vais rapporter ici.

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,

Je ne sentais pas ma misère ;

Mais à présent que tu vis loin de moi ;

Je manque de tout sur la terre. (bis)

Quand tu venais partager mes travaux,

Je trouvais ma tâche légère.

T'en souviens tu ? tous les jours étaient beaux.

Qui nous rendra ce tems prospère ?

Pauvre Jacques, etc.

Quand le soleil brille sur nos guérets,

Je ne puis souffrir sa lumière,

Et quand je suis à l'ombre des forêts,

J'accuse la nature entière.

Pauvre Jacques, etc.

Jacques et sa femme conservèrent à Mme Elisabeth, jusqu'à ses derniers moments, l'attachement le plus touchant. La femme fut en conséquence mise en prison : Jacques trouva moyen de fuir, et de retourner en suisse ; mais il rentra en France pour tâcher d'arracher sa femme à la mort. Son courage fut couronné du succès. Il obtint son élargissement et la ramena avec lui à Frimbourg, où l'un et l'autre pleurèrent journellement leur protectrice.

Peu de tems avant de monter sur le trône, Marie Antoinette se promenant dans le parc de Versailles avec son auguste époux, libres tous deux du faste importun qui sans cesse assiège les grands, ils aperçurent une jeune enfant qui portait une écuelle avec quelques cuillers

d'étain. « Que portes-tu là ? lui dit la princesse. — madame, c'est de la soupe pour mon père et ma mère qui travaillent là bas aux champs. — Et avec quoi est-elle faite ? — Avec de l'eau, madame, et des racines. — Quoi ! sans viande ? — Oh ! madame, bien heureux quand nous avons du pain ! — Eh bien, porte ce louis à ton père pour vous faire à tous de meilleure soupe.... » Elle dit au prince : « voyons ce qu'elle deviendra. » Ils la suivirent en effet ; et considérèrent de loin le bon-homme courbé sous le poids de son travail, qui, dès que sa fille lui a remis le louis et lui a fait part de cette heureuse rencontre, tombe à genoux avec sa femme, et lève les mains vers le ciel. — « Ah ! vois-tu, mon ami ? s'écrie la princesse, ils prient pour nous. Quel plaisir on goûte à faire du bien ! ton cœur ne dit-il rien à un pareil spectacle ? — Mettez votre main là, dit le prince en portant à son cœur celle de son épouse. — Oh, ton cœur bat bien fort ! va, tu es sensible, et je suis contente de toi. »

La duchesse d'Orléans, morte il y a peu de temps, était unie par les liens du sang et de l'amitié avec M^{me}. de Lamballe, elle fit avec elle différents voyages dans les grandes possessions de M. le duc d'Orléans et de M. de Penthièvre. Partout la bienfaisance accompagnait leurs traces : vieillards, mères de famille, veuves affligées, enfants orphelins, trouvaient près d'elles le soulagement de leurs douleurs ; elles les écoutaient avec bonté, elles allaient au devant de la timide indigence. Jamais une promenade ne pouvait leur offrir un but agréable, qu'autant qu'elle leur donnait l'occasion de venir au secours de l'humanité souffrante. Une simple robe de mousseline, un grand chapeau de paille, étaient toute leur parure.

Faisant rester leur calèche à l'entrée du hameau, et à peine suivies, elles le traversaient à pied pour y chercher la plus pauvre cabane. Elles s'arrêtèrent un jour à la vue de trois petits enfants presque nus, dont l'aîné pouvait avoir au plus huit ans, et qui faisait manger au plus jeune du lait caillé et du pain bis. Les enfants restèrent muets en voyant de si belles dames. Elles entrent, et aperçoivent sur un mauvais matelas, étendu sur une couchette remplie de paille, un vieillard vénérable, dont les cheveux blancs couvrent le front sillonné par les ans, mais où brille la vertu; auprès de lui une femme, jeune encore, dont les traits sont effacés par la douleur et la misère. Il ne reste dans cette triste demeure qu'une table à moitié cassée, un banc, quelques ustensiles de bois et de terre; mais tout est propre, et annonce le malheur et non le désordre. Les princesses virent bien qu'elles n'étaient pas connues et en sentirent plus vivement le plaisir qu'elles auraient à soulager cette famille infortunée. M^{me}. de Chartres demanda au vieillard s'il y avait long-temps qu'il était malade: « Il y a vingt sept » ans, madame, que je suis paralytique; et depuis cet ins- » tant, je n'ai pas quitté mon lit, qui était moins mauvais » qu'il n'est aujourd'hui; bientôt il le sera davantage, car » voilà la St. Martin; il faut payer la rente de cette mai- » son et la taille; il n'y a plus d'autre moyen que de vendre » ce matelas: je ne croyais pas être réduit à n'avoir d'au- » tre lit que la paille. Je sais bien que j'aurais une autre » ressource. — Quelle est-elle? — C'est madame, d'ob- » tenir d'être transféré à l'hôtel des invalides. — Vous avez » donc servi, interrompit M^{me}. de Lamballe? — Pendant » trente quatre ans dans le régiment de chartres, où j'é- » tais caporal, n'ayant pu être sergent, parce que je ne sa-

» vais pas écrire. A l'instant où je fus attaqué de cette
 » cruelle maladie, j'obtins les invalides; mais comme j'ai
 » mais beaucoup ma femme et mes enfans, je préférâi
 » de prendre la pension pour rester dans mon pays. J'ai
 » vais trois fils qui gagnaient bien leur vie; à la mort de
 » ma femme, je me suis retiré chez l'ainé, qui venait de se
 » marier à cette brave femme, qui a eu pour moi des soins
 » extrêmes; mais mon fils a péri dans la forêt, il a laissé
 » ces trois enfans que vous voyez à ma porte. Ma pen-
 » sion n'est pas suffisante à mes besoins, et mes autres fils
 » ont une famille nombreuse, et des femmes qui ne sont
 » pas aussi bonnes que Nanette, de sorte qu'il n'y a qu'elle
 » qui ait soin de moi; mais son travail peut à peine suf-
 » fire à notre subsistance journalière, et il faut vendre
 » tous les ans quelques meubles de notre ménage pour la
 » rente et les impôts: bientôt il ne nous restera plus rien;
 » il faudra quitter Nanette pour ne pas ajouter à ses em-
 » barras.... J'en mourrai de douleur. — Vous ne mourrez
 » point, bon vieillard, » dirent en même temps les deux
 princesses; et déposant aussi toutes deux leur bourse
 sur le lit du vieux soldat, elles voulaient se dérober à
 la reconnaissance, mais la jeune femme s'était déjà je-
 tée à leurs pieds, elle tendait les bras pour les retenir. —
 « Ne nous quittez pas, s'écria-t-elle, je vous en conjure,
 » sans nous dire à qui nous devons la vie? — Relevez-vous,
 » relevez-vous, lui dirent les princesses, nous ne faisons
 » que remplir notre devoir; mon mari est colonel du ré-
 » giment où votre père a servi si long-temps. — Quoi, s'é-
 » cria le vieux militaire, vous êtes l'épouse de mon colonel!
 » Vous êtes la bru de Monseigneur, la fille du vertueux
 » duc de Penthièvre? Ah! je dois bénir le bonheur de
 » vous voir. Ah! Mesdames, ah! mes bonnes princesses,

» le ciel vous bénisse; qu'il verse sur vous toutes les grâ-
 » ces; qu'aucun malheur n'approche de vous, qui venez de
 » les éloigner pour jamais de ma vieillesse! Mes enfants
 » priez Dieu sans cesse pour la conservation des jours
 » précieux de Monseigneur, de Mesdames, de M. le duc
 » de Penthievre. » et les pauvres enfants, élevaient leurs
 petits bras autour des princesses qui les prenaient les uns
 après les autres pour les caresser. Mettant fin à cette
 scène attendrissante, elles regagnent leur voiture, com-
 blées des bénédictions de cette famille. De retour au
 Rinci, elles racontent leur aventure, les princes dirent
 qu'il fallait envoyer au vieux soldat le titre de propriété
 de la maison qu'il habitait, et M. de Penthievre y joi-
 gnit une petite pension pour le vieillard, reversible
 sur la tête de la veuve, sa belle fille. On donna ordre
 de dresser ces actes que les princesses se chargèrent de
 porter à la chaumière. Elles s'acquittèrent de cette
 mission bienfaisante, et quittèrent ces bonnes gens pé-
 nétrées de la simplicité de leurs vertus, comme ils l'é-
 taient de leurs touchantes bontés.

En 1776, n'étant encore que duchesse de Chartres,
 après avoir traversé toute l'Italie, elle revenait de Naples
 pour retourner en France, lorsqu'auprès de Sermonetta
 un cercle de fer se détachant d'une des roues de sa voi-
 ture, la duchesse fit arrêter, et descendit avec les trois
 personnes qui étaient avec elle. Tandis qu'on raccom-
 mode, avec des cordes, la voiture délabrée, la princesse
 gravit un chemin tortueux taillé dans le roc. Dans ce mo-
 ment deux hermites paraissent; l'un était un vieillard vé-
 nérable, et l'autre, au printemps de l'âge, avait la figure la
 plus intéressante. La duchesse tressaillit en les entendant
 parler Français. On entra dans l'hermitage, on s'assit

sur un banc de bois ; la duchesse, séparée de sa suite, n'en imposait pas aux hermites, bien éloignés de penser qu'ils reçoivent une princesse du sang royal de France.

« Hélas ! dit le jeune homme en soupirant , nous ne pouvons rien vous offrir , pas même un simple verre d'eau ; on n'étanche sa soif ici qu'aux dépens de sa santé ; un peu de pain noir , c'est tout ce que nous possédons. — Depuis combien de temps êtes-vous dans ce triste séjour ?

« — Depuis huit mois : après avoir fait le pèlerinage de Rome , nous voulûmes aller à Naples : en passant sur cette route , nous tombâmes malades ; le religieux qui avait habité cet hermitage venait de mourir , on nous permit d'occuper sa demeure , et le manque d'argent nous força d'y rester. — Êtes-vous engagé dans les ordres , lui demanda la duchesse ? — Non , répondit-il ; je suis libre. — Dans quelle province êtes-vous né ? — Je naquis à Béziers , dans le plus beau pays de la France.

« — Et pourquoi l'avez vous quitté ? » A cette question le jeune homme poussa un profond soupir ; et le vieillard , beaucoup moins abattu , prenant la parole : « Il a vingt ans , dit-il ; il aimait , il était aimé ; mais il manquait de fortune... le désespoir l'a conduit en Italie ; je le rencontrai dans la ville d'Avignon ; nous nous sommes attachés l'un à l'autre , et , fixés ici par la nécessité , nous avons perdu l'espérance de pouvoir jamais en sortir. Je puis me résigner sans effort , à soixante-dix ans ; mais lui , si jeune !... — Ah ! mon père , reprit le jeune hermite , comment pourrais-je regretter la vie ?... — Celle que vous aimez est donc mariée ? — Elle ne l'était pas , quand je partis. — N'éprouvez-vous donc plus le désir de retourner dans votre patrie ? — Oh ! Madame , s'écrièrent à la fois les deux hermites , c'est un souhait su-

» perflu, mais il n'en est que plus ardent. — Ah ! je le
 » conçois, dit la princesse, oui, je sens que rien ne saurait
 » tenir lieu de son pays, et que, même sous le plus beau
 » climat du monde, on ne peut vivre sans le regretter
 » amèrement.... Tenez, mes amis, poursuivit-elle, voilà
 » trente sequins, retournez en France, j'ai le pressenti-
 » ment que vous y trouverez le bonheur. » A ces mots,
 les deux hermites tombent aux genoux de la bienfaisante
 princesse, et prient le ciel de récompenser leur angéli-
 que libératrice. Les deux hermites voulurent savoir le
 nom de leur bienfaitrice, qui refusa de se nommer. « Je
 » serai en France avant vous, leur dit-elle, allez tous
 » deux à Paris, rendez-vous au palais royal, et là de-
 » mandez M.^{me} la comtesse de ***, elle vous conduira
 » chez moi, et vous me connaîtrez alors. »

Dans ce moment, on vint avertir la princesse que la calèche était prête et raccommodée. Et nous aussi, nous allons partir ! s'écrièrent les hermites. La duchesse, en recevant leurs adieux, leur fit encore plusieurs questions ; elle écrivit leurs noms sur son souvenir : le jeune homme s'appelait Isidore, et le vieillard Timothée.

Les deux hermites arrivèrent à Paris sur la fin de l'automne (deux mois après le retour de la princesse ;) il se rendirent au palais royal, chez la comtesse de ***, qui leur donna rendez-vous pour sept heures du soir. Interrogé par la comtesse, le jeune Isidore répondit qu'il avait appris à Béziers que le père de sa maîtresse, riche marchand de cette ville, avait fait banqueroute ; qu'il était mort de chagrin ; que, trois mois après cet événement, sa fille avait tout à coup quitté Béziers, et qu'on ignorait absolument ce qu'elle était devenue. En finissant ce récit, Isidore ne put retenir ses larmes, « Ne vous laissez point
 » abattre, lui dit la comtesse, confiez-vous à la provi-

» dence ; elle vous a tirés des marais pontins , ne peut-elle
 » pas vous unir à celle que vous aimez ? » Isidore secoua
 tristement la tête en soupirant ; il prit congé de la com-
 tesse , et , suiyant l'invitation qu'il avait reçue , il revint
 avec son compagnon à sept heures précises. On les atten-
 dait avec impatience. « Suivez moi , leur dit la comtesse. »
 Elle descend avec eux un petit escalier , et entre dans
 un vaste et magnifique salon.... « Où sommes-nous , dit
 » Isidore avec émotion ? — Chez la maîtresse de ce palais ,
 » répondit la princesse.... O ciel ! quoi , c'est la prin-
 » cesse.... — Oui , la princesse est votre bienfaitrice , et
 » si vous n'aviez pas toujours vécu si loin d'elle , vous au-
 » riez pu le deviner. » Dans cet instant une porte de glace
 s'ouvrit , et la princesse parut. Elle conduisait et soutè-
 nait une jeune et jolie personne dont les yeux étaient
 baignés de larmes. ... Que devient Isidore en retrouvant
 sa maîtresse entre les bras de sa bienfaitrice ? Il ne sa-
 vait comment exprimer sa reconnaissance. Quand les
 premiers transports de sa joie furent calmés , la duchesse
 prenant la parole , et s'adressant au jeune Isidore : « Celle
 » qui vous est chère , dit-elle , est libre et vous aime. Je
 » lui écrivis en revenant d'Italie , elle m'instruisit de ses
 » malheurs , et consentit à venir à Paris. Elle a perdu sa
 » fortune , mais j'ai acheté pour vous une jolie petite mai-
 » son située sur la lisière de la forêt de Villers-Cotterets.
 » Votre habitation est meublée , je l'ai visitée , j'en ai di-
 » rigé moi-même l'arrangement ; vous aurez un grand
 » jardin , une prairie , des bestiaux , et je me charge des
 » frais de votre noce. »

Isidore et la jeune fille ne répondirent qu'en versant
 un torrent de pleurs. « Et vous , vénérable Timothée , que
 » puis-je faire pour vous , dit la princesse au vieillard ? A

» quel genre de vie voulez-vous désormais vous consacrer? — Prier Dieu et cultiver la terre, voilà ma vocation, répondit Timothée; un hermitage et un petit jardin dans la forêt de Villers-Cotterets me rendraient le plus heureux des hommes. — Vous aurez ce que vous désirez, reprit la duchesse. » L'heureux Isidore, peu de jours après, épousa sa maîtresse, et il partit aussitôt pour Villers-Cotterets avec sa femme et Timothée, comblés des bienfaits de l'auguste princesse.

Un jour que Marie Leksinska, femme de Louis XV, traversait les appartements de Versailles avec son cortège ordinaire, une paysanne l'aborde sans façon et lui dit : « Ça, ma bonne reine, je viens de bien loin, entendez-vous, tout exprès pour vous voir; je vous prie, que j'aie cette consolation un peu à mon aise. » — Bien volontiers, ma bonne, lui dit la reine en s'arrêtant, et tout de suite, elle s'informe de son pays, lui demande des nouvelles de son petit ménage, où elle apprend avec plaisir qu'il n'y a point de misère. Elle répond à son tour à quelques questions que lui fait la paysanne, et lui dit avec bonté. « Hé bien, m'avez-vous vue à votre aise? Puis-je m'en aller et vous laisser contente? » La villageoise se retira, versant des larmes de joie, et bénissant le ciel, d'avoir donné une si bonne reine à la France.

La même se promenant un jour dans le parc de Versailles, rencontra une pauvre femme, fort mal vêtue, qui le traversait, avec un pot à la main, portant un petit enfant sur ses bras, et suivie de plusieurs autres; la reine l'appelle. — « Où allez-vous, ma bonne femme? — Madame, je vais porter la soupe à mon homme. — Et que

» fait-il? — Il sert les maçons. — Combien gagne-t-il par
 » jour? — Douze sous à présent, quelquefois dix. —
 » Avez-vous quelque champ? — Non, Madame. —
 » Combien avez-vous d'enfants? — Cinq, bientôt six.
 » — Et vous, que gagnez-vous? Rien, Madame, j'ai bien
 » assez d'ouvrage dans mon ménage. — Quel est donc
 » votre secret pour tenir votre ménage et nourrir sept
 » personnes avec douze sous par jour et quelquefois dix?
 » — Eh! Madame, (montrant une clef pendue à sa cein-
 » ture), le voilà mon secret; j'enferme notre pain, et je
 » tâche d'en avoir toujours pour mon homme. Si je vou-
 » lais croire ces enfants-là, ils mangeraient dans un jour
 » ce qui doit les nourrir une semaine. »

La princesse, touchée jusqu'aux larmes à ce récit, mit dix louis dans la main de cette pauvre mère, en lui disant: « Donnez donc un peu plus de pain à vos enfants. »

BIGAME.

Le trait suivant prouve la douceur du Gouvernement de Philadelphie, et le degré de liberté et de tranquillité, dont chaque citoyen jouit dans cette province.

Une femme de cette ville, malade depuis long-temps, et en danger de mourir, appelle son mari, et lui fait part de la crainte qu'elle a, qu'après sa mort, il n'épouse une femme qui maltraite ses enfants; elle exige de lui que dans l'instant, il épouse Ruth, sa servante, qui avait toujours témoigné de l'affection pour ses enfants. Le mari croyant que cette proposition était l'effet du délire, lui promet de la satisfaire; mais comme cette bonne mère comptait mourir dans le jour, et que le bonheur mal assuré de ses enfants la tourmentait, elle

voulut que le mariage fut consommé avant sa mort. Ruth était jolie; le mari jeune et vigoureux; il ne se fit pas prier plus long-temps, et il épousa sa servante. Le lendemain, la malade se trouva mieux et ne tarda pas de guérir. La renonciation volontaire à son mari, ne l'empêche pas de rester dans la même maison; elle a soin de ses enfants, respecte la nouvelle épouse, et se contente de veiller aux choses du ménage. Les jours de ce bigame n'ont point été troublés par les philadelphiens qui, loin de se scandaliser de l'aventure, ne peuvent s'empêcher d'admirer les motifs de cet échange.

BONS MOTS. — TRAITS SPIRITUELS.

Le dissimulé Louis XI fut un jour rencontré à la chasse par le Sénéchal de Brezé, qui, en parlant de sa monture, lui dit: « Sire, je ne pense pas qu'on puisse » voir un cheval de plus grande force que cette petite ha- » quenée: car elle porte votre majesté et tout son conseil. » Le monarque se vantait de ne consulter que sa tête.

On écrivit un jour à Voltaire, que le parlement de Paris venait de condamner un ouvrage à être brûlé; il répondit: « Tant mieux, c'est comme les marrons de » Lyon, plus ils sont rôtis, plus ils sont bons. »

« Vous avez, disait Mercier à Voltaire, vous avez si » fort surpassé tous vos confrères en tout genre, que vous » surpasserez encore Fontenelle dans l'art de vivre long- » temps. — Ah! Monsieur, Fontenelle était un normand, il a trompé la nature. »

Dans les derniers jours de sa vie, Voltaire avait passé

une nuit à corriger la tragédie d'Irène. Le lendemain, en remettant ses corrections à l'actrice, chargée du principal rôle, il lui dit : « Mademoiselle, j'ai travaillé pour » vous toute la nuit , comme un jeune homme de vingt » ans. — Oui , répondit celle-ci , mais ce n'est qu'en ra- » tures. »

UN Membre de l'académie de Châlons, en racontait un jour toutes les prérogatives, et finit par dire qu'elle était la fille aînée de l'Académie française. Voltaire qui l'écoutait , lui répondit : « Assurément, c'est une bonne » fille, et qui n'a jamais fait parler d'elle. »

IL disait très-philosophiquement : « Quand vous al- » lez chez un ministre le matin, demandez au valet de » chambre des nouvelles de la garde-robe. »

ON disait d'un homme très-personnel : « Il brûlerait » votre maison, pour se faire cuir un œuf. »

UN jeune officier était furieux contre une fille qui lui avait communiqué de cuisantes faveurs ; il la menaçait. « Eh ! mon cher, lui répondit-elle, que pouviez- » vous attendre de moi ? un régiment ! »

UNE femme employait tous les moyens pour séduire son juge. Le magistrat fidèle à l'honneur, ne parut pas la comprendre : à la fin, il lui dit : « Vous voyez, madame, » que je passe avec beau jeu. »

Fontenelle disait d'une Dame âgée , mais encore douée d'une grande sensibilité : « L'amour a passé par » là. »

UN banquier anglais, nommé Sair, fut accusé d'avoir ourdi une conspiration pour enlever le roi Georges III, et le conduire à Philadelphie. « Je sais très-bien , » dit-il aux juges, ce qu'un roi peut faire d'un banquier ; » mais j'ignore ce qu'un banquier peut faire d'un roi. »

L'ABBÉ Mauri tâchait de faire conter à l'abbé de Beaumont, vieux et paralytique, les détails de sa jeunesse et de sa vie. L'abbé lui dit celui-ci, vous me prenez mesure, indiquant qu'il cherchait des matériaux pour son éloge à l'Académie.

LE Grand Frédéric causait avec d'Alembert. Il entra chez lui un de ses gens de service domestique, homme de la plus belle figure. D'Alembert en parut frappé. » C'est, dit le roi, le plus bel homme de mes états. J'ai » eu une tentation bien violente de l'envoyer ambassadeur » en Russie. »

QUELQUE temps après la bataille de Fontenoi , Louis XV, félicitant le maréchal de Saxe sur cet événement, lui dit : « M. le Maréchal ; vousgagnez plus à cette » guerre quenous ; car vous étiez enflé par tous les mem- » bres, et vous jouissez à présent de la meilleure santé. » Le Maréchal de Noailles, qui était alors présent, répondit au roi : « Il est vrai, Sire, que M. le Maréchal de » Saxe est le premier homme que la gloire ait désenflé. »

Un homme d'esprit disait de quelqu'un qui avait le nez fort long et les narines très-larges. « Quand il me » parle de près, j'ai toujours peur qu'il ne me renifle. »

Dans la dernière maladie de Cromwell, quelqu'un

dit à un lord : « Dites-moi donc comment se porte le » protecteur ? » — Je ne sais, répondit-il, les uns le disent » mort, les autres vivant ; pour moi, je ne crois ni l'un » ni l'autre. »

M.^{me} du Deffant, devenue aveugle, se trouva dans la société de gens ennuyeux et bavards. « Quel est, dit-elle, le mauvais livre qu'on lit ici ? »

UNE Demoiselle extrêmement noire , s'étant un jour d'été vêtue de blanc, demanda à une voisine si son habillement lui allait bien. « Oui vraiment, répondit celle-ci, vous ressemblez à une mouche dans du » lait. »

UN paysan venu à Paris , entra dans la boutique d'un changeur, et lui demanda ce qu'il vendait ; — « des » têtes d'ânes, mon ami. » — Ah ! parbleu, vous en avez » donc eu grand débit ; il ne vous en reste plus qu'une. »

UNE veuve galante disait à son frère qui aimait le vin et ne s'en cachait pas, « Croirez-vous que depuis quatre » ans que j'ai perdu mon mari, je n'ai pas encore été » tée de former de nouveaux nœuds ? — Cela ne me sur- » prend pas, lui répondit-il, depuis que je me connais, » je n'ai jamais eu soif. »

UN jour quelques conseillers parlaient trop haut à l'audience : M. de Harlay, premier président, dit : « Si » ces messieurs qui *causent* ne faisaient pas plus de bruit » que ces messieurs qui *dorment*, cela accommoderait » fort ces messieurs qui *écoutent*. »

MARCHAND, avocat et homme d'esprit, disait : « On » court risque du dégoût, en voyant comment l'adminis- » tration, la justice et la cuisine se préparent. »

Un général employé dans une guerre difficile et in- grate, tandis que d'autres faisaient des campagnes faci- les et brillantes, disait : « Je joue aux échecs à 24 sols » dans un salon où le passe-dix est à cent louis. »

Un major de place avait indiqué l'exercice pour une heure fixe. Il arrive et ne voit qu'un trompette. « Parlez » donc, Messieurs les B***, d'où vient donc n'êtes-vous » qu'un ? »

LOUXEMBOURG, crieur qui appelait les gens et les carros- ses au sortir de la comédie, dit, lorsqu'elle fut transpor- tée au carrousel : « La comédie sera mal ici, il n'y a point » d'écho. »

Le Grand Frédéric, voyant un de ses soldats avec une large balafre au visage, lui dit : « Dans quel cabaret t'a- » nt-on équipé de la sorte ? » — Sire, dans un cabaret où » vous avez payé l'écot, à Kolin ». Le roi trouva ce mot excellent, tout piquant qu'il était pour lui, et fit une li- béralité au soldat.

Le cardinal de la Roche Aymon, malade, se confessa à un prêtre sur lequel on lui demanda sa façon de penser. « J'en suis fort content, dit-il, il parle de l'enfer com- » me un ange. »

On demandait à La Calprenède quelle était l'étoffe d'un bel habit qu'il portait. Il répondit : « C'est du » Sylvandre (un de ses romans qui avait réussi.) »

Fox avait emprunté des sommes immenses à des Juifs, et se flattait que la succession d'un de ses oncles payerait toutes ses dettes. Cet oncle se maria et eut un fils. A la naissance de l'enfant, Fox dit : « C'est le messie » que cet enfant-là ; il vient au monde pour la ruine des Juifs. »

Un homme de 50 ans épousa une demoiselle de 13 ans : on dit de lui qu'il avait obtenu la survivance de la poupée de sa femme.

QUELQU'UN s'étant approché du président Bonhier pendant sa dernière heure, lui trouva l'air de quelqu'un qui médite profondément ; il lui demanda ce qui l'occupait : Bonhier lui fit signe de ne pas le troubler ; il insista ; le président fit un effort pour lui dire — *J'épie la mort.*

Un avocat chargé de défendre la cause d'un homme sur le compte duquel on voulait mettre un enfant, se jeta dans des digressions étrangères à son sujet ; le juge ne cessait de lui dire : « Au fait ; venez au fait ; un mot du fait ». L'avocat, impatienté de la leçon, termina brusquement son plaidoyer en disant : « le fait est un enfant fait : celui qu'on dit l'avoir fait, nie le fait ; voilà le fait ».

Un colonel de l'armée de Henri IV vint un jour trouver ce prince. — Sire, lui dit-il, trois mots argent ou congé. — Henri IV lui répondit : Colonel, quatre : ni l'un ni l'autre.

Une dame qui avait beaucoup de rouge, demanda à

son peintre dans quel endroit il achetait ses couleurs.
 » Je crois, madame, répondit-il, que nous nous four-
 » nissons au même marchand. »

QUELQU'UN remettant à M. D'Ormesson la lettre par laquelle le Roi le nommait ministre, lui dit : « Ce choix
 » est un hommage que sa Majesté rend à votre vertu ; on
 » ne peut pas prendre cette lettre pour une circulaire. »

LA Princesse de Conti disait à son mari : « Je puis faire
 » des Princes du sang sans vous, et vous n'en pouvez faire
 » sans moi. »

FONTENELLE dit à quelqu'un qui lui parlait de son âge :
 « Chut, la mort m'oublie. »

DANS un de ces soupers que FRÉDÉRIC II donnait au commencement de son règne, il demanda à chacun de ses Convives : « Que feriez-vous si vous étiez Roi de
 » Prusse ? Les uns furent très-embarrassés pour répon-
 dre ; d'autres s'en tirèrent avec des compliments. Le
 tour du Marquis d'Argens étant venu, il répondit :
 « Ma foi, SIRE, je vendrais mon Royaume pour
 » acheter de belles terres en France, où j'irais vivre en
 » paix ». »

UN ministre des finances avait fait rendre une déclara-
 tion qui alarmait le clergé. Il dit à un des Abbés qui
 se plaignait le plus : « Vous sonnez le tocsin. » — Vous
 » en étonnez-vous, répliqua l'abbé, quand vous mettez le
 » feu partout. »

M. Orry, contrôleur-général, disait à quelqu'un :

« Savez-vous bien que j'ai 80,000 hommes sous mes ordres! — Ah! monsieur, quel beau camp volant! »

A NAPLES, un Commandeur de Malte, homme riche et avaré, laissait user sa livrée au point qu'un Savetier du voisinage, voyant les habits de ses gens tout troués, s'en moquait. Ils s'en plaignirent à leur Maître, qui fit venir le Savetier, et le tança sur son insolence. « Non, Monseigneur, répondit humblement celui-ci, je sais trop le respect que je dois à votre Excellence pour me moquer de sa livrée. Mes gens cependant assurent que tu ne peux t'empêcher de rire en voyant leurs habits troués. — Il est vrai, Monseigneur, mais je ris des trous où il n'y a point de livrée. »

UN soldat saluait en Espagnol le maréchal de Berwick. « Camarade, lui dit le maréchal, où as-tu appris l'Espagnol? — à Almanza, mon général. » On sait que Berwick y avait remporté une mémorable victoire.

Quand Louis XVI visita, en 1788, l'hôtel des invalides, où il fut accueilli avec transport, et donna de nombreuses marques de bienfaisance et de bonté, on lui présenta un officier âgé de 99 ans, qui avait servi sous Louis XIV. Interrogé par le roi sur ses blessures, il dit: « j'ai été blessé à la bataille gagnée à Dinant en 1712, et » à celle de Malplaquet en..... » il cherchait sans pouvoir trouver la date. Louis XVI dit: « je lui sais gré de se mieux souvenir de l'une que de l'autre. »

On parlait de généalogie devant le maréchal de Catina: « Pour moi, dit-il en souriant, je descends de Catilina. — de Caton, monseigneur, lui répondit quelqu'un.

PARLANT d'un journaliste qui ne passait pas pour modeste, et dont le maintien annonçait la hauteur, Piron disait : « Son visage appelle les soufflets. »

PIRON étant à la représentation des *Chimères*, opéra comique de sa composition, se trouve à côté d'un homme qui ne cessait de se récrier contre cette farce, en disant : « Que cela est mauvais ! que cela est pitoyable ! qui est-ce qui peut faire des sottises pareilles ? » — C'est moi, monsieur, lui répondit Piron ; mais ne criez pas si haut, parce qu'il y a ici beaucoup d'honnêtes gens qui trouvent cela bon pour eux. »

PIRON trouva un matin chez la marquise de Mimeure, monsieur de Voltaire, plongé jusqu'aux épaules dans un large fauteuil, les jambes écartées et les talons posés sur l'un et l'autre chenêt. Il fit une légère inclination de tête à Piron, pour cinq ou six de ses révérences. Celui-ci prend un fauteuil et s'assied le plus près de la cheminée qu'il peut. L'un tire sa moutre, l'autre sa tabatière : celui-ci prend les pincettes, celui-là du tabac. L'un éternue, l'autre se mouche. Voltaire enfin se met à bâiller d'une si grande force, que Piron allait en faire autant, lorsque monsieur de Voltaire tire de sa poche une croute de pain et la broie sous ses dents avec un bruit si extraordinaire, qu'il étonna Piron. Celui-ci, sans perdre de temps, tire un flacon de vin et l'avale d'un trait. Monsieur de Voltaire s'en trouva offensé, et dit d'un ton sec à Piron : « J'entends, monsieur, » raillerie tout comme un autre, mais votre plaisanterie, » si c'en est une, est très déplacée. — Ce n'en est pas une, » répondit Piron ; le pur hasard a part à tout ceci,

— Monsieur de Voltaire l'interrompit alors pour lui dire qu'il sortait d'une maladie qui lui avait laissé un besoin continuel de manger. « Mangez, monsieur, mangez, » répliqua Piron, vous faites bien; et moi je sors de Bourgogne avec un besoin continuel de boire, et je bois. »

Un poète apporta à Piron un gros cahier de vers et le pria de l'examiner. Quelques jours après, l'auteur de *la Métromanie* lui rendit son manuscrit. « Quoi! monsieur, point de croix? » s'écria le jeune homme avec satisfaction. — Point de croix! reprit Piron: vouliez-vous donc que je prisse votre ouvrage pour un cimetière? »

Un financier demandait à Piron une inscription pour mettre sur la face d'un château qu'il venait de faire bâtir. Le poète lui dit: « Je ne puis pas vous faire cela » sur l'heure; quand j'irai voir votre terre, il me viendra peut-être quelque idée là-dessus. . . . Puis un moment après: — Monsieur, dit-il, j'ai trouvé ce qu'il vous faut: vous mettrez *Haceldama* (ce qui signifie le champ du sang). — Je n'entends point cela, dit le riche. — Vous vous le ferez expliquer, reprit Piron, en quittant brusquement son homme. »

Un jeune homme, après la représentation du *Tartuffe*, s'écriait sans fin: « Ah! mon dieu! ah! mon dieu! quel bonheur! oh! quel bonheur! messieurs, quel bonheur! » — A qui en avez-vous donc, lui demanda un de ses voisins? — Quoi! répondit le jeune enthousiaste, vous n'avez pas vu, vous n'avez pas senti; vous ne sentez pas que si cette pièce admirable que nous venons de voir n'était pas faite, elle ne se ferait jamais. L'admirateur de ce chef-

d'œuvre était Piron, alors commis dans un bureau.

PIRON disait, en parlant de Corneille et de Racine :
— Je voudrais être Racine et avoir été Corneille.

PIRON avait un faible pour sa comédie des *Fils ingrats* : il ne cessait d'en parler dans les sociétés. Il fut un jour contrarié par un homme qui mettait avec raison la *Métromanie* fort au-dessus. — Ne m'en parlez pas, s'écria le poète avec humeur, c'est un monstre qui a dévoré tous mes autres enfants.

Un jour que Piron était chez un financier, une personne distinguée de la compagnie l'engagea à passer devant lui pour se rendre dans la salle à manger. Le maître de la maison s'apercevant de leur cérémonial, dit à l'homme titré : « Eh ! monsieur le comte, c'est un » auteur, ne faites point de façons ». . . Piron, qui sentait qu'on voulait l'abaisser, met aussitôt son chapeau, marche fièrement le premier en disant : « Puisque les » qualités sont connues, je prends mon rang. »

MONSIEUR de Fontenelle avait ses dîners marqués pour chaque jour de la semaine dans certain nombre de bonnes maisons. Cela fit dire à Piron, voyant passer le convoi du doyen de l'académie. « Voilà la première » fois que monsieur de Fontenelle sort de chez lui pour » ne pas aller dîner en ville. »

PIRON nous apprend lui-même qu'à la première représentation de *Calisthène*, en 1730, le poignard qu'on présentait à *Calisthène*, et dont il devait se percer le sein, se trouva en si mauvais état, qu'en passant de la

main de Lisimaque dans la sienne, le manche, la poignée, la garde et la lame, tout se déjoignit et se sépara, de façon que l'acteur reçut l'arme pièce à pièce, et fut obligé de tenir tous ces morceaux le mieux qu'il put, à pleine main. Il s'éleva une risée générale au fatal instant où le comédien se poignarda d'un grand coup de poing, et jeta au loin l'arme meurtrière en quatre ou cinq morceaux. « Il n'y eut que le faux moribond » et moi qui ne rimes point, dit Piron; ce fut-là le vrai » coup de poignard qui tua mon pauvre *Calisthène*. »

PIRON ayant eu à se plaindre de l'abbé Desfontaines, lui envoya l'épigramme suivante, et la première qu'il ait lâchée contre lui.

Un écrivain fameux par cent libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail;
Au haut du Pinde, entre les neuf pucelles,
Il est planté comme épouvantail.

Que fait le bouc en si gentil bercail ?
S'y plairait-il ? penserait-il y plaire ? ...
Non, c'est l'eunuque au milieu du sérail :
Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que Piron étant allé voir l'abbé, qu'il trouva avec deux jésuites, le journaliste, pâlisant de colère, s'écria : « Comment êtes-vous assez hardi pour vous présenter à ma vue, après » l'horrible épigramme que vous avez faite contre moi ? » « Horrible ! dit Piron, comment vous les faut-il donc ? » elle est pourtant fort jolie... » Ce grand sang-froid re-

doubla la colère de l'abbé, et fit partir d'un grand éclat de rire les deux jésuites. « Point d'emportement, re-
 » prit Piron; jurer et crier ne remédie à rien; l'épigram-
 » me n'en est pas moins faite: mais puisqu'elle vous fâ-
 » che; dites dans la première de vos feuilles, qu'elle a été
 » faite il y a plus de cinquante ans, on ne sait par qui, ni
 » contre qui, et tout sera dit là-dessus. Ce qui choquait
 » le plus l'abbé dans cette épigramme, était ce vers: »

Que fait le bouc en si gentil bercaïl ?

« Eh bien! lui dit Piron, qu'à cela ne tienné: au lieu
 » d'écrire le mot *bouc* tout entier, mettez seulement le
 » b... le vers y sera toujours, et le lecteur y suppléera. »

UN mari ayant dit à sa femme, qui avait beaucoup souffert en accouchant, qu'il fallait garder la continence: « Le remède, dit-elle, est pire que le mal. »

DEUX dames de moyenne vertu, jouant aux cartes, un jeune homme vint chez elles, et leur demanda combien elles jouaient: « Nous ne jouons point, dirent-elles, pour
 » l'intérêt, mais pour l'honneur. — Si cela est, répliqua
 » ce jeune homme, il n'y aura donc rien pour les cartes: »

DANS une lettre qu'une dame de province écrivait à son mari, qui était à Paris depuis quelques mois, après lui avoir parlé d'affaires, elle finissait ainsi: « Je te dirai
 » pour nouvelles que mesdames une telle et une telle
 » sont grosses, que mesdames telle et telle se vantent de
 » l'être, et que mesdemoiselles telle et telle craignent de
 » l'être. Il n'y a que moi qui ne le suis point: tu devrais
 » mourir de honte. »

UNE dame voyant dans une compagnie un homme qui éclatait de rire à tout propos, et sans paraître même en avoir envie, dit tout bas à quelqu'un qui était à côté d'elle « Cet homme rit toujours de toutes ses forces » et jamais de tout son cœur. »

LE Drame de Beaumarchais intitulé *Les deux amis*, ou le *Négociant de Lyon*, n'eut pas de succès à la première représentation. Un plaisant du parterre s'écria au dénouement : « De quoi s'agit-il dans la pièce ? » d'une banqueroute. Ma foi, j'y suis pour mes 20 sous. »

ON annonçait à Fontenelle la mort d'une Actrice de l'opéra. « De quoi est-elle morte ? demanda-t-il. » — de la petite vérole. — C'est bien modeste. »

QUAND Piron faisait des opéras comiques pour le théâtre de la foire, il n'était pas souvent heureux. Aussi disait-il avec sa gaieté ordinaire : « je faisais toutes les nuits des opéras qui tombaient tous les jours. »

Le roi de Dannemarck, lorsqu'il vint à Paris, sa première entrevue avec le Roi de France, se fit à Fontainebleau. En parlant de la disproportion d'âge, Louis XV lui dit : « Je serais votre grand père. » — C'est ce qui manque à mon bonheur, répliqua le jeune roi »

Louis XV remarqua que le jeune roi se plaisait avec madame de Flayacourt auprès de laquelle il était ; il lui demanda avec une méchanceté apparente : « Croiriez-vous que cette dame aimable avec qui vous causez a plus de cinquante ans ? — C'est une marque, Sire, dit sa majesté Danoise, qu'on ne vieillit point à votre cour. »

On disait d'un homme tout à fait malheureux : « Il » tombe sur le dos et se casse le nez ».

L'Évêque de L... étant à déjeuner, l'abbé de.... vint le voir. L'évêque l'invite à déjeuner, l'abbé refuse; le prélat insiste : « Monseigneur, reprend l'abbé, j'ai » déjà déjeuné deux fois, et d'ailleurs c'est aujourd'hui » jeûne. »

M.^{me} la princesse de Conti, fille naturelle de Louis XIV, vit M.^{me} la Dauphine de Bavière qui semblait endormie : « M.^{me} la Dauphine, dit-elle, est encore » plus laide en dormant qu'éveillée. » M.^{me} la Dauphine, sans faire le moindre mouvement, répondit : « Madame, » tout le monde n'est pas enfant de l'amour ».

Un soldat américain ayant rencontré cinq anglais eut l'audace de les attaquer. Il parvint à en blesser deux, à désarmer les autres, et à les amener tous à Washington. Le général surpris lui demanda comment il avait pu faire. « Aussitôt que je les ai vus, dit-il, » j'ai couru sur eux, et je les ai environnés ».

RHULIÈRES disait un jour à Champfort : « Je n'ai » jamais fait qu'une méchanceté dans ma vie. — Quand » finira-t-elle ? » demanda Champfort.

Le célèbre médecin Chirac, entendant parler du Lazare ressuscité, dit, d'un air sournois : « S'il était » mort de ma façon!... »

MICRU de l'Opéra comique passait pour fat et

était très efféminé. Il eut une querelle avec Dugazon. Celui-ci lui dit : « Je te donnerais vingt coups de pieds » dans le ventre, si je ne respectais ton sexe. »

Cemême Michu, ayant pris la direction du théâtre de Rouen, fit de mauvaises affaires, perdit la tête et alla se noyer. Indépendamment de ses talents, il s'était fait estimer. Ce qui n'empêcha pas un de ses camarades, impitoyable faiseur de calembourgs, de dire en montrant l'endroit où on avait retrouvé son corps : « C'est » ici que j'ai vu Michu en scène (en Seine) pour la » dernière fois. »

L'HÔPITAL des matelots anglais à Greenwich est magnifique. Hors du premier voyage de Pierre I.^{er} à Londres, il y passa la matinée, et alla ensuite à la cour, où il dina avec le roi Guillaume. Ce prince lui demanda comment il avait trouvé l'hôpital de Greenwich. « Si j'avais un conseil à donner à V. M., répon- » dit Pierre, ce serait d'y établir votre cour et de céder » ce palais-ci aux matelots. »

Le premier jour que Voltaire entra en fonction de Gentilhomme de la Chambre, il se présenta à la table que ces Messieurs avaient à la Cour pendant leur service, et ne fut point reconnu. En sortant de dîner, on parlait du Mariage d'un jeune Seigneur avec la Fille d'un Fermier-Général. Les uns disaient que la cérémonie de la Bénédiction Nuptiale devait se faire à l'Hôtel des Fermes, les autres assuraient le contraire. Il n'y a point, disaient-ils pour leur raison, de Chapelle dans cet Hôtel. « Pardonnez-moi, Messieurs, leur répondit

« Voltaire, il y a la Chapelle du mauvais Larron ». On rit, on se regarde, et l'on ne sait que c'est Voltaire qui a fait cette plaisanterie, qu'après qu'il s'est dérobé à la curiosité des convives.

Fontenelle entendant chanter chez Madame de Tencin un Couplet amphigourique de Collé, crut le comprendre un peu, et voulut le faire recommencer pour le comprendre mieux. Madame de Tencin interrompit le Chanteur et dit à l'Auteur des MONDES : « Eh ! grosse Bête, ne vois-tu pas que ce Couplet n'est » que du galimathias ? — Il ressemble si fort à tous les » vers que j'entends lire ou chanter ici, reprit Fontenelle » en souriant, qu'il n'est pas surprenant que je me sois » mépris ».

DANS un voyage que Piron fit à Bruxelles pour voir J. B. Rousseau, ils se trouvèrent seuls au milieu de la campagne. Midi sonne. Rousseau se met à genoux pour dire *l'angelus*. « M., lui dit Piron, cela est inutile ; » Dieu seul nous voit ».

DANS le temps où César accordait avec la plus grande facilité le titre de Sénateur, un ami de Cicéron, citoyen d'une ville municipale vint le prier de l'aider à obtenir pour son fils une place de Sénateur dans cette même ville : « J'aurai de la peine à réussir, répondit Cicéron. » Il me serait bien plus aisé d'obliger votre fils, s'il ne » s'agissait que du sénat Romain. »

M. DE LA MOTTE D'ORLÉANS, Evêque d'Amiens, avait de la piété dans le cœur et de la gaieté dans l'esprit. Ce

Prélat assistait un jour à un Sermon que celui qui le débitait n'avait pas composé. Tout-à-coup, un chien se mit à japper dans l'Eglise. Comme le Suisse s'empressait pour le chasser : « Laissez, Laissez, dit l'Evêque ; il » crie au voleur. »

Un traitant des gabelles avait fait bâtir un hôtel, où il y avait une niche à remplir par une statue. Comme il était embarrassé du choix, quelqu'un lui dit : « Faites-y mettre la statue de la femme de Loth changée en sel. »

L'ÉMÉTIQUE qui avait guéri le roi Louis XIV, dangereusement malade à Calais, causa la mort au Cardinal Mazarin ; d'où l'on dit que ce remède avait sauvé deux fois la France.

UN acteur débutait au Théâtre-Français par le rôle de *Mithridate*, dans la tragédie de ce nom : il n'était point dépourvu de talents ; il avait même beaucoup d'intelligence et de feu ; mais son extérieur n'était rien moins qu'héroïque. Dans la scène où *Monime* dit à *Mithridate* : « Seigneur, vous changez de visage, » un plaisant cria à l'actrice : « Laissez-le faire. »

UN roi de France ayant fait lever une compagnie de soldats, et s'apercevant qu'ils étaient tous blessés, il dit à leur capitaine : « Voilà de bons soldats ; mais ceux » qui les ont marqués de la sorte étaient encore meilleurs. — Je vous demande pardon, sire, dit l'un » d'eux, ils n'étaient pas plus braves que nous ; car s'ils » nous ont tous blessés, nous les avons tous tués. »

La chaste Livie aperçut un jour, en passant sur les bords du Tibre, des hommes qui se baignaient; le Sénat en ayant été informé, voulut les faire punir; mais l'impératrice envoya demander leur grâce, disant que les hommes nuds n'étaient que des statues aux yeux d'une honnête femme.

CHARLES II, roi d'Angleterre, voyant en passant un homme au pilori, demanda pourquoi il y avait été mis; « C'est, lui répond-on, sire, parce qu'il a fait des » satires contre vos ministres. — L'imbécille qu'il est, dit » le roi, que ne les faisait-il contre moi? on ne l'aurait » pas puni. »

Le caractère franc et droit du maréchal d'Uxelles est bien marqué dans la réponse qu'il fit à Louis XIV, qui le raillait sur son célibat: « J'en ai point encore, » dit-il, trouvé de femme dont je voulusse être le mari; » ni d'hommes dont je voulusse être le père. »

Un cardinal se plaignant à Léon X. que Michel-Ange l'avait peint en enfer dans son tableau du jugement dernier: « Si Michel-Ange, lui dit le pape, vous » avait mis en purgatoire, je pourrais vous en tirer; mais » il vous a mis en enfer: mon pouvoir ne s'étend pas là. »

A l'avènement d'Elisabeth au trône d'Angleterre, pour sonder ses sentiments sur sa religion, on lui fit présenter, par un bouffon, une requête au nom de Saint-Paul et des quatre évangélistes, qui se plaignaient dans une langue étrangère d'être tenus en prison. « Il » faut, répondit la reine, les faire assigner à comparai- » tre en personne, pour savoir d'eux-mêmes s'ils veulent » être délivrés. »

WALLER, poëte anglais, présentant à Charles II, roi d'Angleterre, une pièce de vers : « Vous aviez mieux fait, lui dit ce prince, pour Cromwel. — Ah! sire, » répondit Waller, nous autres poëtes, nous réussissons bien mieux dans la fiction que dans la réalité! »

FALCONET, habile médecin, fut appelé auprès d'une dame, malade imaginaire: il l'interrogea; elle lui avoua qu'elle mangeait, buvait et dormait bien, et qu'elle avait tous les signes d'une santé parfaite. « Hé bien, » dit le docteur, laissez-moi faire; je vous donnerai un remède qui vous ôtera tout cela. »

Un peintre peignit deux plaideurs après le jugement du procès, l'un en chemise et l'autre tout nu.

DANS une assemblée chez la duchesse du Maine, chacun étant convenu de faire soi-même son portrait avec sincérité, Madame de Launay s'en acquitta à son tour avec beaucoup d'esprit; M. de Malczieu lui ayant fait observer avec malignité qu'elle avait passé sous silence tout engagement de cœur: « Ah! M., répliqua-t-elle » avec franchise: je me suis peinte en buste ».

M^{lle} WOFFINGTON, actrice de Londres, après avoir joué avec succès un rôle d'homme, dit en rentrant dans le foyer: « je parie que la moitié du public m'a prise pour un homme. — Ne vous inquiétez point, lui dit malignement une de ses compagnes, l'autre moitié est parfaitement assurée du contraire. »

L'AMBASSADEUR Mchémét Effendi, dit à quelques français, pendant son séjour à Paris: « Nous sommes de gran-

» des dupes , nous autres turcs , d'entretenir à grands
 » frais des sérails dans nos maisons; vous êtes dispensés
 » de ce soin , vous avez les vôtres dans les maisons de
 » vos amis. »

UN espagnol a très bien comparé les amis de cour à certains fleuves , tels que le Mançanarès à Madrid , qui déborde dans les saisons où l'on peut se passer de ses eaux , et qui se trouve à sec , lorsqu'on en a le plus de besoin.

UNE mère peu riche disait à sa fille , toujours vêtue fort simplement : » Petite fille , où est votre sichu ? Vous
 » savez que je ne veux pas qu'on paraisse jamais la gorge
 » découverte ; — mais , maman , répondit naïvement
 » la jeune personne , avec quoi voulez-vous dono que je
 » me pare ? »

« LE monde a bien changé , disait un plaisant , nos
 » chênes ne valent pas ceux de Dodone ; nos chevaux
 » sont bien inférieurs aux Centaures ; on ne voit plus de
 » Phé nix. »

ON demandait à Préville ce qu'il pensait de Dazincourt : « C'est , dit-il un excellent comique *plaisanterie*
 » *à part.* » Tous ceux qui ont vu jouer Dazincourt , reconnaîtront combien ce mot était juste et piquant.

Le marchand , qui vendit le premier l'encre dite *de la petite vertu* ; fit une fortune considérable : « Rien de
 » surprenant à cela , dit un plaisant , les femmes de Paris
 » ne se servent que de cette encre là pour leurs correspondances. »

Une dame ayant surpris son mari entre les bras

de sa femme de chambre, la renvoya en lui disant : « ce » que vous faites ici, je le ferai bien moi-même. »

L'évêque d'Amiens (d'Orléans de la Motte), parcourant son Diocèse, exhorta les marguilliers d'une paroisse de village à faire quelque dépense pour l'ornement du tabernacle. Un des assistants vint lui dire : « Monseigneur, pour faire ce dont vous parlez, nous pourrions trouver un moyen qui ne coûterait rien à personne. » Nous avons ici un meuble inutile qu'on pourrait vendre, » et l'on emploierait l'argent à ce que vous désirez. — « Quel est donc ce meuble inutile, dit le prélat? — C'est, » reprit le paroissien notre chaire que voici, car M. le » curé n'y monte jamais. »

Un peintre, dont le talent était fort médiocre, embrassa la profession de médecin. Comme on lui en demandait la raison : « Dans la peinture, répondit-il, toutes les fautes y sont exposées à la vue ; mais dans la médecine, elles sont enterrées avec le malade, et on se tire » mieux d'affaire »

Un procureur avait promis à un homme, accusé d'un crime de faux, que par ses soins il en sortirait blanc comme neige. L'accusé, flatté de cette espérance, donnait au procureur tout l'argent qu'il lui demandait : cependant il succomba, et fut condamné à faire amende honorable en chemise. Il dit au procureur, qui le voyait en cet état : « Vous m'avez trompé par vos promesses. » — « Je vous tiens parole, répondit le procureur, vous voilà » en chemise : Eh bien ! ne sortez-vous pas de cette affaire » faire blanc comme neige. »

M. DE LOUVOIS disait qu'on avait nommé huit maréchaux de France pour remplacer M. de Turenne : un seigneur lui répondit qu'il fallait bien de la petite monnaie pour faire un louis.

L'ABBÉ Le Blanc était logé au-dessus de la boutique d'un maréchal. Piron disait qu'il demeurerait chez son cordonnier.

UN Prêtre ignorant alla confesser un malade qui n'était pas trop crédule. Il lui dit, pour l'épouvanter, qu'il venait de voir le diable à sa porte. « Sous quelle forme vous a-t-il paru ? — Sous la figure d'un âne ? — Il y a grande apparence, M. l'abbé, répartit l'autre, que vous avez eu peur de votre ombre. »

UN curé qui avait à se plaindre du grand-vicaire de son diocèse, sachant qu'il faisait sa tournée, prit, pour l'aider à desservir sa paroisse, un jeune abbé qui n'avait pas quatre pieds de haut. Le grand-vicaire, après avoir visité l'église, la sacristie, les registres, fâché de n'avoir rien à reprendre, lui dit : « Tout est en règle ; mais mon dieu ! monsieur le curé, où avez-vous été chercher ce petit abbé ? Votre cure est fatigante, et il est hors d'état de vous aider beaucoup. — Que voulez-vous ? reprit le curé ; je suis si las des grands-vicaires, que j'ai choisi le plus petit que j'ai pu trouver ; et j'es-père que j'en serai content. »

ANAXAGORE étant au lit de la mort, on lui demanda s'il n'aurait pas souhaité de rendre les derniers soupirs à Clazomène sa patrie : « Cela m'est indifférent, répondit-

» il; le chemin qui conduit à l'autre monde n'est pas
 » plus long de Lampsaque que de Clazomène , et mes
 » cendres seront également bien partout. »

UN prêtre de Cérès , pour engager un jeune Lacédémonien dese faire initier dans les mystères de la déesse, lui promettait après la mort une félicité éternelle. « In-
 » sensé que tu es, lui, répondit le jeune homme, si tu es
 » persuadé de ce que tu dis, que ne meurs-tu ? »

RIGAUD faisait le portrait d'une jolie femme. Il s'a-
 perçut que dès qu'il travaillait à la bouche, la dame
 s'efforçait de sela rendre plus petite, et mettait ses lè-
 vres dans la plus violente contraction. Le célèbre pein-
 tre , impatienté, lui dit: « Mais ne vous gênez pas, ma-
 » dame, cessez de tant fermer la bouche; pour peu que
 » vous le désiriez, je n'en mettrai pas du tout. »

LA femme d'un impuissant appelait son lit, un lit de
 repos.

MONTAGNE dit des médecins : « Que le soleil éclaire
 » leurs succès et que la terre couvye leurs fautes. »

UN musicien , assez mal vêtu , disait en parlant de sa
 voix, dont quelqu'un faisait l'éloge: « Il est vrai que j'en
 » fais ce que je veux. » — Ma foi, monsieur, lui dit un plai-
 » sant, vous devriez bien vous en faire une culotte. »

NINON DE LENCLOS ayant déplu à la reine, celle-ci ré-
 solut de la faire mettre dans un couvent; et , par grâ-
 ce spéciale , elle lui en laissa le choix. L'épicurienne lui
 demanda de la faire mettre aux *Grands-Carmes*.

On avait écrit sur la porte du cimetière de Saint-Médard, lorsqu'on l'eut fermé à cause de l'indécence des convulsions qu'on y commettait en l'honneur de monsieur Paris :

« De par le roi, défense à Dieu

» De faire miracle en ce lieu. »

Un janséniste, fort zélé pour les convulsions, voulant faire sentir à l'abbé Terrasson tout le fiel de cette épigramme, celui-ci lui répondit. « Ce que je trouve de plus » plaisant, c'est que Dieu ait obéi. »

TAMERLAN, ce héros tartare, était-il aussi féroce que l'ont prétendu quelques historiens ? Le fait suivant semble les contredire. Un contemporain de cet Empereur raconte qu'Amédi-Connani, Poète Persan, étant dans le même bain avec ce prince, et s'amusant à un jeu d'esprit qui consistait à estimer en argent ce que valait chaque personne de la compagnie : « Je vous estime » trente arcs, dit il à Tamerlan. — La serviette avec laquelle je m'essuie les vaut. — Mais c'est aussi en comptant la serviette, répliqua le poète. » Un grand souverain qui permet de telles libertés, ne doit pas avoir l'âme dure.

Le cardinal de Retz, archevêque de Paris, allant au parlement avec un poignard dans sa poche, dont on apercevait la poignée, le peuple disait : « Voilà le bréviaire de notre archevêque. »

Lorsque M. Lemièrre, auteur de la *Veuve du Malabar*, vint à l'assemblée des comédiens pour leur deman-

der la remise au théâtre, il leur dit: « Messieurs, il n'y a » pas de veuve qui n'ait des reprises, et je viens vous de- » mander celle de la *Veuve du Malabar*. »

Louis XV à son lever demandait à un courtisan combien il avait d'enfants. — « Quatre, Sire, répondit-il. » Le roi ayant eu occasion de lui parler en public deux ou trois fois dans la journée, lui fit précisément toujours la même question: « Un tel, combien avez-vous d'en- » fants? » — Et toujours l'autre répondit: « Quatre, Sire. » Enfin, le soir, au jeu, le roi lui ayant demandé encore: « Un tel, combien avez-vous d'enfants? Sire, répon- » dit-il cette fois, six. — Comment diable, reprit le roi, » mais il me semble que vous m'aviez dit quatre? — » Ma foi, Sire, c'est que j'ai craint de vous ennuyer en » vous répétant toujours la même chose. »

On demandait un jour à Crébillon pourquoi il avait adopté, dans ses tragédies, le genre terrible? « Je » n'avais point à choisir, répondit-il; Corneille avait » pris le ciel; Racine, la terre: il ne me restait plus que » l'enfer; je m'y suis jeté à corps perdu. »

M. *** qui venait de publier un ouvrage qui avait beaucoup réussi, était sollicité d'en publier un second dont ses amis faisaient grand cas: « Non, dit-il, il faut » laisser à l'envie le temps d'essuyer son écume. »

Le général Domesnil, qui perdit une jambe dans la campagne de Moscou, commandait la place de Vincennes lors de l'invasion de 1814. Depuis plusieurs semaines la capitale était occupée par les alliés que Domesnil

tenait encore. Il n'était alors question dans tout Paris que de son obstination à se défendre , et de la gaité de sa réponse aux sommations russes : « Quand vous me » rendrez ma jambe, je vous rendrai ma place. »

L'HUMEUR des soldats en Égypte, s'exhalait en mauvaises plaisanteries. Ils en voulaient beaucoup au général Caffarelli qu'ils croyaient un des auteurs de l'expédition ; aussi lorsqu'ils le voyaient passer , « celui-là , di- » saient-ils à ses oreilles, se moque bien de ce qui arrivera ; » il est toujours bien sûr d'avoir un pied en France. »

Ce général avait une jambe de bois, ayant perdu la sienne au bord du rhin.

Les ânes étaient fort communs dans ce pays, aussi chaque soldat en avait un, et ils les appelaient leurs demi-savants.

En partant pour l'Égypte, le général en chef avait fait une proclamation dans laquelle il disait à ses soldats qu'il allait les mener dans un pays où il les enrichirait tous, qu'il les y rendrait possesseurs chacun de sept arpents de terre. Quand les soldats se trouvèrent au milieu du désert, ils ne manquèrent pas de mettre en question la générosité de leur général, et ils le trouvaient bien retenu de n'avoir promis que sept arpents. « Le gail- » lard, disaient-ils, peut bien assurément nous en donner » à discrétion, nous n'en abuserons pas. »

On disait à Louis XV qu'un de ses gardes allait mourir pour avoir fait la mauvaise plaisanterie d'avaler un écu de 6 livres. « Ah bon Dieu ! dit le roi, » que l'on aille chercher Andouillet, La martinière, Fas-

» sone. — Si redit le duc de Noailles, ce ne sont point ces
 » gens-là qu'il faut, c'est l'abbé Terray. — Comment?
 » — Il arrivera, mettra sur le gros écu un premier di-
 » xième, un second dixième, un premier vingtième, un
 » second vingtième. Le gros écu réduit à 36 sous comme
 » les nôtres, s'en ira par les voies ordinaires, et voilà le
 » malade guéri. » Cette plaisanterie fut la seule qui fit
 de la peine à l'abbé Terray, accoutumé à braver les épi-
 grammes et les signes du mécontentement public.

FRANÇOIS SFORCE, qui de simple soldat était devenu
 un des plus grands capitaines de son temps, avait
 coutume de dire que quand on avait trois ennemis
 sur les bras, il fallait faire la paix avec l'un, trêve avec
 l'autre, et attaquer le troisième.

Le cuisinier du duc de Milan était un homme à bons
 mots. Voyant un jour son maître tout pensif à table:
 « Je ne m'étonne pas, dit-il à quelqu'un qui était auprès
 » de lui, qu'il soit si rêveur; il a dans la tête une chose
 » impossible; c'est de contenter l'ambition démesurée
 » de son favori et la sienne propre. »

VOLTAIRE et Piron avaient été passer quelque temps
 dans un château. Un jour Piron écrivit sur la porte de
 Voltaire, Jean F. . . . Sitôt que Voltaire le vit, il se
 rendit chez Piron, qui lui dit : « Quel hasard me pro-
 » cure l'avantage de vous voir ? — Monsieur, lui ré-
 » pondit Voltaire, j'ai vu votre nom sur ma porte et je
 » viens vous rendre ma visite. »

Un homme fort laid venait de recevoir un coup de

fouet à travers le visage ; une dame dit : « c'est singulier ! il suffit qu'on ait mal quelque part pour qu'on s'y attrape. »

M. DE SOURCHES, petit fat, hideux et ressemblant à un hibou, dit un soir en se retirant : « Voilà la première fois depuis deux ans que je vais coucher chez moi. » — L'évêque d'Agde se retournant et voyant cette figure, lui dit en le regardant : « Monsieur perche apparemment. »

LA duchesse de Fronsac jeune et jolie n'avait point eu d'amant, et on la citait. Une femme voulant rappeler qu'elle était rousse, et que cette raison avait pu contribuer à la maintenir dans sa tranquille sagesse, dit : « Elle est comme Samson ; sa force est dans ses cheveux. »

Le médecin Bouvard apprenant la mort d'un de ses confrères, avec qui il était en procès, dit : « Je n'aurais pas cru qu'il fut mort horizontalement. »

Le même Bouvard ayant été appelé par le grand aumônier ; celui-ci lui dit qu'il souffrait comme un damné. — « Quoi, déjà, Monseigneur, reprit le malin » Esculape. »

QUELQU'UN disait d'un homme qui avait l'haleine extrêmement forte, qu'en respirant, il tuait les mouches au vol.

Le même disait d'un prédicateur qui faisait de grands mouvements de bras : — il se sauve à la nage.

UN soir de la belle saison, un poète récitait à M. le comte De ** en se promenant aux Tuilleries une longue et terrible pièce de vers, lorsque le Suisse par plusieurs coups de sifflets donna le signal de fermer le Jardin. Notre Poète poursuit son bénévol-auditeur jusqu'à son carrosse, et lui dit : « Eh bien ! Monsieur, que pensez-vous du morceau que je viens de vous réciter ? » — Monsieur, lui répondit le Comte avec sang froid, je suis de l'avis du Suisse. »

L'ARCHEVÊQUE de Paris, Beaumont, demandait à Piron : « Avez-vous lu mon Mandement ? — non, » Monseigneur, et vous ? »

QUELQU'UN disait à M.^{lle} Colombe de la comédie italienne, dont l'amant nommé Dargent, venait d'être condamné à être pendu, pour des billets faux de la loterie de Necker : « quoi, Mademoiselle, vous qui avez eu tant de roués, vous avez à présent des pendus ! eh mais, vous voulez donc les avoir tous ! »

UNE dame galante qui, pour faire preuve d'instruction, avait la manie de donner à ses animaux, à quelques uns de ses meubles, des noms pris dans l'antique ou dans les romans. Quelqu'un lui conseilla d'appeler ses bijoux, les mille et une nuits.

UNE autre disait qu'elle ne s'embarrassait pas de ce qu'on pouvait dire d'elle, qu'elle était enveloppée dans sa vertu. — Quelqu'un dit à cela, voilà une femme vêtue bien légèrement.

UNE dame âgée refusait de prendre une caille qu'on lui présentait à table : « ah ! c'est que madame est anticaille.

M. DE ** disait d'un homme qui sollicitait toutes les places, quoi qu'il ne les remplit pas avec beaucoup de probité : « Vous verrez que cet homme-là, de place » en place, finira par aller à la grève. »

COMME une dame fort grasse entrait dans une société où il y avait beaucoup de monde, quelqu'un cria gare la graisse.

DANS le temps du jour de l'an, un homme allant faire visite à des dames, mit sa carte dans l'estomac d'une des femmes de la compagnie. Cette femme lui ayant demandé ce que cela signifiait : « c'est que , » répondit-il, quand je ne trouve personne, je suis dans » l'usage de laisser ma carte. »

UN homme dans une société avait raconté un fait incroyable, disant qu'il l'avait vu. Quelqu'un lui dit : « Je le crois, puisque vous dites que vous l'avez vu : mais » moi, si je l'avais vu, je ne le croirais pas. »

SUR ce que madame Dubarti se formait une bibliothèque et achetait force livres, un plaisant dit : « Il » n'en faut pas tant, pour apprendre à lire. »

DANS la dernière maladie de Louis XV on descendit la chasse de Ste-Genneviève. Quelque temps après la mort du roi, quelqu'un rencontrant l'abbé de Ste.-

Genneviève, lui dit : « Eh bien ! votre châssen'a pas fait » merveille. — Eh quoi, lui dit l'abbé, est-ce qu'il n'est » pas mort ? »

LA France quoique toujours victorieuse était néanmoins obligée de doubler les impôts pour soutenir la guerre : « Il est bien étonnant, dit un paysan que nous » gagnions toujours et qu'il nous faille toujours mettre » au jeu. »

UN professeur de collège négligeait sa femme et passait les jours et une partie des nuits sur ses livres. Sa femme lui dit un jour : « Je voudrais être un livre » — Pourquoi, dit le professeur ? — c'est que vous ne » les quittez jamais. — Et moi, dit le professeur, je » voudrais que vous fussiez un almanach. — Pourquoi, » reprit à son tour la femme ? — c'est, répartit le professeur, qu'on en change tous les ans. »

LA Savoie gémissait sous le poids des impôts. Un paysan eut le noble courage de dire au roi : « Sire, je vois » dans votre royaume la passion du sauveur renversée. » — Comment l'entends-tu ? demanda le roi. — C'est que » dans la passion, répondit le paysan, un seul meurt » pour tous ; et nous mourons tous pour un seul. »

UN homme affectait de dire qu'il venait de chez le garde des sceaux. Quelqu'un lui dit : « Il vous a gardé » bien long-temps. »

UNE femme avait écrit à une autre une lettre d'horreurs. Celle-ci, pour toute réponse, mit au bas de la lettre : *fait double entre nous*, et la lui renvoya.

M.*** disait d'une femme fort galante : « M.^{me}***
 » est comme Titus qui ne passait pas un jour sans faire
 » un heureux. »

UNE dame disait à M.** : « Vous seriez le dernier des
 » hommes à qui j'accorderais mes faveurs. » — En ce
 » cas, Madame, j'attendrai. »

UNE célèbre danseuse, qui était d'une maigreur extrême, figurait dans un pas de trois avec Vestris et Dauberval. M^{lle} Arnould ne put se refuser une méchanceté. « Nedirait-on pas, s'écria-t-elle, deux chiens
 « qui se disputent un os. »

LE Comte de Lauragais, allant en chenille dans un fiacre, fut arrêté dans un embarras à côté d'une superbe voiture où était M. de B., Intendant de Province, avec sa femme, de la figure la plus désagréable. M. de B. dit avec hauteur au fiacre de reculer. M. de Lauragais répondit avec fierté et défendit au cocher de remuer. M. de B. demanda excuse au Comte, sous prétexte de ne l'avoir pas d'abord aperçu. *Qu'importe*, dit le Comte, *qui êtes-vous ici, Monsieur, pour parler d'un ton si haut au dernier particulier ?* Madame l'Intendante, qui avait jusques-là gardé le silence, s'écria que ce procédé n'était guère honnête pour un homme de qualité, et en disant cela, elle mit la tête à la portière. *Ah ! pardon, Madame*, dit M. de Lauragais, *si vous vous fussiez montrée plutôt, le cocher, les chevaux, moi, et tout l'équipage aurions reculé.*

On a cité une foule de traits du séjour de M. de Vol-

taire à Paris. Entr'autres bons mots, en voici un de la Maréchale de Luxembourg. Elle était en conversation avec Papa grand-homme : entre M.^{lle} Clairon, qui s'écrie d'un ton théâtral : *O mon Dieu tutélaire*, puis se jetant aux pieds du patriarche, balbutie plusieurs fois *mon âme*, et n'achève pas. Madame de Luxembourg, fâchée d'avoir été interrompue par la haranguense, lui dit brusquement : « Dites *mon art*, Mademoiselle, et » finissez. »

LA Maréchale de Mirepoix s'intéressait pour de pauvres gens auxquels il était question de faire avoir un entrepôt de sel et de tabac qui dépendait de M.^{***} fermier-général. Elle attendait depuis deux heures dans l'antichambre du traitant, remplie de laquais. Le Duc de Nivernois, qui était à parler à l'homme de finance, sortant de son cabinet, témoigna sa surprise à la Maréchale de la voir attendre en si mauvaise compagnie : « *Oh*, lui dit-elle, *je suis bien ici, je ne crains point ces messieurs tant qu'ils ne sont qu'à laquais.* »

Il faut savoir que le père du fermier-général l'avait été.

On vantait devant le comte d'Adhémar les progrès de madame de Pompadour dans la langue Allemande. « Cela n'étonne point, répondit-il, car elle écorche joliment le Français. »

Robbé lisant un jour son poëme de la *v. . .* à Piron, celui-ci lui dit avec vivacité : — Monsieur, vous me paraissez plein de votre sujet.

Un Archevêque chargea un jour un abbé de lui faire relier un Recueil de Mandements, lui disant qu'il craignait que le volume ne fût trop gros. — Non, monseigneur, lui répondit son secrétaire: quand on l'aura bien battu et bien relié, tout cela sera fort plat.

M.^{me} de H. racontant la mort du duc d'Aumont, disait: « cela a tourné bien court. Deux jours auparavant, » M. Bouvard lui avait permis de manger; le jour même » de sa mort, deux heures auparavant, il était comme à » trente ans, comme il avait été toute sa vie. Il avait de- » mandé son perroquet, avait dit: brossez ce fauteuil, » voyons mes deux broderies nouvelles. Enfin, toute sa » tête, toutes ses idées, comme à l'ordinaire. »

Roquelaure était punais: un jour qu'il devait dîner chez des personnes qui s'étaient bien promises qu'il les amuserait, il résolut de manger et de ne pas dire un mot. « Maman, s'écria une petite espiègle, M. de Roquelaure est mort: — Non ma fille, répondit la mère, il se moque de nous, et voilà tout. — Oh, mon dieu non, maman, reprit la petite, non seulement il est mort, mais il pue déjà. »

NAPOLÉON avait donné la croix de la couronne de fer à un chanteur italien: toute la société était furieuse; enfin dans un cercle du faubourg St. Germain, une personne déclamaient avec véhémence contre cet acte. « Et » qu'a-t-il fait disait-elle? quel est son titre, ses droits à » une telle récompense? Alors M.^{me} G, célèbre cantatrice italienne, se lève et d'un air majestueux répond: « Et la blessure, monsieur, pourquoi la comp-

tez-vous ? » Chacun de rire et la pauvre dame se rassied toute étonnée de l'effet de son bon mot.

Bourret avait fait la cour à une femme de qualité, de qui il ne reçut que des mépris et des rebufades. Long-tems après cette femme se trouva dans un embarras extrême; elle avait besoin sur le champ d'une somme de dix mille francs, et ne savait à qui s'adresser. Enfin elle se ressouvint de son ancien amant. Elle lui écrivit, lui marqua son embarras, en ajoutant qu'elle l'attendait à souper et qu'ils seraient seuls. Bourret lui répondit :

Madame, ce que je vous demandais était sans prix; ce que vous m'offrez est trop cher.

M. D. disait de la princesse de *** : C'est une femme qu'il faut absolument tromper; elle n'est pas de la classe de celles qu'on quitte.

Louis XV avait pour habitude, toutes les fois qu'il rencontrait des lunettes, de les essayer. Un jour où on l'attendait au bureau de la guerre, on avait placé sur la cheminée un éloge du monarque avec des lunettes auprès : les apercevant : Voyons, dit-il, si elles sont meilleures que les miennes — mais ayant lu quelques lignes, il cessa, en disant : — elles ne valent rien, elles grossissent trop les objets.

Quelqu'un demandait à Franklin : — à quoi sert le globe aérostatique ? — Il répondit : à quoi sert l'enfant qui vient de naître ?

Dans un conseil tenu à Pérouse, un paysan ayant demandé quelque grâce, trouva beaucoup d'opposition de

la part d'un des citoyens. Le lendemain, le paysan, bien conseillé, mena au citoyen trois ânes chargés de blé. Le présent fut bien reçu et le citoyen plaida fortement la cause du paysan. Voyez, dit quelqu'un là-dessus, comme les ânes sont éloquents.

UNE fille se plaignait d'approcher de trente ans, quoiqu'elle en eût davantage. « Consolez-vous mademoiselle, » lui dit quelqu'un, vous vous en éloignez tous les jours. »

La *Superga*, grande et belle Eglise bâtie sur le sommet de la Montagne, à une lieue et demie de Turin, doit son origine au vœu que le Roi VICTOR-AMÉDÉE fit en 1706 pendant le siège de Turin. Après que le Duc de Vendôme eut gagné les batailles de Cassano et de Casinatto, il ne lui restait plus à prendre que Turin pour être Maître du Piémont. On en forma le siège. Le Duc de la Feuillade, fils du Maréchal du même nom, y commandait sous le Duc d'ORLÉANS, à la tête de soixante mille hommes. Chamillard, son beau père, Ministre de la Guerre, avait fait des dépenses énormes pour en procurer le succès. Le Duc de SAVOIE sortit de la ville, et échappa aux Français. Le Prince EUGÈNE vint au secours de Turin, et le 7 septembre 1706, il traversa la Citadelle pour attaquer les endroits faibles du Camp. Il força les retranchements du Maréchal de Marsin, à qui la Cour avait défendu d'aller au-devant des ennemis. Ce fut la cause de sa défaite et de sa mort. La dispersion de l'Armée entraîna la levée du siège. On prétend qu'un Piémontais, en faisant remarquer à un Français la beauté de l'Édifice de la *Superga*, lui disait :

« Il faut que la défaite des Français ait été terrible pour occasionner un si grand monument d'actions de grâces; — non, répartit le Français, il faut que ce soit la peur des Assiégés, car le vœu a du précéder la défaite. »

Il y avait à Cologne un peintre fort habile, mais paresseux et ivrogne. Il avait engagé au cabaret plusieurs images de notre seigneur. Comme on lui demandait pourquoi il ne les vendait pas, c'est, dit-il, que j'aime
» mieux être chrétien que juif. »

On contestait au poëte Poinset, La Pièce du cercle, charmante comédie que l'on joue aux Français, en disant que Poinset, n'avait pas été admis dans un certain monde, pour le peindre si bien. « Je ne puis point
» affirmer le fait, dit l'abbé de Voisenon; mais si vraiment il en est l'auteur, il faut avouer qu'il a bien écou-
» té aux portes. »

THOMAS FULLER lisait dans une assemblée nombreuse une satire sur l'humeur bizarre des femmes. Le docteur Cousin loua beaucoup cette pièce de vers, et pria l'auteur de lui en donner une copie. « Vous n'en avez pas
» besoin, lui répondit Fuller, en rentrant chez vous, vous
» y trouverez l'original ».

Un bel esprit, satirique anglais, s'amusa dans un café, à faire la critique des écrivains modernes: « Les
» auteurs de ce siècle, disait-il, n'ont ni bon sens, ni style,
» ni esprit. » Le docteur Hayes, ennuyé d'entendre ce nouveau Zoïle, dit à l'assemblée: Messieurs, ne vous
» fâchez pas de ce que dit ce censeur, il ne traiterai pas
» mieux les anciens, s'il savait leurs noms.

VOLTAIRE étant un jour occupé avec le général Mans-
tein à revoir les Mémoires sur la Russie, composés par
cet officier, le roi de Prusse lui envoya une pièce de vers
de sa façon à examiner. Il dit aussitôt au général: « Mon
» ami, à une autre fois, le Roi m'envoie son linge sale à
» blanchir, je blanchirai le vôtre ensuite. »

UN officier demanda congé la veille d'une bataille,
pour aller rendre les derniers devoirs à son père, qui
était à l'extrémité. Père et mère honoreras! lui dit le
général, afin que tu vives longtemps.

On aime à se rappeler cette réponse comique que
Bonaparte fit à sa sœur. Lorsque Joseph monta sur le
trône de Naples, sa sœur Caroline, alors grande du-
chesse de Berg, d'un caractère d'ailleurs très-ambitieux,
évitait, autant que possible, de se rencontrer avec sa
modeste belle-sœur, se voyant obligée de lui donner le
titre, pénible pour son orgueil, de Majesté. Elle osa se
plaindre à Napoléon, de ce qu'il n'avait pas encore son-
gé à lui donner une couronne. — « Vos plaintes m'éton-
» nent, madame, lui répondit-il avec le plus grand sang
» froid: on dirait, à vous entendre, que je vous ai pri-
» vée de la succession de feu votre père. »

UN comte, qui n'en portait que le nom, voulant rail-
ler un ecclésiastique qui se faisait appeler abbé sans
avoir de bénéfice, lui dit: « Il y a long-temps que
» nous nous connaissons, et je ne sais point encore où est
» votre abbaye? — Quoi, monsieur, lui répondit-il,
» vous ne le savez pas? elle est dans votre comté ».

Un gentil-homme vint emprunter vingt écus à St. François de Sales. Le respectable prélat offrit au demandeur dix écus, en lui disant : « je vous les donne , » vous y gagnez, et moi aussi. »

Une autre fille qui voulait faire la jeune à quarante ans , disait qu'elle n'en avait que vingt cinq. « Je le sais » fort bien, repartit un plaisant peu galant, car il y a » quinze ans que vous me le dite. »

Un prince avait choisi un homme très ignorant pour être bibliothécaire. C'est, disait une jolie femme, le sérail qu'on a donné à garder à un Eunuque.

On faisait une procession avec la chässe de sainte Genneviève, pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir; sur quoi l'évêque de Castres dit : « La sainte se trompe; » elle croit qu'on lui demande de la pluie. »

Un Normand perdait constamment au jeu. Une femme, touchée de son malheur continuel, ne put s'empêcher de le plaindre. « madame, lui dit-il, épargnez-vous » ce mouvement de pitié; ce n'est pas moi qu'il faut » plaindre; ce sont ceux à qui je dois. »

Le célèbre satyrique Pope était bossu et avait les jambes torses. Le roi d'Angleterre l'apercevant un jour dans une rue de Londres, dit à quelques-uns de ses courtisans : « Je voudrais bien savoir à quoi nous sert » ce petit homme qui marche de travers ? » Le propos étant rapporté sur-le-champ à Pope, il répondit : « à » vous faire marcher droit. »

On demandait il y a quelques jours à un mathématicien ce qu'il pensait de Feydeau. « Ce théâtre, dit-il, aurait grand besoin de l'addition de quelques nouveautés » à son répertoire; depuis le départ de M. Bo. . . , on » n'y entend plus parler de soustraction; quant à la » multiplication, nous pouvons nous en rapporter à ces » dames, heureux si en même-temps elles ne nous conduisent pas jusqu'à la division ! »

Que je suis malheureuse ! disait une plaideuse; je ne sais comment gagner mon rapporteur; il n'a ni confesseur ni maîtresse.

Un évêque montrait avec ostentation un buffet garni d'argenterie du meilleur goût. Comme on admirait ces richesses, le prélat, pour s'excuser en quelque sorte, dit qu'il les avait acquises pour en assister, dans l'occasion, les pauvres de son diocèse. Monseigneur, répartit malignement quelqu'un, vous pouviez leur en épargner la façon.

On lit aux fenêtres d'un magasin de modes du boulevard, dont le comptoir est toujours entouré d'amateurs, ces mots qui font sourire les passants: Poupées à vendre.

L'acteur Clairval a été, on le sait, le héros de plus d'une aventure galante. Son talent et son amabilité auraient dû faire pardonner la faiblesse des dames en sa faveur. Cependant il se trouva un mari jaloux, qui n'ayant point égard à son mérite, le mit dans une cruelle alternative. Instruit que Clairval était très-bien, même trop bien pour lui, auprès de sa volage épouse, il se permit de le menacer de cinquante coups de bâton, s'il conti-

nuait à profiter des faveurs de Madame. Madame, de son côté, qui tenait beaucoup à Clairval, le menaça de cent coups de bâton, s'il écoutait la défense de son intolérant époux. Clairval, très-embarrassé par l'alternative, consulta son camarade Caillot. Celui-ci, qui connaissait le commerce, lui conseilla d'obéir à la dame, parce qu'il y avait cent pour cent à gagner.

M. d'Argenson disait au comte de Sibourg, qui était l'amant de sa femme : « Il y a deux places qui vous con-
» viendraient également ; le gouvernement de la bastille
» et celui des invalides. Si je vous donne la bastille,
» tout le monde dira que je vous y ai envoyé ; si je vous
» donne les invalides, on croira que c'est ma femme ».

Un homme, épuisé de plaisir, était obligé de garder le lit. Un de ses amis vint le voir, et aperçut en entrant dans la chambre du malade sa maîtresse qui en sortait ; il demanda comment il se portait ; « La fièvre, dit-il,
» vient de me quitter ». — « Effectivement, répond
» l'ami, je l'ai rencontrée comme elle sortait de chez
» vous ».

M. Pitt, quelque temps après avoir abandonné ses idées politiques relativement à sa protection d'Hanovre, se trouva à la chambre des communes engagé dans un débat avec Sir Francis Blake, de Laval. Dans la chaleur du discours, M. Pitt fit à son adversaire quelques reproches assez amers sur ce qu'autrefois il avait joué publiquement la comédie. « Vous avez raison, répondit sé-
» chement Sir Francis, j'ai pris ce plaisir dans ma jeu-
» nesse ; mais jamais on ne m'a vu jouer qu'un rôle à la
» fois ».

Un plaisant se trouvant un jour à la table d'un lord , ce seigneur fit servir à la fin du repas, un très-petit flacon de vin, dont il ne cessait de vanter les qualités et surtout l'âge. « Qu'en pensez-vous, lui dit le lord ? — O Ma » foi, mylord, répondit-il, il est bien petit pour son » âge. »

Le lord Chesterfield était très sourd. Quelque temps avant sa mort, un de ses amis, qui sortait du lever du roi, vint lui annoncer qu'il y avait été question de le nommer lord lieutenant d'Irlande. « Ils feraient très-bien » de me nommer, répondit le lord; je n'entendrais pas » les cris du peuple ».

M. le marquis de Villette ayant demandé à M.^{lle} Arnould, ce qu'elle pensait de sa femme, après l'avoir vue: « c'est, lui a-t-elle répondu, une fort belle édition de la » pucelle. »

Le cardinal Dubois avait un intendant dont les friponneries lui étaient connues. Au premier jour de l'an, ce maraud venait rendre ses devoirs à son éminence. Au lieu de lui donner ses étrennes comme à ses autres domestiques, le cardinal se contentait de lui dire : « M. je » vous donne ce que vous m'avez volé ».

Quelqu'un avouait à M.^{me} de Staël, alors M.^{lle} Necker, qu'il trouvait la maison de son père fort ennuyeuse; qu'ils avaient tous l'air distrait et rêvant à la suisse. — « Ah! vous avez raison, répliqua-t-elle, mon père s'oc- » cupe du passé, ma mère du présent et moi de l'a- » venir ».

M^{me} de Staël, peu de jours après son mariage, se trouvant chez sa mère, dans un cercle nombreux : « Eh bien ! ma fille, lui dit M^{me} Necker, comment va l'amour ? — Ah, maman, vous savez bien que vous m'avez fait le cœur, en pain de sucre ; la base est pour l'amitié, la pointe pour l'amour. — Cette dame, dit M. de Boufflers présent à cette conversation, prendra quelques jours des amants à mi-sucre. »

Une autre fois montant le grand escalier de Versailles, M^{me} de Stael fut rencontrée par un jeune homme de sa connaissance, qui lui dit avec empressement : « madame, permettez que j'aie l'honneur de vous offrir la main. — Monsieur, répondit-elle, en se retirant avec dignité, je refuse l'honneur ; et se rapprochant avec un sourire aimable, j'accepte le plaisir. »

LA duchesse de Kingston, lorsqu'elle était fille, obtint pour sa mère un appartement à Hamptoncourt. Quelques jours après, le roi lui demanda si sa mère était contente. « On ne peut davantage, répondit miss Chudleigh ; la situation en est charmante, il n'y manque qu'un lit et quelques chaises. » Sa majesté entendit ce que cela voulait dire, et elle donna ordre de meubler la chambre à coucher. Lorsque le fournisseur donna son mémoire, le lit y était porté à 4,000 liv. serlings (ou 80,000 liv. de notre monnaie.) Le lord chambellan ne voulut pas payer une somme aussi considérable sans en parler au roi. « Payez-lui, dit ce prince ; mais si mistriss Chudleigh trouve son lit aussi dur que moi, je crois qu'elle n'y couchera de long-temps. »

Un Seigneur, à l'occasion de la réforme, disait qu'on s'y était mal pris; qu'il fallait la commencer par celle d'un sacrement, le baptême: parce que tout n'aurait pas été par compère ni par commère.

On parlait beaucoup d'une Hollandaise jeune et jolie, nommée M.^{me} Pater. C'était la femme d'un riche négociant; elle faisait l'entretien des cercles et le sujet des épi-grammes ou madrigaux. Voici ce qu'on a fait de moins mauvais:

Pater est dans notre cité,
Spiritus je voudrais bien être;
Et pour former la trinité
Filius on en verrait naître.

Les Seigneurs allaient en procession chez elle pour la voir: son mari, excédé de ces visites, dit un jour à des courtisans en les reconduisant: « Je suis très sensible, messieurs, à l'honneur que vous me faites de venir » ici; mais je ne crois pas que vous vous y amusiez, » beau-
» coup; je suis toute la journée avec madame Pater, et la
» nuit je couche avec elle. »

Melle Vestris, italienne de naissance, et dont les goûts divers sont très connus, se récriait sur la nouvelle fécondité de mademoiselle Rey; elle ne concevait pas comment cette fille s'y laissait prendre si facilement.
» Vous en parlez bien à votre aise, répond l'actrice en-
» jouée; une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise. »

Le duc d'Agen disait à l'occasion de la nomination d'un vice chancelier: « je ne vois dans tout cela qu'un
» vice de plus dans l'état. »

M^{lle} Luzi, actrice de la comédie française et qui n'a pas le sens d'une oie, disait assez haut pour que son camarade Buret l'entendit ; qu'il jouait fort bien les rôles bêtes. — Oui, mademoiselle, reprit Bouret, et votre suffrage sur cela est bien flatteur ; vous devez vous y connaître, M. votre père en faisait.

Lorsqu'il a été question de remplacer M. de Bougainville, le roi en parlait à quelques seigneurs et demanda si ce serait M. Thomas ? — Non, Sire, (répliqua M. de Bissy qui était présent) il ne s'est pas mis sur les rangs, car il ne m'est pas venu voir. — C'est qu'il ne vous croyait pas de l'académie, reprit S. M.

Le prince de Soubise était reconnu pour être le plus grand c . . . de Paris. Après la journée de Rosbach où il fut complètement battu ; le roi, en apprenant la nouvelle, s'écria : « Ce pauvre Soubise, il ne lui manque » plus que d'être content. »

Le Roi faisait compliment à un Seigneur de la cour sur le bel habit qu'il avait pour le gala indiqué au jour des noces de M le duc de Chartres : il en admirait le goût, l'élégance et la richesse : « Ah ! Sire, cela se doit, » lui répondit-il. »

On dit que S. M. ayant demandé à M. l'abbé Terray, comment il trouvait les fêtes de Versailles ? « Ah ! Sire, » a-t-il répondu, impayables. »

L'abbé de Voisenon, ayant dit, en se plaignant de la méchanceté de ses envieux, qu'on lui prêtait beaucoup

de sottises. Tant pis, M. l'abbé, a repris vivement l'un
 » d'eux (M. d'Alembert, ajoute-t-on), On ne prête
 » qu'aux riches »

Mme la Marquise de Fleuri était dans une so-
 ciété où M. d'Alembert témoignait ses regrets sur la
 perte de ce ministre, en s'étendant sur la multitude des
 bonnes choses qu'il avait faites. On le contrariait à cet
 égard. « Au moins, s'écria-t'il, ne peut-on nier qu'en
 » peu de temps il s'est fait un surieux abattis dans la fo-
 » rêt des préjugés. — » C'est donc pour cela, a repris avec
 » vivacité la marquise, qu'il nous a donné tant de fagots. »

BON SENS.

Un empereur des turcs voyant un chef de Saint-Jean
 que lui montrait l'ambassadeur de France, il en ad-
 mira la beauté; le seul défaut qu'il y trouva fut que le
 peintre n'avait pas observé que, lorsqu'une tête est
 coupée, la peau se retire; ce qu'il lui prouva sur-le-
 champ, en décapitant un esclave en sa présence.

BOTTES.

Un marchand allant en foire, passa dans son voyage
 par une ville de France. Dans ses habits, ce marchand
 n'avait cherché qu'à se mettre à son aise; tant bien que
 mal, il était monté. Il était transi de froid, et pour
 s'en garantir aux jambes, il les avait entortillées de
 foin au lieu de bottes.

Passant par la ville en question, sur les dix heures
 du matin, les fainéants qui se trouvèrent sur la place,
 crièrent après lui, le raillèrent de toutes les manières

sur ses bottes ; la comédie se prolongea jusqu'à son auberge. Lors même qu'il fut obligé de traverser un ruisseau, l'un des acteurs, cordonnier de son métier, lui dit : « Monsieur, levez les jambes, vos bottes prennent l'eau ». L'autre, qui était savetier, lui cria : « Mon cadet, piquez, piquez del'éperon ». — Oui, dit-il tout bas en colère, *j'en piquerai dès demain, mais ce sera à vos dépens.*

Ayant le soir même payé ce qu'il devait à son auberge, il fait venir un des deux cordonniers, et lui dit : « Ce matin j'ai été pressé, et n'ayant pas trouvé mes » bottes, je m'en suis fait avec du foin : on en a ri, peu » m'importe ; j'ai eu les jambes chaudes, c'était ce que » je voulais. Mais je sens que je ne puis me passer de » bottes, pourriez-vous m'en livrer une paire pour de- » main matin ? » — « Oui, lui dit le cordonnier en » riant ; le terme est court, mais à demain, je passerai » la nuit ». — « N'y manquez-pas ; demain, cinq heu- » res du matin ». — « A demain ». La mesure prise, il part.

Le voyageur va sans rien dire à son auberge chez l'autre cordonnier, en commande une autre paire pour six heures précises du matin : le marché fut conclu de part et d'autre.

Le lendemain le premier apporta sa paire de bottes ; mais la droite, disait le voyageur, le gênait ; il fallait la remettre en forme, et la rapporter à sept heures et demie : le cordonnier y consentit. A peine est-il sorti, que l'autre arrive, apporte sa paire de bottes ; mais la gauche ne pouvait passer : Il faut, disait notre homme, la rajuster, et me la rapporter à huit heures et demie : l'ouvrier y consent. A l'heure dite, tous deux appor-

tèrent chacun leur botte; mais le marchand était parti. On se moqua d'eux à leur tour, en leur disant : Oh ! les sots qui changent des bottes de cuir contre des bottes de foin.

BOURREAU.

Un Marquis fit un jour une rencontre singulière près de son château en *Berry*. Revenant de la chasse, vers l'heure du dîner, il voit un homme fort gras, à pied, près d'un cheval expirant qui paraissait lui avoir servi de monture : le Marquis aborde l'inconnu ; et comme ils étaient encore à trois lieues de la ville, il lui offre de se rafraîchir à son château. Ils arrivent ensemble ; le voyageur, homme d'esprit, aimable et gai, plaît infiniment aux Dames ; on le laisse à regret partir à l'issue du dîner, et on lui demande sa parole de revenir le soir, après avoir terminé l'affaire qui l'appellait à la ville. Le marquis donne à l'inconnu une voiture pour le conduire, et deux laquais pour l'accompagner. Deux heures après son départ, on s'entretenait encore des agréments du gros homme quand un des laquais qui l'avait suivi, entre d'un air effaré : — Mesdames, qu'avez-vous fait, ne vous a-t-il pas touchées ? Cet homme qui a dîné avec vous, il est. . . . c'est. . . . le bourreau ! — Ciel ! s'écria-t-on unanimement ; et on n'entendit plus rien. Pas une des femmes qui étaient là n'a manqué de s'évanouir ; enfin on recouvra la faculté de parler, pour dire que cet homme qui avait paru charmant, avait en effet quelque chose de sinistre dans la physionomie. Il se trouve au bout d'une heure que tout le monde s'était douté que ce n'était pas un homme comme il faut.

Bouts rimés sur Palissot.

Le poète, franc	<i>Gaulois,</i>
Gentilhomme	<i>Vendomois</i>
La gloire de sa	<i>bourgade,</i>
Ronsard, sur son vieux	<i>hautbois</i>
Étonna la	<i>Franciade,</i>
Sur sa trompette de	<i>bois</i>
Un moderne auteur	<i>maussade</i>
Pour lui faire	<i>paroli,</i>
Fredonna la	<i>dunciade</i>
Cet homme avait nom	<i>Plat;</i>
On dit d'abord Palis	<i>fade,</i>
Puis Pali fou, Palis	<i>Plat;</i>
Pali froid, et Palis	<i>fat;</i>
Pour couronner la	<i>tirade,</i>
Enfin de	<i>Turtupinade</i>
On rencontra le vrai	<i>mot</i>
On le nomma Palis	<i>sot.</i>

Envoi.

M'abaissant jusqu'à toi, je joue avec le mot;
Réfléchis, si tu peux; mais n'écris pas, lis, sot.

BOSSU.

Un prédicateur ayant dit en chaire que tout ce que Dieu avait fait était bien fait, un bossu pardevant et par derrière, l'attendit au bas de la chaire et lui dit: « que » vous en semble, mon père, me trouvez-vous bien fait? »
— Fort bien pour un bossu, répondit le prédicateur.

CAFÉ.

EN 1652, un Marchand nommé Edouard, à son retour du Levant, introduisit l'usage du Café, à Londres. Il y fut accueilli des Anglais, qui le trouvèrent de leur goût. Il était encore inconnu en Turquie au milieu du treizième siècle; il l'était également en Europe au commencement du dix-septième. *Pietro Della Valle*, Voyageur célèbre, mandait à Rome, qu'à son retour de Constantinople, il enseignerait à prendre du Café. Il fut longtemps à passer en France; car il n'y avait point encore de Cafés publics à Paris en 1662. Ceux de Londres sont plus anciens. Quant à la découverte du Café, elle paraît avoir été l'effet du hasard. On sait par tradition, qu'un Berger de l'Arabie heureuse, fut surpris de voir ses chèvres bondir plus qu'à l'ordinaire, et demeurer éveillées toutes les nuits qui suivaient les jours pendant lesquels elles avaient pâturé en certains endroits. Ce Pâtre communiqua son étonnement à des Moines de son voisinage. Ceux-ci excités par la rareté du fait, examinèrent les sortes d'herbes que ces chèvres broutaient. Ils remarquèrent que c'étaient des Arbrisseaux dont le fruit produisait un effet. On ajoute qu'il prit envie au Supérieur du Couvent d'en essayer. Ayant reconnu que ce fruit tenait ces Religieux éveillés pendant l'Office de la nuit, il en établit l'usage. Un pareil succès se répandant du voisinage dans toute l'Arabie, donna cours au Café, et le fit rechercher de tout le monde.

CALEMBOURG.

LA reine Marie-Antoinette a singulièrement annoncé au roi la certitude de sa grossesse. « Sire, lui a-t-elle » dit, je viens vous demander justice contre un de vos sujets qui m'a violemment insultés. . . » Le roi ému du ton sérieux de S. M., s'est empressé de la faire expliquer. « Oui, Sire, a-t-elle continué, il s'en est trouvé un assez audacieux, le dirai-je ? pour me donner des coups de pieds dans le ventre. » Alors son auguste époux a compris le calembourg, et en a ri de bon cœur.

LOUIS XVI au milieu d'un gros de courtisans, laissa échapper, un signe d'affection venteuse. Bonne marque s'écrie le marquis de Bièvre, présent, voilà des bruits de paix (de pet) qui courent à Versailles. — Vraiment, reprend un autre Seigneur, dont par malheur on n'a pas retenu le nom, ils n'ont pas lieu sans fondement.

LE Ciel de lit de M. de Calonne se détacha pendant son sommeil et lui tomba sur le corps. Lorsque M.^r de Bièvre apprit cette nouvelle, il s'écria : *Juste ciel !*

UN pauvre gentilhomme ayant épousé, moyennant une grosse dot, une demoiselle qui se trouvait enceinte, M.^{lle} de Bièvre dit, qu'il avait fait là un marché d'enfant.

On nommait une personne qui n'allait à l'Eglise que l'été, un bon chrétien d'été.

M. de Bièvre renversa un loch qui chauffait chez m.^{lle} Raucourt celle-ci marqua tant d'humeur que M. de Bièvre s'en alla, et en passant il dit au maître de la maison. Vous avez là haut un loch à terre qui fait un tapage épouvantable. (locataire)

Le même entra un jour chez un parfumeur avec M.^{lle} Raucourt pour acheter des gants: en entrant il dit au marchand, M.^{lle} voudrait de longs gants gris.

ETANT à souper avec le fameux peintre Vernet, qui faisait aussi des Calembours lui dit, en lui montrant un morceau de pain, Voila qui est bien peint. — Cela, répondit le peintre, ce n'est qu'une croute.

PENDANT le dîner on sert un lièvre; il est bien piqué, dit M. de Bièvre, c'est un effet de lard, répond Vernet.

LA Reine lui dit un jour de faire un calembourg sur elle, il lui dit, Madame, l'univers est à vos pieds. Elle avait des souliers verts.

ELLE en demanda un sur le Roi; il s'en défendit en en faisant un, le roi, répondit-il, n'est point un sujet.

PIRON se trouvant en loge à l'opéra, à côté d'une femme d'une réputation suspecte, ne cessait de jeter des yeux malins sur elle. Celle-ci impatienté dit au poète avec humeur : — m'avez-vous assez considérée avec vos deux gros yeux ? — madame, je vous regarde, répondit Piron, je ne vous considère pas.

BENSERADE se trouvant dans une société où se rencontrait une demoiselle dont la voix était fort belle, mais l'haleine un peu forte ; cette demoiselle chanta ; on demanda à Benserade ce qu'il en pensait. Il répondit que les paroles étaient parfaitement belles, mais que l'air n'en valait rien.

M.^{lle} C***, retirée depuis long-temps de l'opéra, vivait avec un fermier-général nommé Rollin. Quelqu'un demanda à M.^{lle} Arnoult qui elle était. — C'est, répondit-elle, l'histoire ancienne de Rollin.

Si l'on remontait à la source
Des biens nouvellement acquis,
On retrouverait à la bourse
Ceux qui la coupaient jadis.

DANS un dîner, on avait servi un melon : quelqu'un se plaignit de ce qu'il était pâle : C'est, dit M. de Bièvre, qu'il relève de couche.

On priait un jour M. de Bièvre à déjeuner ; il remercia, en disant qu'il avait déjeuné avec la moitié d'un serpent. (c'était la femme du serpent de la paroisse)

Il disait d'une femme qui n'avait pas la gorge très-ferme, qu'elle avait les mollets sous le menton.

On donnait un jour au théâtre de la république une pièce, on jouait la famille Batiste. Un provincial s'informait des noms des acteurs: — Quel est celui-là? — Batiste aîné — et celui-là — Batiste cadet. — et celui-là? — Batiste jeune. — et cette actrice? — c'est Madame Batiste mère. — et cell-ci? — c'est madame Batiste brue. — Ah, mon Dieu! s'écria le provincial, c'est donc une pièce de Batiste !

M.^r le duc d'Orléans Père, qui était fort gros, racontait qu'il avait failli tomber dans un fossé. Quelqu'un lui dit, Monseigneur, il eut été comblé de vous recevoir.

Un maçon rencontrant un de ses camarades qui allait à son travail du matin, lui dit: *Dieu t'avance !* — *M'avance s'il veut*, répond l'autre, *je suis à la journée.*

DANS une dispute, il y eut un soufflet de donné; quelqu'un qui s'intéressait aux deux individus, vint trouver M.^r de Bièvre pour le prier de faire son possible pour arranger l'affaire. — Me prenez-vous pour un raccommodeur de soufflet.

Un homme de qualité avait reçu un soufflet dont il n'avait pas tiré raison. Il fut obligé, ne pouvant entrer au service, de prendre l'état ecclésiastique; il devint évêque. Un jour M.^r de Bièvre voyant sa mitre qui était sur un fauteuil, dit, cela ressemble à un soufflet comme deux gouttes d'eau.

RACINE, dans sa comédie des plaideurs, a fait un calembour plaisant, en parlant d'un huissier.

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.
C'est la parodie d'un vers du Cid. Corneille en témoigna quelque humeur.

UN particulier avait fait écrire en lettres d'or sur la porte de son écurie la devise de l'ordre de la jarretière
Honni soit qui mal y panse.

M. de Bièvre voyageait un jour avec une précieuse; celle-ci lui proposa de jouer. — Eh bien, dit-il, jouons au-dessus de la voiture. — Fi donc! vous vous piquez sans raison, répartit M.^r de Bièvre; le dessus de la voiture ou l'impériale, c'est la même chose: Eh bien, jouons à l'impériale.

UN Suisse nouvellement arrivé à Paris, qui ne connaissait que fort imparfaitement la valeur des termes disait, en sortant d'une conversation qu'il avait eu avec deux cardeurs de matelats, qu'il venait de causer avec *une demi-heure* (deux quarts d'heures.)

ON disait du portrait de monsieur de Calonne peint par madame le Brun; qu'il était bien peint. — Cela n'est pas étonnant, dit M^{***}, elle était maîtresse de son sujet.

Quelque temps après que M. de Calonne fut parti, madame Le Brun alla le retrouver; quelqu'un dit, elle est allé l'achever de peindre.

Les chanoines de Chartres avaient perdu un procès

contre leur évêque par le crédit de madame de Maintenon : M.^r dit à ce sujet, il n'y a rien d'étonnant, ils avaient contre eux le roi, la dame et le valet.

Un jour que la voiture de M. de Bièvre était arrêtée par un enterrement ; il cria à son cocher : — Prends garde que les chevaux prennent le mord aux dents.

Quelqu'un entre dans un corps de garde en disant courez vite, il y a beaucoup de trains au port saint Bernard.

M. de Bièvre parlant d'un homme qui avait deux sœurs fort brunes, disait : j'aime beaucoup ses noirceurs.

Il disait un jour à M. le Noir lieutenant de police, qui avait une maladie de peau : — Vous n'avez donc plus la police ?

Il répondit à M.^{lle} Rancourt qui le menaçait avec les pincettes : — J'ai la voix de l'appel.

Un homme avait fait hausser les rideaux de sa chambre, parce que disait-il, il ne voulait pas de bastringue chez lui.

Vingt personnes viennent de m'assurer que je suis c***, disait un mari à sa femme. — Tue les mon ami, tue les.

M. de Bièvre disait qu'il aimait beaucoup à avoir affaire aux femmes auteurs, parce que les femmes qui composent sont à moitié rendues.

On voulait le faire placer sur le derrière d'une voiture, il s'en excusait, en disant, qu'en voiture on était toujours sur le derrière.

Ne disputez pas avec M. parce qu'il a beaucoup de théologie. — C'était un épicier.

Il disait à quelqu'un qui avait mal placé son argent, qu'il aurait du le placer sur de l'oseille, que c'était plus sûr.

M.^{lle} Arnould disait en voyant jouer une actrice fort maigre: — Il n'est pas nécessaire d'aller à saint Cloud pour voir jouer les eaux.

Pendant la révolution, à la mort de Pie VI, ce fut Pie VII qui lui succéda. Ce qui fit dire à une femme d'esprit. — La religion va de pie en pie.

Voilà, dit un jeune homme, une femme qui a fait sa fortune dans le commerce. — Dans quelle partie, demanda un négociant de la société. — Dans les draps, répondit le premier.

On disait d'un intendant des menus qui venait d'avoir le feu chez lui :

Quoiqu'il ait une aile de brûlée, cela ne l'empêche pas de voler.

Un général un peu brusque dans sa façon d'agir, prenait souvent la licence de battre sa femme. Un de ses aides-de-camp dit à un de ses amis. — Je croyais servir sous un général, et point du tout, je suis aide-de-camp

d'un tambour. — Que veux-tu dire, répliqua l'ami ? —
Eh ! oui, tous les jours il bat la générale.

Molière a fait aussi des calembourgs ; dans les femmes savantes, Belise, entichée de bel esprit, ne pouvant supporter le jargon de Martine sa servante, lui dit :

BELISE.

Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mère, ni grand père.

BELISE.

O Ciel ! grammaire est prise à contre sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BELISE.

Quelle âme villageoise !
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les loix.

MARTINE.

J'ai, M.^{me}, à vous dire
Que je ne connais pas ces gens-là.

BELISE.

Quel martyre !
Ce sont les noms des mots ; et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entre eux ou se gourment, qu'importe.

Une jolie femme perdait constamment au jeu et se plaignait beaucoup. Comme elle était fort échauffée, elle s'essuyait. M.*** lui dit: « cette fois, M.^{me}, vous ne direz » pas que vous essuyez un vilain cou. »

Dans la fameuse affaire du collier, on disait que le cardinal de Rohan n'était pas franc du collier.

Un homme lâcha un pet sur le pont neuf. Quelqu'un, qui était derrière lui, dit, à quoi donc servent les parapets ?

Le jeu de mots que nous allons citer est de la première jeunesse de Voltaire. — Une cuisinière de son père fut impliquée au procès de Rousseau contre Saurin. Elle était mère de ce malheureux garçon savetier que Rousseau avait suborné. Cette pauvre femme craignant que son fils ne fût pendu, étourdissait toute la maison de ses cris : « Consolez-vous, ma bonne, lui dit le jeune » Arouet, il n'y a rien à craindre; Rousseau, fils d'un » cordonnier, suborne un savetier, qui, dites-vous, est » complice d'un décroteur; tout cela ne passera pas la » cheville du pied ».

M. Linguet vit entrer dans sa chambre, peu de jours après son arrivée à la bastille, un grand homme sec qui lui donna quelque frayeur. Il lui demanda qui il était. — Je suis, répondit l'inconnu, le barbier de la bastille. — Parbleu, répliqua brusquement M. Linguet, vous auriez bien dû la raser.

Le marquis de Bièvre remettait à Prault, l'imprimeur, le manuscrit de sa comédie du Séducteur, et Prault s'a-

visa de trancher du magister. — M. le marquis, lui dit-il, voici qui vous classe parmi nos meilleurs auteurs dramatiques; mais plus de calembourgs, car... — Ah, parbleu, c'est nous la donner belle! puisque tu le prends ainsi, mon cher Prault, j'en ferai sur toi et sur toute ta maison. Toi, tu es un problème, (Prault blême.) ta femme; une profanée et ta fille une pro nobis.

M. de Bièvre appelait La Harpe un critique habile (à bile.) Quand on donna la tragédie des *Brames*, le grand faiseur de calembourgs dit : « si les brames réussissent, » les bras me tombent. » La pièce eut, en effet, peu de succès. La Harpe chercha à se venger lorsque le *Séducteur* parut. Un exagérateur comparait cette comédie de M. de Bièvre au *Méchant* de Gresset. Le *Séducteur*, dit La Harpe, est aussi loin du méchant que du bon.

Voltaire disait du poëte Roi, qui avait été repris de justice et sortait de saint Lazare : « c'est un homme » qui a de l'esprit, mais ce n'est pas un auteur assez » châtié. »

Une dame demandait à M. de Bièvre ce que c'était que ce M. Daran. — C'est, madame, un homme assez singulier, qui prend nos vessies pour des lanternes.

Ce Daran était un chirurgien qui avait gagné beaucoup d'argent en mettant à la mode l'usage de bougies pour les maladies de l'urette.

M. de Bièvre disait qu'un dictionnaire est comme la boîte de Pandore, attendu qu'il renferme tous les maux. (mots)

M. DE CHAULNES avait fait peindre sa femme en Hébé ; il ne savait comment se faire peindre pour faire pendant. M. *elle* Quinaut, à qui il faisait part de son embarras , lui dit : « Faites-vous peindre en hébété. »

UN domestique fut appelé en témoignage pour attester que son maître avait fait banqueroute, et s'était enfui. « Oui, dit-il au juge, je lève la main pour attester qu'il » a levé le pied. »

FAITES-NOUS donc un petit conte , disaient plusieurs dames à un abbé. Je ne puis, répondit-il, vous faire un conte ; mais si vous voulez, je vous ferai un petit enfant de cœur (*de chœur.*)

ON reprochait au général *Comme* de trop s'exposer. — Bah ! bah ! dit-il, si je meurs, ce sera un commentaire de plus (un *Comme* en terre.)

UNE dame de condition, déjà vieille et fort sèche , étant vêtue avec un habit vert à un bal que donnait Henri IV, le roi lui dit : « je vous remercie, M^{me}, d'avoir » employé le vert et le sec pour faire honneur à la com- » pagnie. »

M. de Bièvre disait un jour qu'on allait faire beaucoup de toile en Bretagne , puisqu'on y faisait filer trente mille hommes. Voici un autre calembourg du même. Dans une nombreuse société, on disait en sa présence beaucoup de mal de Fréron. *Messieurs*, reprit le marquis, vous en direz tout ce qu'il vous plaira : mais il faut pourtant convenir que ce garçon-là pinçait

très joliment de la harpe. Un plaisant vient de renouveler ce bon mot, en répandant par-tout l'annonce suivante. « Une société d'amateurs ayant proposé l'année dernière un prix à qui pincerait le mieux de la harpe, a déclaré que ce prix avait été adjugé à M. Dorat. »

M. de Bièvre, lorsqu'on lui annonça la mort du maréchal de Conflans, s'écria: *fausse nouvelle*; on lui reprocha de ne pas croire un événement dont on avait la certitude. *Je ne doute pas*, répondit-il, *que cela ne soit vrai, mais il l'est aussi que c'est une nouvelle fosse qu'on aura à faire, et voilà ce que je veux vous dire.*

M. de Bièvre, grand amateur de café, n'en prenait plus chez son épicier, attendu que la qualité lui en paraissait depuis quelque temps très inférieure. L'épicier lui en demanda la raison. — Je vous en reprendrai, lui dit M. de Bièvre, quand vous aurez pris la balle au bon.

Un plaisant disait qu'un fournisseur de l'armée, était un volcan.

Après la première représentation du *Séducteur*, comédie de M. de Bièvre, Molé dit à l'auteur: « Je ne suis pas content de moi, je crains d'avoir affaibli mon rôle, car j'étais enrôlé. — Tant mieux, répondit le calembouriste, c'est l'esprit du rôle; et il faut jouer le *Séducteur* en roué. »

Le prince de Condé ayant été tourmenté par la fièvre, était resté long-temps sans se rendre à Chantilly. Cepen-

dant, il profita de la belle saison pour hâter sa convalescence dans ce beau lieu. Parmi les illuminations que les habitants de l'endroit firent pour témoigner leur joie, on remarqua beaucoup le transparent d'un Pâtissier qui, voulant faire voir le chagrin qu'il avait éprouvé durant la maladie du prince, imagina un calembourg de son genre en faisant mettre ces mots sur sa lanterne :

Vous pâtissiez ; je pâtissais ; nous pâtissions.

Lors du divorce de Joséphine , on dit qu'elle avait pris un nom anglais *qu'elle s'appelait laïdy vorcey.* (la divorcée.)

Brunet disait qu'il avait été à Long-champ dans une voiture à six chevaux et qu'il avait l'air d'*Achille à Scyros* (à six rosses).

Histoire de Mr. Quin.

Monsieur Quin, que l'on renomme,
Était vraiment sans façons ;
Et chacun disait : cet homme
Est bien au rang des gens bons (jambons)
Jamais il ne sut se plaindre
Qu'on le traitât mal ou bien ;
On pouvait dire, sans craindre :
Vous êtes un maroquin. (maraud quin)

Qui tomba dans la misère ;
Il voulut prendre un métier
Enfin, pour sortir d'affaire,
On dit qu'il fut tonnelier.
Il fit des brocs, dit l'histoire,
Si jolis, qu'il est certain,
Que lorsque l'on voulait boire ,
Il fallait un brodequin. (un broc de quin)

Un beau jour, en compagnie,
 Il vous lâche un vent soudain;
 Ah, lui dit sa bonne amie,
 Comment tu fais un pékin! (pet quin)
 Il mit à la loterie
 Et quin un quine gagna.
 Dans le quartier l'on s'écrie
 Notre voisin quinquina. (quin quinea)

CARÊME.

Un paysan, allant à confesse à Pâques à son curé, lui demanda s'il était permis en carême de manger d'une poule rôtie. — Comment, mon ami, lui dit son curé, ne savez-vous pas que toute viande est défendue? Une poule rôtie n'est-ce pas de la viande? — Oui, dit-il, il est défendu d'en manger, sous peine de péché mortel, et de la bouillie, lui demanda le bon compagnon? — Ah! pour de la bouillie, dit le curé, il est permis. (Comptant qu'il voulait parler de la bouillie faite avec du lait et de la farine, comme on donne aux petits enfants, et qui est une chose qu'on mange ordinairement en carême.) cela ne vous est pas défendu. Le drôle, s'estimant assez autorisé par cette permission, mangeait tous les jours de bonnes poules bouillies; et se confessant à pâques à son curé, il pensa se sauver par cette équivoque, disant qu'il lui avait bien défendu de manger d'une poule rôtie, mais pour de la bouillie il lui avait permis.

CARICATURES.

Une représentait le vieux George III qui, de sa côte d'Angleterre, jetait en colère à la tête de Napoléon,

sur la rive opposée, une énorme betterave, en disant :
Va te faire sucre.

DANS une autre, on voyait le même roi avec une très grande manche de laquelle voulait sortir Napoléon ; mais aussitôt qu'il montrait son nez, George lui donnait une chiquenaude pour le faire rentrer dans la manche.

CÉLIBAT.

Le célibat a eu ses martyrs chez les Payens ; les Grecs regardaient la chasteté comme une grâce surnaturelle ; ils avaient, sur la virginité, des propos magnifiques, des idées sublimes, des spéculations d'une grande beauté. Mais en approfondissant la conduite secrète de tous leurs célibataires, et de tous ces virtuoses du paganisme, on n'y voit que des ordures, forsanteries et hypocrisies.

A commencer par leurs déesses, Vesta, la plus ancienne, était représentée avec un enfant : où l'avait-elle pris ? Minerve avait par devers elle Erichtonius, une aventure avec Vulcain, et des temples en qualité de mère. Diane avait son chevalier Virbius et son Endymion.

Myrtilus accuse les muses de complaisances trop fortes pour un certain Mégalion, et leur donne à toutes des enfants qu'il nomme par leurs noms. C'est peut-être pour cette raison que l'abbé Cartaut les appelle les filles de l'Opéra de Jupiter.

Leurs dieux vierges ne valaient guères mieux que les déesses, témoins Apollon et Mercure.

CHARLATANS.

Deux virtuoses dans cette catégorie s'étant arrêtés dans la même ville, s'entendirent pour mieux attraper le public. Le premier étant déjà étalé et sa vente allant bon train, le second parut, se mit à pérorer, et l'on fit cercle autour de lui. « Vous voyez devant moi, » dit-il, mon plus grand antagoniste : je suis honnête homme, messieurs, et connu pour tel dans tous les coins de l'Europe; mais pour lui, vous pouvez être assuré que c'est le plus grand fourbe qui existe sur la surface de la terre. Cependant, messieurs, comme je ne suis au monde que pour le soulagement du public, et particulièrement de cette honorable assemblée, je dirai toujours la vérité, même à mes dépens. Méfiez-vous de son *purgatif médicinal*; c'est un composé de drogues fortes, dont je ne hasarderai pas de donner une dose au cheval de bronze, s'il devenait poussif. Mais une chose dont je ne peux en conscience dire du mal, c'est de son baume. Ho! pour celui-là, c'est un remède admirable, j'aurais tort si je disais autrement. Vous pouvez me reconnaître, messieurs, à ce trait désintéressé. »

Tandis que celui-ci haranguait, l'autre lâchait les mêmes bourdes aux gobemouches qui l'entouraient : il dénigra le baume de son confrère, et vanta ses pillules purgatives, pour l'honneur de la vérité. Qu'arriva-t-il de-là ? l'un vendit son baume, l'autre un boisseau de pillules.

CHARITÉ.

SAINT-BERNARD, abbé de Clairvaux , était un moine d'une grande abstinence. Un jour qu'il avait des hôtes chez lui, son hospitalité lui fit passer les bornes de sa tempérance ordinaire. Ses moines lui en firent des reproches. « Ce n'est pas moi, dit-il , c'est la charité qui » a mangé. »

CHASSE. —CHASSEUR.

UN paysan avait tué un sanglier dans sa vigne, sur la chasse de M. de Charollaie; on le prend et on va l'envoyer aux galères: *Ah! Monseigneur, je vous demande pardon*, s'écrie le paysan; *j'ai cru que c'était un homme*. On trouva son excuse bonne, et on le renvoya.

Le chevalier Duportail , voyageant en Allemagne, s'arrêta dans une petite ville. Son hôte lui indiqua un petit bois, où il pourrait avant le dîner trouver quelques gibiers. Il n'en vit pas et s'en retourna; mais la vue d'une troupe de corbeaux lui donna l'idée de décharger son fusil. Il tire et tous les oiseaux s'envolent hormis un seul. Le chasseur s'en approche pour le prendre, quand l'oiseau part tout-à-coup en prononçant, en fort bon allemand, *va te faire*. Fort surpris de cette aventure, le chasseur en rentrant s'empresse de la raconter à son hôte, qui en rit aux éclats, et apprend au chevalier que ce corbeau est à lui et qu'il va se promener le jour dans le bois et ne rentre que le soir au logis.

CHASTETÉ.

TIMOTHÉE, dame thébaine, d'une race illustre, fut, à cause de sa beauté, victime de l'incontinence d'un capitaine d'Alexandre, qui la viola. Il la pressa ensuite de lui déclarer où était son trésor; elle lui dit qu'elle l'avait placé dans un puits, qu'elle lui montra; il y descendit: Timothée vengea sa chasteté, en comblant le puits de pierres.

CHEVALERIE.

Le Roi, avant de créer des Chevaliers, appella le noble Chevalier *Bayard*. « Si, lui dit-il, *Bayard*, mon » ami, je veux qu'aujourd'hui soye fait Chevalier par » vos mains, pour ce que le Chevalier qui a combattu à » pied et à cheval, en plusieurs batailles, entre tous » autres, est tenu et réputé le plus digne Chevalier ». A ces paroles du Roy répond *Bayard*: « SIRE, celui qui » est Roy d'un si noble Royaume, est Chevalier sur tous » autres Chevaliers; — si, dit le Roy, *Bayard*, dépê- » chez-vous; il ne faut ici alléguer ni loix, ni Canons, » soient d'Acier, de Cuivre ou de fer. Faites mon vou- » loir et commandement, si vous voulez être du nombre » de mes bons serviteurs. — Certes, répond *Bayard*, si » ce n'est pas assez d'une fois, puisqu'il vous plaît, je » les ferai sans nombre, pour accomplir, moi, indigne, » votre vouloir et commandement ». Alors prend son épée, *Bayard*, et dit: « SIRE, autant vaille que si » c'était *Roland* ou *Olivier*, *Godefroy* ou *Beaulouin* » son frère. Certes vous êtes le premier Prince que onc-

» ques fais Chevalier. Dieu veuille que en guerre ne pre-
 » niez la fuite » ! Et peu après, par manière de jeu, cria
 hautement, l'épée en main dextre : « Tu es bienheu-
 » reux d'avoir aujourd'huy à un si vertueux et puissant
 » Roy, donné l'ordre de Chevalerie. Certes, ma bonne
 » épée, vous serez bien moult, bien comme reliques
 » gardée, et sur toutes autres honorée; et ne vous por-
 » terai jamais, si ce n'est contre Turcs, Sarrasins ou
 » Mores ». Et puis fait deux sauts, et après rémeit au
 fourreau son épée. — Cette épée a été perdue.

Dans la marche qui précéda le jour de la bataille d'Arques, Henri IV entendant un Officier parler Gascon, et précisément son véritable patois, le premier langage du Roi, le fit approcher et lui demanda d'où il était. « Sire, » répondit l'Officier, vous avez souvent mangé du pain » de mon Père. — Et où, dit le Monarque? — A Nérac, » Sire, où mon Père est encore Boulanger. — Ventre- » saint-gris, c'est bien répondre, mon Compagnon, ré- » partitle Roi. Et vous, qui êtes si digne d'être Officier, » depuis quand l'êtes-vous? — Du jour d'avant-hier, » répondit-il, que Monseigneur de la Tour d'Auvergne » m'a fait cette grâce, et on ne l'a pas faite à mon ca- » marade Classac, qui l'avait méritée plus que moi, » parce que sûrement Monseigneur ne le connaît pas. » — Oh ! la belle parole, dit le Roi; et moi, ajouta-t-il, » je fais Officier votre Classac sans le connaître, et je » prendrai grand soin de vous, ventre-saint-gris et de » votre père le boulanger ».

CHEVAUX.

On lit dans Pline que c'est aux Sybarites que l'on doit l'invention de la danse des chevaux, si souvent employés

dans les caronsels; le plaisir était le seul objet de ce peuple voluptueux, il était l'âme de tous ses mouvements, de tous ses exercices. Athénée rapporte que les Crotoniales, qui faisaient la guerre à ce peuple, s'étant aperçu du soin avec lequel on y dressait les chevaux, firent secrètement apprendre à leurs trompettes des airs de halets que les Sybarites faisaient danser à ces animaux dociles. Au moment de la charge, lorsque leur cavalerie s'ébranla, les Crotoniates firent sonner tous ces airs différents; aussitôt, au lieu de suivre les mouvements que voulaient leur donner les cavaliers, les chevaux se mirent à danser leurs entrées de ballet ordinaires, et les Crotoniates taillèrent en pièces les Sybarites.

CHIENS.

Le curé d'un village de Toscane avait un chien qu'il aimait beaucoup: le curé l'enterra dans le cimetière. . . L'évêque, qui n'ignorait pas que le curé était riche, en ayant eu avis, le fit venir dans le dessein de le condamner à une bonne amende. Le curé connaissait bien le caractère de l'évêque. Il va le trouver avec une cinquantaine de ducats. D'abord l'évêque menace le curé de le faire mettre en prison, comme un profane et un impie. « Oh! si vous saviez, monseigneur, combien ce chien » avait d'esprit, vous conviendriez avec moi qu'il méritait bien d'être enterré avec des hommes; il en a marqué toute sa vie, mais sur-tout à sa mort. » — « Qu'a-t-il donc fait? dit l'évêque. » — « Il a fait son testament; et, sachant que vous n'étiez pas fort à votre aise, il vous a légué ces cinquante ducats que je vous » apporte ». L'évêque accepta le présent, approuva la sépulture et donna l'absolution au prêtre.

Personne n'ignore l'histoire du chien d'Aubry de Mont-didier, qui persécuta le chevalier Macaire, qui avait assassiné son maître dans la forêt de Bondi. Le roi, frappé de tous les indices qui se réunissaient contre Macaire, jugea qu'il échéait gagé de bataille, c'est-à-dire que, suivant la coutume de ces temps-là, il ordonna un duel entre le chevalier et le chien en champ clos, dans l'île Notre-Dame. Le chevalier était armé d'un bâton ; le chien avait un tonneau percé pour sa retraite et ses re-lancements. Le chien, après un long combat, saisit Macaire à la gorge, le renverse, et l'oblige de faire l'aveu de son crime, en présence du roi et de toute la cour.

Mahomet Galadin, empereur du Mogol, amateur de la justice, avait fait placer, dans la cour de son palais, une cloche qui donnait dans son appartement, et l'avertissait de ceux qui demandaient l'audience, qu'il ne refusait à personne. Un chien qu'il aimait, et pour lequel il faisait beaucoup de dépense, alla sonner la cloche, pour lui faire voir que l'on supprimait, par avidité, la plus grande partie de sa nourriture.

Un homme avait un chien nommé Muphty, qu'il aimait beaucoup. Un jour qu'il devait recevoir 1,200 livres à la campagne, il monte à cheval, et Muphty ne manque pas de l'accompagner. Cet animal est témoin de tout ; il voit son maître qui compte et recompte de l'argent, qu'il enferme dans un sac avec grand soin, et qu'il remonte à cheval d'un air satisfait. Muphty prend part à la joie de son maître, il s'agite, saute autour de lui, et jappe pour le féliciter. Vers le milieu du chemin, le particulier est obligé de mettre pied à terre ; il attache son

cheval à un arbre, et passe derrière une haie : en s'éloignant, il se rappelle que son argent est resté sur le cheval, et que le premier venu pourrait s'en emparer ; il va prudemment prendre le sac, le pose à côté de lui au pied d'un buisson, où il s'arrête quelque temps ; ensuite il n'y pense plus, se lève, et se dispose à partir. Muphty, qui observait tous ses mouvements, et qui le suivait pas à pas, s'aperçoit de cette distraction, il court au sac, essaie de le soulever ou de le traîner avec ses dents ; ce poids étant trop lourd, il retourne à son maître et s'accroche à ses habits, pour l'empêcher de monter à cheval, il aboie, il mord ; le maître n'y fait aucune attention, repousse son chien et part. Le chien s'étonne de ce que ses avis ne sont pas mieux écoutés ; il se jette au-devant du cheval pour l'empêcher d'avancer, il aboie jusqu'à ce que la voix lui manque ; enfin, son zèle l'emporte, il se jette sur le cheval et le mord en cinq ou six endroits. C'est alors que le particulier commence à craindre que son chien ne soit enragé. Dans certains esprits, les soupçons se changent bientôt en certitude. On traverse un ruisseau, Muphty, quoique tout haletant, continue de crier et de mordre, et dans l'excès de son zèle il ne songe point à se désaltérer. « Ah ! mon malheur est donc certain, s'écrie son maître, mon chien est donc enragé ; » s'il allait se jeter sur quelqu'un !.... Il faut le tuer. Un chien qui m'était si fidèle !.... Mais si j'attends, il pourrait bien me mordre moi-même. Allons, c'est un devoir.... » Il prend un pistolet, vise et lâche le coup en détournant les yeux ; le chien tombe, et en se débattant se tourne vers son maître, et semble lui reprocher son ingratitude. Le particulier s'éloigne en frémissant, il se retourne, et Muphty agite sa queue en le regardant,

comme pour lui dire le dernier adieu. Enfin, son maître au désespoir est tenté de descendre, pour chercher quelques remèdes au coup qu'il a porté; un reste de frayeur l'arrête; il continue tristement sa route, livré à des regrets, à des remords, et poursuivi de l'image de Muphty mourant; il ne sait comment expier ce trait de barbarie; il donnerait tout pour qu'il fût possible de le réparer, et il maudit mille fois son voyage. Tout-à-coup cette idée lui rappelle celle de son sac: il voit qu'il ne l'a plus, il se souvient de l'endroit où il l'a laissé; c'est pour lui un coup de lumière, voilà l'explication des cris et de la colère du malheureux Muphty. Il retourne à toute bride chercher son argent, en déplorant son injustice; une trace de sang qu'il aperçoit le long du chemin le fait frissonner et met le comble à sa douleur; il arrive au pied du buisson: qu'y trouve-t-il? Muphty expirant, qui s'était traîné jusques là pour veiller du moins sur le bien de son malheureux maître, et pour le servir jusqu'au dernier instant.

Le général de l'armée d'Italie disait qu'à la suite d'une de ses grandes affaires, il traversa, lui troisième ou quatrième, le champ de bataille dont on n'avait pu encore enlever les morts: « Par un beau clair de lune, et dans la » solitude profonde de la nuit, disait-il, un chien sortant » tout à coup de dessous les vêtements d'un cadavre, » s'élança sur nous et retourna presque aussitôt à son » gîte, en poussant des cris douloureux; il léchait tour » à tour le visage de son maître, et se lançait de nouveau » sur nous. C'était tout à la fois demander du secours » et rechercher la vengeance. Soit disposition du moment, soit le lieu, l'heure, le temps, l'acte en lui-même,

» ou je ne sais quoi, toujours est-il vrai que jamais rien,
 » sur aucun de mes champs de bataille, ne me causa une
 » impression pareille. Je m'arrêtai involontairement à
 » contempler ce spectacle. Cet homme, me disais-je, a
 » peut-être des amis; il en a peut-être dans le camp,
 » dans sa compagnie, et il gît ici abandonné de tous,
 » excepté de son chien ! Quelle leçon la nature nous
 » donnait par l'intermédiaire d'un animal !...

» Ce qu'est l'homme ! Et quel n'est pas le mystère de
 » ses impressions ! J'avais, sans émotion, ordonné des
 » batailles qui devaient décider du sort de l'armée;
 » j'avais vu, d'un œil sec, exécuter des mouvements qui
 » amenaient la perte d'un grand nombre d'entre nous;
 » et ici, je me sentais ému, j'étais remué, par les cris
 » et la douleur d'un chien !... Ce qu'il y a de bien cer-
 » tain, c'est qu'en ce moment j'eusse été plus traitable
 » pour un ennemi suppliant; je concevais mieux Achille
 » rendant le corps d'Hector aux larmes de Priam. »

CONTES ET HISTORIETTES EN VERS.

Dans un sentier passe un cheval,
 Chargé d'un sac et d'une fille.
 J'observe en passant le cheval;
 Je jette un coup d'œil sur la fille:
 Voilà, dis-je, un fort beau cheval;
 Qu'elle est bienfaite, cette fille !
 Mon geste fait peur au cheval;
 L'équilibre manque à la fille;
 Le sac glisse à bas du cheval,
 Et sa chute entraîne la fille.
 J'étais alors près du cheval,

Le sac tombant avec la fille ,
 Me renverse auprès du cheval
 Et sur moi se trouve la fille ,
 Non assise comme à cheval
 Se tient d'ordinaire une fille ,
 Mais comme un garçon à cheval.
 En me trémoussant sous la fille !
 Je la jette sous le cheval ,
 La tête en bas ; la pauvre fille ,
 Craignant coup de pied de cheval ,
 Bien moins pour moi que pour la fille ,
 Je saisis le mors du cheval ,
 Et soudain je tire la fille. . .
 D'entre les jambes du cheval ;
 Ce qui fit plaisir à la fille.
 Il faudrait être un franc cheval ,
 Un ours , pour laisser une fille
 A la merci de son cheval.
 Je voulais remonter. . . la fille ;
 Mais presto ! Voilà que le cheval
 S'enfuit et laisse là la fille.
 Il paraît que votre cheval
 Est bien fringant pour une fille.
 Mais , lui dis-je , au lieu d'un cheval ,
 Ayez un âne , belle fille ;
 Il vous convient mieux qu'un cheval ,
 C'est la monture d'une fille.
 Outre les dangers qu'à cheval ,
 On court en qualité de fille ,
 On risque , en tombant de cheval ,
 De montrer par où l'on est fille.

Le Perroquet révolutionnaire.

Dans un de ces cafés qui bordent le rempart ,
 En messidor dernier , conduit par le hazard ,
 Près d'un groupe jaseur , je gardais le silence ;
 (Robespierre et la mort régnaient alors en France.)
 Toutefois aux discours le calme présidait ;
 Les climats , les saisons en étaient le sujet.
 Les uns des longs hyvers accusaient la nature :
 « Moi des étés brûlants je redoute l'injure , »
 Dis-je alors. A ces mots , d'un organe assurée ,
 J'entends articuler : « le F**** modéré ! »
 Soudain , autour de moi promenant des yeux sombres ,
 Déjà des malheureux , je crois joindre les ombres ;
 De mon accusateur je ne me doutais pas ;
 C'était un perroquet , qu'on avait mis au pas .

Pour ses hauts faits , certain voleur
 Était conduit à la potence .

Un cordelier , grand directeur ,
 L'exhortait à rescipiscence .

« Amendez-vous , mon fils , c'est l'instant de prier ,
 » De recourir à Dieu , votre unique espérance :
 » Demandez-lui pardon de ce mauvais métier. »
 = Mauvais ! dit le voleur , ah ! quelle erreur , mon père !
 Il était excellent , si l'on m'eut laissé faire .

Un Gascon chez un cardinal
 Exaltait la Garonne avec persévérance :
 C'était un fleuve d'importance ;
 C'était un fleuve sans égal .

« A ce compte, monsieur, lui dit son éminence,
 » Le Tibre auprès de lui ne serait qu'un ruisseau. »
 — Le Tibre, monseigneur ! Sandis, belle merveille,
 S'il osait se montrer au pied de mon château,
 Je le ferais mettre en bouteilles.

L'Humilité capucinale.

Un capucin de Bourg en Bresse,
 Dont on allait cloîtrer la nièce,
 Prêchait à la grille du chœur
 L'enthousiasme séraphique
 Exaltait sa voix et son cœur. ,
 Bientôt on entend l'orateur,
 S'écrier d'un ton pathétique,
 Ciel ! J. C. donne la main
 A la nièce d'un capucin !
 Il l'épouse ! elle est sa compagne !
 Ah ! par cet hymen, quel honneur !
 Je deviens de Dieu, mon sauveur,
 L'oncle à la mode de Bretagne !

CE QUI PLAÎT AUX DAMES.

Conte de Voltaire.

Après souper, pour vous désennuyer,
 Mes chers amis, écoutez une histoire,
 Touchant un pauvre et noble chevalier,
 Dont l'aventure est digne de mémoire.

Son nom était Messire Jean Robert,
Lequel vivait sous le roi Dagobert.

.....
Sire Robert possédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval et son chien;
Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillants de le fleur du bel âge,
Force d'Hercule et grâce d'Adonis;
Dons fortunés qu'on prise en tous pays

Comme il était assez près de Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il aperçut la fringante Marton,
Dont un ruban nouait la blonde tresse:
Sa taille est leste, et son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche et fine.
Robert avance: il lui trouve une mine,
Qui tenterait les Saints du Paradis.
Un beau bouquet de roses et de lis
Est au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre;
Et de son teint la fleur et l'incarnat,
De son bouquet auraient terni l'éclat.
Pour tout dire, cette jeune merveille
A son giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous ses attraits
Vendre au marché du beure et des œufs frais.

Sire Robert, ému de convoitise,
Descend d'un saut, l'accolle avec franchise;
— J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise;
C'est tout mon bien, prenez encor mon cœur,
Tout est à vous. — C'est, pour moi, trop d'honneur,
Lui dit Marton. Robert presse la belle,
La fait tomber, et tombe aussitôt qu'elle,

Et la renverse et casse tous ses œufs.
 Comme il cassait, son cheval ombrageux,
 Epouvanté de sa fière bataille,
 Au loin s'écarte et fuit dans la broussaille.
 De Saint Denis, un Moine survenant,
 Monte dessus et trote à son couvent.

Enfin Marton, rajustant sa coëffure,
 Dit à Robert : — où sont mes vingt écus ?
 Le chevalier, tout pantois et confus,
 Cherchant envain sa bourse et sa monture,
 Veut s'excuser ; nulle excuse ne sert ;
 Marton ne peut digérer son injure,
 Et va porter sa plainte à Dagobert :
 — Un chevalier, dit-elle, m'a pillée
 Et violée et sur-tout point payée :
 Le sage prince à Marton répondit :
 — C'est de viol que je vois qu'il s'agit :
 Allez plaider devant ma femme Berthe,
 En tel procès la Reine est très experte ;
 Bénéignement elle vous recevra
 Et sans délai justice se fera.
 Marton s'incline et va droit à la Reine.
 Berthe était douce, affable, accorte, humaine,
 Mais elle avait de la sévérité.
 Sur le grand point de la pudicité :
 Elle assembla son conseil de dévotes ;
 Le chevalier sans éperons, sans bottes,
 La tête nue et le regard baissé,
 Leur avoua ce qui s'était passé,
 Que vers Charonne il fut tenté du diable,
 Qu'il succomba, qu'il se sentait coupable,
 Qu'il en avait un très pieux remord ;
 Puis il reçut sa sentence de mort.

Robert était si beau, si plein de charmes,
 Si bien tourné, si frais et si vermeil,
 Qu'en le jugeant, la Reine et son conseil
 Lorgnaient Robert et répandaient des larmes.
 Martou de loin dans un coin soupira :
 Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
 Berthe au conseil alors remémora,
 Qu'au chevalier on pouvait faire grâce,
 Et qu'il vivrait pourvu qu'il eût d'esprit :
 Car vous savez que notre loi prescrit
 De pardonner à qui pourra nous dire
 Ce que la femme en tous les temps désire ;
 Bien entendu qu'il explique le cas
 Très nettement et ne nous fâche pas.

La chose étant au conseil exposée
 Fut à Robert aussitôt proposée.
 La bonne Berthe, afin de le sauver,
 Lui concéda huit jours pour y rêver ;
 Il fit serment aux genoux de la Reine,
 De comparaître au bout de la huitaine,
 Remercia du décret lénitif,
 Prit congé d'elle et partit tout pensif.

Comment nommer, disait-il en lui-même,
 Très nettement ce que toute femme aime,
 Sans la fâcher ? La Reine et son sénat
 Ont aggravé mon trop piteux état.
 J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,
 Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.

Dans son chemin, dès que Robert trouvait
 Ou femme, ou fille, il priait la passante,
 De lui conter ce que plus elle aimait ;
 Toutes faisaient réponses différentes ;

Toutes mentaient ; nulle n'allait au fait.
Sire Robert au diable se donnait.

Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémisphère :

.....
Le jour baissait, à peine il était nuit ;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de suie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton ;
Son nez pointu touche à son court menton ;
D'un rouge brun sa paupière est bordée,
Quelques crins blancs couvrent son noir chignon ;
Un vieux tapis qui lui sert de jupon,
Tombe à moitié sur sa cuisse ridée ;
Elle fit peur au brave chevalier.

Elle l'acoste et d'un ton familier
Lui dit, — mon fils, je vois à votre mine
Que vous avez un chagrin qui vous mine :
Apprenez-moi vos tribulations ;
Nous souffrons tous ; mais parler nous soulage ;
Il est encor des consolations.
J'ai beaucoup vu : le sens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis,
Ont fait du bien quand on les a suivis.
— Le chevalier lui dit : hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conseils, mais en vain :
Mon heure arrive, et je dois en personne
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la Reine, à ses femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.

La vieille alors lui dit : — ne craignez rien ;
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie ,

Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien :

Devers la cour cheminez avec joie ;

Allons ensemble, et je vous apprendrai

Ce grand secret de vous tant désiré.

Mais jurez-moi qu'en me devant la vie

Vous serez juste et que de vous j'aurai

Ce qui me plaît et qui fait mon envie :

L'ingratitude est un crime odieux.

Faites serment, jurez par mes beaux yeux

Que vous ferez tout ce que je désire.

Le bon Robert lui jura, non sans rire.

Ne riez point, rien n'est plus sérieux,

Reprit la vieille ; et les voilà tous deux

Qui côte à côte arrivent en présence

De Reine Berthe et de la Cour de France.

Incontinent le conseil assemblé,

La Reine assise, et Robert appelé,

Jesais, dit-il, votre secret, mesdames.

Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous temps,

N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amans ;

Mais fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,

Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,

La nuit, le jour, veut être à mon avis,

Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis.

Il faut toujours que la femme commande ;

C'est là son goût, si j'ai tort, qu'on me pende.

Comme il parlait, tout le conseil conclut

Qu'il parlait juste et qu'il touchait au but.

Robert, absous, baisait la main de Berthe,

Quand, de haillons et de fange couverte,

Au pied du trône, on vit notre sans dent

Criant justice, et la presse fendait ;

Où lui fait place et voici sa harangue.

O Reine Berthe ! ô beauté dont la langue
 Ne prononça jamais que vérité,
 Vous dont l'esprit connaît toute équité,
 Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaisance,
 Ce Paladin ne doit qu'à ma science
 Votre secret, il ne vit que par moi.
 Il a juré mes beaux yeux et sa foi
 Que j'obtiendrais de lui ce que j'espère ;
 Vous êtes juste et j'attends mon salaire.
 Il est très vrai, dit Robert, et jamais
 On ne m'eût vu oublier les bienfaits ;
 Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
 Et mon armure, étaient tout mon partage ;
 Un moine noir a, par dévotion,
 Saisi le tout, quand j'assaillis Marton :
 Je n'ai plus rien, et malgré ma justice
 Je ne saurais payer ma bienfaitrice.

La Reine dit : tout vous sera rendu ;
 On punira votre voleur tondu.
 Votre fortune en trois parts divisée,
 Fera trois lots justement compensés ;
 Les vingt écus à Marton la lésée
 Sont dus de droit et pour ses œufs cassés ;
 La bonne vieille aura votre monture ;
 Et vous Robert, vous aurez votre armure.

La vieille dit : rien n'est plus généreux,
 Mais ce n'est pas son cheval que je veux ;
 Rien de Robert ne me plaît que lui-même,
 C'est sa valeur et ses grâces que j'aime :
 Je veux régner sur son cœur amoureux,
 De ce trésor ma tendresse est jalouse :
 Entre mes bras, Robert doit vivre heureux,
 Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.

A ce discours que l'on n'attendait pas,
 Robert glacé laisse tomber ses bras.
 Puis fixement contemplant la figure
 Et les haillons de notre créature,
 Dans son horreur, il recula trois pas,
 Signa son front; et d'un ton lamentable,
 Il s'écriait: ai-je donc mérité
 Ce ridicule et cette indignité?

.....
 La vieille est folle, elle a perdu l'esprit.

Lors tendrement notre sans dent reprit :
 Vous le voyez, ô Reine! il me méprise;
 Il est ingrat, les hommes le sont tous;
 Mais je vaincrai ses injustes dégoûts;
 De sa beauté j'ai l'âme trop éprise,
 Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
 Le cœur fait tout: J'avoue avec franchise
 Que je commence à perdre mes appas;
 Mais j'en serai plus tendre et plus fidelle:
 On en vaut mieux, on orne son esprit,
 On sait penser: et Salomon a dit,
 Que femmesage est plus que femme belle.
 Je suis bien pauvre, est-ce un si grand malheur:
 La pauvreté n'est point un désbonheur.
 N'est-on content que sur un lit d'ivoire?
 Et vous, Madame, en ce palais de gloire,
 Quand vous couchez côte-à-côte du roi,
 Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi?
 De Philémon vous connaissez l'histoire:
 Amant aimé dans le coin d'un taudis,
 Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.
 Les noirs chagrins, enfants de la vieillesse,
 N'habitent point sous nos rustiques toits;

Le vice fuit où n'est point la mollesse.
 Nous servons Dieu, nous égalons les Rois ;
 Nous soutenons l'honneur de vos provinces ;
 Nous vous faisons de vigoureux soldats :
 Et croyez-moi, pour peupler vos états,
 Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
 Que si le fiel à mes chastes désirs
 N'accorde pas le bonheur d'être mère,
 Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire.
 On me verra jusqu'à mon dernier jour,
 Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.

La décrépète, en parlant de la sorte,
 Charma le cœur des dames du Palais.
 On adjugea Robert à ses attraits ;
 De son serment la sainteté l'emporte
 Sur son dégoût ; la dame encor voulut
 Être à cheval, entre ses bras menée
 A sa chaumière, où ce noble hyménée,
 Doit s'achever dans la même journée
 Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le Chevalier sur son cheval remonte,
 Prend tristement sa femme entre ses bras,
 Saisi d'horreur et rougissant de honte,
 Tenté cent fois de la jeter à bas,
 De la noyer ; mais il ne le fit pas ;
 Tant des devoirs de la Chevalerie
 La loi sacrée était alors chérie.

Sa tendre épouse ; en trotant avec lui,
 Lui rappelait les exploits de sa race ;
 Elle mêlait à ses narrations
 Des sentiments et des réflexions,
 Des traits d'esprit et de morale pure.

.....
 Le bon Robert à toutes ces merveilles,
 Le cœur ému, prêtait ses deux oreilles,
 Tout délecté quand sa femme parlait,
 Prêt à mourir quand il la regardait.

L'étrange couple arrive à la chaumière
 Que possédait l'affreuse aventurière.
 Elle se trousse et de sa sale main,
 De son époux arrange le festin;
 Frugal repas fait par ce premier âge
 Plus célébré qu'imité par le sage.
 Deux ais pourris sur trois pieds inégaux,
 Formaient la table où les époux soupèrent,
 A peine assis sur deux minces tréteaux :
 Du triste époux les regards se baissèrent.
 La décrépète égaya le repas
 Par des propos plaisants et délicats,
 Par des bons mots qui piquent et qu'on aime,
 Si naturels que l'on croirait soi-même
 Les avoir dits; Robert fut si content,
 Qu'il en sourit, et qu'il crut un moment
 Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
 Elle voulut, quand le souper finit,
 Que son époux vint avec elle au lit.
 Le désespoir, la fureur le possède :
 A cette crise, il souhaite la mort ;
 Mais il se couche, il se fait cet effort ;
 Il l'a promis, le mal est sans remède.

Cen'était pas deux sales demi-draps,
 Percés de trous et rongés par les rats,
 Mal étendus sur de vieilles javelles,
 Mal recousus, encore par des ficelles,
 Qui révoltaient le guerrier malheureux ;

Du saint hymen les devoirs rigoureux
 S'offraient à lui sous un aspect horrible;
 Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impossible?
 A Rome, on dit que la grâce d'en haut,
 Donne à la fois le vouloir et le faire;
 La grâce et moi nous sommes en défaut.
 Par son esprit ma femme a de quoi plaire,
 Son cœur est bon; mais dans le grand conflit,
 Peut-on jouir du cœur et de l'esprit?
 Ainsi parlant le bon Robert se jette
 Froid comme glace au bord de sa couchette:
 Et pour cacher son cruel déplaisir,
 Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
 La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
 En le pinçant, — Ah! Robert, dormez-vous?
 Charmant ingrat, cher et cruel époux,
 Je suis rendue, hâtez-vous de vous rendre;
 De ma pudeur les timides accens,
 Sont subjugués par la voix de mes sens.
 Réglez sur eux ainsi que sur mon âme;
 Je meurs, je meurs! Ciel! à quoi réduis-tu
 Mon naturel qui combat ma vertu?
 Je me dissous, je brûle, je me pâme,
 Ah! le plaisir m'enivre malgré moi;
 Je n'en peux plus, faut-il mourir sans toi?
 Va, je le mets dessus ta conscience.
 Robert avait un fond de complaisance,
 Et de candeur et de religion;
 De son épouse il eut compassion.
 Hélas! dit-il, j'aurais voulu, Madame,
 Par mon ardeur égaler votre flamme;
 Mais que pourrai-je? allez, vous pourrez tout
 Reprit la vieille; il n'est rien à votre âge

Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
 Avec des soins, de l'art et du courage:
 Songez combien les dames de la cour
 Célébreront ce prodige d'amour.
 Je vous parais peut-être dégoûtante,
 Un peu ridée et même un peu puante;
 Cela n'est rien pour des héros bien nés;
 Fermez les yeux et bouchez-vous le nez.

Le Chevalier, amoureux de la gloire,
 Voulut enfin tenter cette victoire;
 Il obéit, et se piquant d'honneur,
 N'écoutant plus que sa rare valeur,
 Aidé du ciel, trouvant dans sa jeunesse
 Ce qui tient lieu de beauté, de tendresse,
 Fermant les yeux, se mit à son devoir.

C'en est assez, lui dit sa tendre épouse,
 J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir;
 Sur votre cœur, j'ai connu mon pouvoir;
 De ce pouvoir ma gloire était jalouse;
 J'avais raison, convencez-en, mon fils,
 Femme toujours est maîtresse au logis.
 Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,
 C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider;
 Obéissez, mon amour vous commande
 D'ouvrir les yeux et de me regarder.

Robert regarde; il voit à la lumière
 De cent flambeaux, sur vingt lustres placés,
 Dans un palais qui fut cette chaumière,
 Sous des rideaux de perles rehaussés,
 Une beauté, dont le pinceau d'Apelle
 Ou de Vanlo, ni le ciseau fidèle
 Du bon Pigal, Le moine ou Phidias,

N'auraient jamais imité les appas.
 C'était Vénus, mais Vénus amoureuse,
 Telle qu'elle est, quand les cheveux épars,
 Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,
 Entre ses bras, elle attend le Dieu Mars.

Tout est à vous, ce palais et moi-même;
 Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur:
 Vous n'avez pas dédaigné la laideur,
 Vous méritez que la beauté vous aime.

Or, maintenant, j'entends mes auditeurs
 Me demander qu'elle était cette belle,
 De qui Robert eut les tendres faveurs.
 Mes chers amis, c'était la fée Urgelle,
 Qui dans son tems protégea nos guerriers,
 Et fit du bien aux pauvres Chevaliers.

LE MARSEILLAIS ET LE LION ,

Conte philosophique, par Voltaire.

Un jour, un Marseillais, trafiquant en Afrique,
 Aborda le rivage où fut jadis Utique.
 Comme il se promenait dans le fond d'un vallon ,
 Il trouva, nez à nez, un énorme Lion,
 A la longue crinière, à la gueule enflammée,
 Terrible, et tout semblable au Lion de Némée.
 Le plus horrible effroi saisit le voyageur.
 Il n'était pas Hercule; et tout transi de peur,
 Il se mit à genoux et demanda la vie.

Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
 Mais qui faisait encor trembler le provençal,

« Lui-dit, en bon français : Ridicule animal,
 » Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe.
 » Écoute, j'ai dîné; je veux te faire grâce,
 » Si tu peux me prouver qu'il est contre les lois
 » Que le soir un Lion soupe d'un marseillois. »

Le marchand, à ces mots, conçut quelque espérance.
 Il avait eu jadis un grand fond de science.

.....
 D'abord il établit, selon l'usage antique,
 Quel est le droit divin du pouvoir monarchique;
 Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux,
 L'homme est né pour régner sur tous les animaux;
 Que la terre est son trône, et que dans l'étendue
 Les astres sont formés pour réjouir sa vue.
 Il conclut qu'étant Prince, un sujet africain,
 Ne pourrait sans péché manger son souverain.
 Le lion qui rit peu, se mit pourtant à rire,
 Et voulant par plaisir connaître cet empire,
 En deux grands coups de griffe, il dépouilla tout nu
 De l'univers entier le monarque absolu.

Ah ! dit-il au lion : — Je vois que la nature
 Me fait faire en ce monde une triste figure :
 Je pensais être roi : J'avais certes grand tort.
 Vous êtes le vrai maître, en étant le plus fort.
 Mais songez qu'un héros doit dompter sa colère :
 Un roi n'est point aimé ; s'il n'est point débonnaire.
 Dieu, comme vous savez, est au-dessus des rois.
 Jadis en Arménie il vous donna des lois;
 Il vous recommanda d'être clément et sage,
 De ne toucher jamais à l'homme son image :
 Et si vous me mangez, l'Éternel irrité
 Fera payer mon sang à votre majesté. . . . ✓

Toi, l'Image de Dieu ! toi, magot de Provence !
 Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
 Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
 Par qui fut-il écrit ? en quel temps ? dans quel lieu ?
 Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable.
 De mes quarante dents vois la file effroyable,
 Ces ongles dont un seul pourrait te déchirer,
 Ce gosier écumant prêt à te dévorer,
 Cette gueule, ces yeux dont jaillissent des flammes ;
 Je tient cet heureux don de Dieu que tu réclames.
 Il ne fait rien en vain ; te manger est ma loi ;
 C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
 Ce Dieu, dont mieux que toi, je connais la prudence,
 Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
 Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
 D'imbécilles dindons, des moutons innocents,
 Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
 Ton débile estomac, honte de la nature,
 Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
 Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
 Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en hermite.
 Et moi que l'appétit en tout temps sollicite,
 Conduit par la nature, attentif à mon bien,
 Je puis t'avaler cru sans qu'il m'en coûte rien.
 Je te digérerai sans faute en moins d'une heure,
 Le pacte universel est qu'on naisse et qu'on meure.
 Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
 Être avalé par moi que rongé par les vers. . . .

— Sire, les marseillais ont une âme immortelle ;
 Ayez dans vos repas quelque respect pour elle.

.
 — Je ne veux point manger ton âme raisonneuse ;
 Je cherche une pâture et moins fade et moins creuse ;

C'est ton corps qu'il me faut ; je le voudrais plus gras ;
Mais ton âme, crois-moi , ne me tentera pas. . .

— Vous avez sur ce corps une entière puissance,
Mais quand on a diné, n'a-t-on pas de clémence ?
Pour gagner quelqu'argent j'ai quitté mon pays ;
Je laisse dans Marseille une femme et deux fils.
Mes malheureux enfants, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital, si vous mangez leur père.

— Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?
Mon petit lionceau ne peut encor courir ,
Ni saisir de ses dents ton espèce craintive.
Je lui dois la pâture. . . — Sire, je suis vaincu :
Vos griffes et vos dents m'ont assez confondu.
Ma tremblante raison cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.
Ainsi Dieu le voulut et c'est pour notre bien.
Mais, sire, on voit souvent un malheureux chrétien
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,
Se racheter d'un turc, et payer un corsaire,
Je comptais à Tunis passer deux mois au plus ;
A vous y bien servir, mes vœux sont résolus ;
Je vous ferai garnir votre charnier anguste
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juste.
Pendant deux mois entiers, ils vous seront portés,
Par vos correspondants chaque jour présentés,
Et mon valet chez vous restera pour otage. . . .
— Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens signer le traité, suis-moi chez le Cadi ;
Donne des cautions ; sois sûr, si tu m'abuses,
Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses ;
Et que sans raisonner tu seras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.

Le marché fut signé, tous les deux l'observèrent,
 D'autant qu'en le gardant, tous les deux y gagnèrent.
 Ainsi dans tous les temps nos seigneurs les lions
 Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

L'UNION DES BEAUX-ARTS.

Trois jeunes gens, au sortir de l'enfance,
 D'une pure amitié goûtaient le doux lien,
 Nœud d'autant plus chéri qu'il était leur seul bien:
 Le premier était peintre, et le second poète,

Le troisième musicien.

Rarement la fortune habite la retraite
 De ceux pour qui les arts ont de puissans appas;

Nos jeunes gens n'y pensaient pas.

L'amitié, le travail, la flatteuse espérance,
 Le désir des succès, leur seule ambition,
 Et les douces erreurs par qui l'illusion

Trompe toujours l'adolescence,

Leur tenaient lieu de biens, vulgaire passion.
 Leurs cœurs étaient content, que faut-il davantage?

Une fille jolie, et vive, et du même âge,
 De leur sobre cuisine avait le soin urgent,
 Tenait la chambre propre et le linge assez blanc,

Régnait sur leur petit ménage,

Présidait à leur table, et gaiment leur chantait
 Les vers que l'un faisait et que l'autre notait.

Le peintre s'exerçait en peignant son portrait;

Le poète à tous trois récitait ses ouvrages.

Tous l'un de l'autre enfin ils briguaient les suffrages,

Naturellement s'estimaient,

Et d'un sort aussi doux tous quatre se louaient.

Il faut, pour vivre heureux, peu de biens à des sages!
 Ils n'avaient qu'une chambre et pour passer la nuit

Tous quatre n'avaient qu'un seul lit,
 Lit ample et non mollet, non décoré de soie,
 Non richement doré, non galamment sculpté,
 Mais ce qui vaut bien mieux, constamment habité
 Par le sommeil et par la joie.

Leur sort fut envié, malgré sa pauvreté.
 Au-dessous de leur chambre assez haut élevée,
 Un Abbé s'ennuyait quoiqu'il eût de l'argent.
 Du coin d'un œil pervers, il remarqua souvent
 Cette jeune beauté qui toujours en riant,
 Montait et descendait vingt fois dans la journée.
 Il l'attaque d'un mot; elle répond gaîment;

Il veut la plaindre, elle se dit heureuse:

Elle et ses trois amis vivent tous très-contents.

De l'Abbé né méchant, l'âme était envieuse;

Ce bonheur l'importune, et de ces jeunes gens

Il résout de troubler la douce destinée;

Pour corrompre la fille, il offre des présents;

Il étale de l'or à sa vue étonnée:

Elle refuse et fuit, et par des soins prudents,

Son adresse, depuis ce temps,

Evita de l'Abbé la rencontre fâcheuse.

Mais de peur d'alarmer le cœur de ses amis,

Elle ne leur dit rien de cette offre honteuse,

Qu'elle rejette avec mépris.

Un soir, le souper fait, tous remplis d'alégresse,

Ivres non pas du vin,

Qui brillait rarement dans leur sobre festin,

Mais des illusions de leur folle jeunesse,

Assez près de leur table et non loin de leur lit,

Une seule lumière, éclairant ce réduit,

Tous ensemble ils chantaient. La fille qui les aime,
Assise sur l'un d'eux, de son bras blanc et rond,

Embrassait le col du second,

Et pressait de son pied le genou du troisième.

Tous quatre, ils répétaient les chœurs d'un opéra,
Qui devait les combler de richesse et de gloire:

Car chacun d'eux y travailla.

Le peintre même dessina

Le palais du soleil, le temple de mémoire,

Le styx et l'Elisée et tout ce qui devait

Décorer le théâtre, alors qu'on le jouerait.

Tous s'entraidaient ainsi, s'en aimaient davantage,

Et satisfaits de leur ouvrage,

En chantant, ils s'applaudissaient,

Et dans leurs doux transports, tous quatre s'embras-
saient.

Soudain par un bruit sourd qui par degrés arrive,

Leurs plaisirs sont troublés, leur chant interrompu ;

Chacun lève la tête, et d'une oreille active,

Cherche qui peut causer ce bruit inattendu.

A grands coups, on heurte à la porte. ,

Tous se lèvent : ô ciel ! « à cette heure, chez nous,

» Qui peut venir et frapper de la sorte ? »

— Ouvrez, au nom du Roi, leur crie une voix forte ;

Ils ouvrent à ce nom qui les fait trembler tous.

— Eh ! Monsieur, que demandez-vous ?

Disent-ils à l'exempt dont la vile cohorte

Remplit déjà la chambre et le pallier.

— Je viens vous arrêter, répond-il au poète.

— Moi, Monsieur ? — Oui, je vous arrête,

Et j'emporte avec moi jusqu'au moindre papier ;

J'arrête aussi le peintre avec la jeune fille ;

'Tel est mon ordre. — Eh! sauriez-vous pourquoi,
 Monsieur, on vient ainsi troubler une famille,
 Qui ne fit aucun mal, qui respecta son Roi? . . .
 — Ma foi! je n'en sais rien, j'obéis: mais je crois
 Que vous avez rimé quelque poëme obscène,
 Quelque cantique impie, ou des vers médisants,
 Et que le peintre a fait des tableaux indécents.
 — Qui, nous? d'un tel forfait nous sommes innocents.
 Je fais un opéra; mon ami peint la scène. . . .
 — Je vous crois; mais marchons, et n'appréhendez rien.
 — Ne m'emmenez-vous point, dit le musicien?
 — Non, l'on n'a point encor décrété la musique.
 Elle n'est point obscène, impie, ou satyrique;
 Notez vos airs en paix. Il dit. En s'en allant,
 On aperçut l'Abbé, qui d'un air hypocrite
 Se glissait doucement derrière un satellite;
 Et vers la fille se penchant,
 Lui dit: « ne craignez rien, je connais cette affaire;
 » Je vous délivrerai, mais j'en veux le salaire, »
 Ce discours, que tout haut la fille répéta,
 Les frappant tous les trois, tous trois les éclaira;
 Et le musicien, dès l'aurore naissante,
 Court d'un vieux magistrat implorer la faveur,
 Demander ses amis et leur unique amante.
 « L'Abbé, n'en doutez point, fut votre délateur,
 » Dit ce Magistrat vénérable.
 » Il voulait qu'en prison l'on vous trainât aussi;
 » Le peintre et le poëte ont aisément fourni
 » Un prétexte assez vraisemblable;
 » Mais un musicien n'est point calomniable.
 » La fille a quelque tort de vivre avec vous trois.
 » Le mal n'est pas bien grand. Les jeunes gens par fois

» Font de ces fautes-là. Je la trouve assez sage,
 » D'avoir préféré noblement
 » Ses amis et les soins de leur petit ménage,
 » A tout l'or dont l'Abbé lui faisait un présent.
 » Son cœur n'est pas gâté; c'est une bonne enfant. »
 Il dit; de ces captifs il fait briser la chaîne.

A ses regards on les amène,
 Il les rejoint à leur ami;
 Ils tombent à ses pieds; le vieillard les embrasse.
 Ils pleurent en lui rendant grâce,
 Et ce bon vieillard attendri,
 Leur dit : « je vois votre innocence;
 » Contre les faux dévots, je vous protégerai;
 » Si l'Abbé vous poursuit, je le réprimerai;
 » Tous les quatre aimez-vous toujours avec constance.
 » Vous trouverez un jour les honneurs, l'opulence,
 » La gloire dont vos cœurs sont encor plus jaloux:
 » Mais jamais, croyez en ma longue expérience,
 » Vous n'aurez des jours aussi doux
 » Que ceux où vous n'avez de biens que l'espérance,
 » Et la vive amitié qui vous réunit tous. »

GUDIN.

Ce conte fut mis sur la scène, avec les modifications convenables, sous le titre des arts et l'amitié. La pièce obtint dans la nouveauté quelque succès.

L'histoire dit qu'un bon curé de Mante,
 Pour avoir à sa gouvernante
 Fait un enfant, un beau jour fut mandé
 Par son évêque, et sur un tel scandale
 Très-vivement par lui réprimandé.
 — Faire un enfant ! la faute est capita

— Hélas ! dit le pasteur , sans témoigner d'effroi ,
 Quand j'ai fait choix de cette ménagère ,
 Elle avait cinquante ans ; voilà son baptistaire :
 Vous eussiez , monseigneur , été pris comme moi .

Au vieux sérail Céphise reléguée ,
 Parfume encor ses antiques appas ,
 Tous les matins l'eau rose est prodiguée .
 Où ? ... Qu'on devine , et sot qui n'entend pas .
 Or son mari venant à la surprendre ,
 Ah , ah , ma femme ! Est-ce pour vos galants ?
 Eh ! fi ! monsieur , m'en vit-on jamais prendre ;
 Mais on pourrait trouver des insolents .

Flamberge en main pour une belle
 Deux grenadiers s'escrimaient fort ;
 La belle accourt . « Mes amis , leur dit-elle ,
 » Ah ! calmez un peu ce transport ;
 » Epargnez-moi de si vives alarmes ;
 » Sans doute , votre amour m'est cher !!!
 » C'est avec l'or qu'on dispute mes charmes
 » Et point du tout avec le fer . »

— On dirait qu'on dispute ici ?
 — Non ; nous sommes au jeu . — Pourquoi crier ainsi ?
 Je vous croyais fort en colère .
 Vous jouez gros , sans contredit :
 — Du tout , l'honneur . — Ah ! mesdames , c'est faire
 Pour peu de chose , bien du bruit .

Le faux serment.

Guillot devait à son voisin Lucas
 Cent écus neufs , depuis sept cent soixante .

Remboursement est toujours fâcheux cas ;
 Guillot niait et principal et redte.
 Lucas, piqué, l'ajourne au tribunal.
 Jurez, Guillot, lui dit le sénéchal ;
 Le débiteur lève sa main infâme ,
 Prêt à jurer ; de quoi Lucas confus :
 Ah ! malheureux, dit-il, tu perds ton âme !
 Voire, dit l'autre, et toi tes cent écus.

Un suppôt de la faculté,
 Assassin en titre d'office,
 D'un vieil oncle ayant hérité,
 Quitta le lugubre exercice.
 Un jour, dans certain comité,
 Il s'écriait : mes camarades,
 Enfin, dans un heureux loisir,
 Je vis sans crainte, sans désir ;
 Et si je vois quelques malades,
 Ce n'est plus que pour mon plaisir.

Le Bouchon.

Pendant le dernier carnaval,
 Un liégeois de taille replète
 Donnait la main à Fanchette
 Au théâtre, à l'église, au bal ;
 Personne ne le trouvait mal.
 Mais Damon, fâché qu'il l'assiège,
 Dit à Mondor : que fait Fanchon
 De ce certain homme de Liège ?
 Parbleu ! répond l'autre, un bouchon.

Les Pouvoirs.

Par son prélat dom Passe-dix,
 Feuillant d'une énorme encolure,
 Pour une égrillarde aventure
 Fut mis au rang des interdits. —
 « Monseigneur, entendez mes cris;
 Je serai l'exemple des nôtres ». —
 Non, non, repart l'évêque, à d'autres;
 Chacun doit remplir ses devoirs:
 Je vous remettrai mes pouvoirs,
 Quand vous m'aurez donné les vôtres.

Le Censeur.

En Suisse, un magistrat sévère,
 Un jour, publia son resorit
 Contre le livre de l'esprit
 Et la pucelle de Voltaire.
 On va chez chaque citoyen
 Fouiller jusques dans les ruelles:
 Un sergent au grave maintien,
 Après des recherches fidèles,
 S'en vint lui dire: calmez-vous,
 Seigneur baillif, il n'est chez nous
 Point d'esprit et peu de pucelles.

L'heureux Mari.

Conrard obtint le mois passé
 Un gros emploi dans la finance;

Et, faisant l'homme d'importance,
 Comme s'il eut été placé
 Pour son mérite ou sa science,
 Disait: « c'est sans protection
 » Que j'ai cette commission,
 » Sans voir ni monsieur, ni madame;
 » Je n'ai pas bougé de céans:
 » Il est pourtant vrai que ma femme
 » S'est donné quelques mouvements. »

Les Arabes ! les Juifs ! ouf, ouf, je n'en puis plus !
 Ose-t'on écorcher les gens de cette sorte ?
 Pour enterrer ma femme, exiger vingt écus !
 J'aimerais presque autant qu'elle ne fut pas morte.

Par testament dame Denise,
 Quoiqu'elle possédât un ample revenu,
 Ordonna que son corps fut inhumé tout nu,
 Pour épargner une chemise.

Un Augustin, fier comme un Carme,
 En chaire, un jour faisait vacarme
 Sur l'exemple que les parents
 Doivent donner à leurs eufants.
 Saint Augustin, notre bon père,
 Était, dit-il, manichéen;
 Mais sainte Monique, sa mère,
 En fit un excellent chrétien.
 Mieux valent de saintes pratiques,
 Que nos discours évangéliques
 Pour convertir nos libertins.
 Ah ! qu'on me donne des Moniques,
 Je vous ferai des Augustins.

Pierre et Jean pleuraient tous les deux.

— Mon pauvre Jean, quelle est ta peine ?

S'enquit Pierre : — Et toi, qui te gêne ?

Répondit Jean d'un ton piteux.

Hélas ! reprirent-ils, nos femmes,

D'elles ce sera bientôt fait.

— Ah ! Pierre ! — ah ! Jean ! de quel regret

Ce coup va pénétrer nos âmes !

Eh ! quelles femmes, en effet !

— La tienne est si bonne et si tendre !

Jean, je ne lui survivrai pas. . . .

— Pierre, la tienne a mille appas,

Si tu la perds, j'irai me pendre.

Un auteur de théâtre expert, mais indigent,

(Cela n'est pas grande merveille)

Allait un jour, faute d'argent,

Vendre les œuvres de Corneille.

Un ami, qui le voit inquiet et rêveur :

— Quel chagrin, lui dit-il, me fais-tu donc paraître ?

— On en aurait à moins, lui répond notre auteur :

Je ressemble à Judas : je vais vendre mon maître.

Orgon, poète marital,

A Vénus compare sa femme :

C'est pour la belle un madrigal,

Et pour Vénus une épigramme.

Un cordelier à la grand'manche,

Et les fêtes et le dimanche,

Récitait sa messe au château.

Soit à dessein ou d'aventure,
 Un jour, à ce que l'on m'assure,
 On lui donna du vin nouveau ;
 Piquette aigre, plate rincure.
 « Huit jours après, monsieur Mathieu,
 » Dit-il au sommelier du lieu,
 » Voyons le vin de la burette,
 » Car vous m'avez fait manger Dieu
 » L'autre jour à la vinaigrette. »

Deux bons Amis, après une assez longue absence,
 Se rencontrent enfin par l'effet du hasard ;

Pour trancher court, je mets à part
 Tous les menus détails d'une reconnaissance.
 — Comment te portes-tu ? dit l'un. — L'autre repart :
 Pas trop bien. J'ai tâté du bénit mariage
 Depuis que je t'ai vu. — Tu fis en homme sage.

— Pas tout-à-fait. Ah ! ventre-bleu j'ai pris. . .

J'ai pris la plus méchante femme. . .

— Tant pis. — Mais non ; pas trop tant pis ;
 Sa dot était, vois-tu, de mille beaux Louis.

— Bon. Que tu me chatouilles l'âme !
 Eh bien ! cela console. — Oh ! pas absolument ,

Je t'en jure :

Car cette somme a servi sur le champ
 A l'Achat de Moutons, tous morts subitement.

— C'est une fâcheuse aventure.

— Pas si fâcheuse encor ; la vente de leurs peaux
 M'a presque autant valu que le prix des Troupeaux.

— Te voilà moins à plaindre, et cela me rassure.

— Point du tout. Un feu dévorant

A brûlé la maison , où j'ai mis cet argent.
 — Quel grand malheur ! — Pas si grand qu'il te semble :
 La maison et la femme ont brûlé tout ensemble. :

Madame Hortense étant au bal ,
 Tomba l'autre jour en faiblesse ;
 Le grave Ortoux dit que son mal
 Était un signe de grossesse.
 Quelqu'un reprit : « Y pensez-vous ?
 » Depuis deux ans est mort l'époux
 » De cette veuve si gentille. »
 — Excusez, dit monsieur Ortoux ,
 Je croyais madame encore fille. .

Sur leurs santés un bourgeois et sa femme
 Interrogeaient l'opérateur Barry ,
 Lequel leur dit : « pour vous guérir , madame ,
 » Baume plus sûr , n'est que votre mari ; »
 Puis se tournant vers l'époux amaigri :
 « Pour vous, dit-il, femme vous est mortelle ; »
 — Las , dit alors l'époux à sa femelle ,
 Puis qu'autrement ne pouvons nous guérir ;
 Que faire donc ? — Je n'en sais rien , dit-elle ,
 Mais par saint Jean , je ne veux pas mourir. .

Dans un Moustier , de riches Bernardins
 Étaient plus gras , plus fiers que des Mondains. ,
 Là , bois , étang , mauvais chemin , montagne ,
 Font que nul char ne se met en campagne. .
 Un gros Valet ; très digne Muletier ,
 Roger , soignait les mulets du Moustier. .
 C'est sur leur dos qu'en ces lieux on voyage.

Le bon Garçon, frais sorti d'un Village
 Où l'on n'a vu que Fils de Saint François,
 Au Procureur en parlant une fois,
 Innocemment l'avait nommé, mon Père.
 — Souviens-t-en, sot, dit le Moine en colère,
 Tout, sous nos toits, a le titre de Don.
 Le Gars s'incline et demande pardon.
 — Soit, mais morbleu, gare la récidive;
 Après dîner que ma monture arrive. . .
 Quittant la table avec maint étranger,
 Chapeau bien bas, il voit venir Roger.
 De son air neuf les Convives de rire. . .
 — As-tu, l'ami, quelque chose à nous dire ?
 — Oui dà, je viens avertir, s'il vous plaît,
 Don Procureur que don mulet est prêt.

Aux pieds d'un père Séraphin

Une femme était à confesse;

Lorsque notre bon capucin

Crut démêler que sa faiblesse

Était de se mirer sans fin

Et de s'aimer avec tendresse.

— Qu'est-ce qui vous porte, dit-il,

Chaque instant à cette folie ?

— C'est que je me trouve jolie.

— Ah ! le démon est bien subtil.

Mais voyons si l'on m'en impose :

Alors il ouvre son guichet

Et dit, d'un air peu satisfait,

Vous vous damnez pour peu de chose.

LE SOUFFLET INUTILE.

N'étant qu'en tête à tête, on dit qu'une Duchesse
Reçut de son Époux, un soufflet bien donné.

Ce soufflet par l'Amour ne fut point pardonné :

Le trouve-t-on jamais au sein de la richesse

Et des grandeurs ? La Dame en question,

Croyant qu'une pareille insulte

Devait seule opérer sa séparation,

Court chez son Avocat, et longuement consulte.

Mais faute de Témoins qui déposent du fait,

On lui donne le conseil sage

De renoncer à son projet.

Elle remonte en équipage,

Retourne à son Hôtel ; son Époux l'attendait :

A dîner, il avait grand monde.

Dans le salon, elle entre, et fait :

Une révérence profonde ;

Puis s'approche de son Époux :

« Oui, Monsieur le Duc, lui dit-elle,

» Sur le soufflet que, dans notre querelle,

» J'ai, ce matin, reçu de vous,

» Je viens de consulter. Selon *Cujas*, *Barthole*

» Et vingt Légistes différents,

» Il ne m'est bon à rien. Ainsi je vous le rends ;

« Le geste suivit la parole. »

De Méran saint Just.

Que de cocus dans notre ville,

Maître Simon, sans vous compter !

— Morbleu ! cessez de plaisanter ;

Un railleur m'échauffe la bile.
 — Eh bien ! soit : je change de style ;
 Dérisez ce front mécontent :
 Que de cocus dans notre ville,
 Maître Simon, en vous comptant !

Sachez respecter mon honneur,
 Ou bien tremblez pour votre vie ,
 Disait la farouche Sylvie
 Un jour à certain suborneur,
 Qui, craignant devant cette belle
 D'avoir quelque amoureux transport,
 S'ensuyait. . . . fi ! s'écria-t'elle,
 Fi du poltron qui craint la mort. ,

Un matin, Blaise avisant
 Charlotte sa ménagère,
 Lui disait : — ah ! ah ! ma chère,
 J'ai fait un rêve plaisant.
 Tu connais la femme à Pierre,
 Cette nuit, en devisant
 Sur le bord de la rivière,
 Elle et moi. . . . Cela s'entend. ,
 — Ma foi ! je t'en livre autant,
 Lui repartit la commère.
 Tu connais le gros Lucas ?
 Le drôle, la nuit dernière,
 Lorgnait de près mes appas.
 — La rencontre est singulière. ,
 — Tu rêvais, dis-tu, compère ;
 Mais moi, je ne rêvais pas. ,

Épithaphe.

Ce gît que l'on vit toujours prendre,
 Et qui l'avait si bien appris,
 Qu'il aima mieux mourir que rendre
 Un lavement qu'il avait pris.

L'Évêque et la Truie.

Chez un évêque on était douze à table.
 Entre un curé qu'on laisse là debout,
 Confus, piqué, donnant tout bas au diable
 Les conviés et le prélat surtout:
 Quand celui-ci, pour le pousser à bout,
 Lui dit: — Curé, que dit-on pour nouvelles?
 En savez-vous? — Oui, monseigneur. — Et quelles?
 — Ma truie, hier, mit bas treize petits.
 Oh! c'est trop d'un, dirent nos gens assis;
 La mère en tout n'a que douze mamelles.
 Qui nourrira le treizième? — Ma foi!
 Répond le drôle aux douze heureux apôtres,
 Qu'il s'accommode! Il fera comme moi;
 Il verra seul, à jeûn, dîner les autres.

La force du naturel.

TANDIS qu'un récollet, d'une voix éloquente,
 Exhortait avec force un voleur qui mourait,
 Il s'éleva dans l'air une horrible tourmente,
 Il ventait, il tonnait, et le larron pleurait.
 Charmé du repentir, l'homme saint admirait.

« Bon ! courage ! mon fils, disait-il, patience !
 » Vous jouirez. . . . Hélas ! après un long silence, »
 Repart le moribond, qui toujours soupirait,
 Et larmoyait encor avec plus d'abondance :
 Le beau tems pour voler, mon père, à qui pourrait !

La Pénitence bien choisie.

D'AVOIR hanté la comédie,
 Un pénitent, en bon chrétien,
 S'accusait et promettait bien
 De n'y retourner de sa vie.
 — Voyons, lui dit le confesseur ;
 C'est le plaisir qui fait l'offense ;
 Que donnait on ? — Le Déserteur :
 — Vous le lirez pour pénitence.

Le Portrait ressemblant.

UN grand seigneur, mais avare, voyant
 Un bon curé qui, d'un air suppliant,
 Sur son portrait paraissait, en silence,
 Fixer la vue : « Ah ! dit son excellence,
 » A mon portrait, je le vois, en ce jour,
 » Vous voulez donc faire aussi votre cour !
 » N'est-il pas vrai ? . . . J'en devine la cause :
 » En avez-vous obtenu quelque chose ? »
 Non, monseigneur, répond, en s'inclinant,
 Le vieux pasteur. . . il est trop ressemblant.

La colère injuste.

AUSSTRÔR qu'au grand catalogue —
 Un époux se croit installé,

Le voilà grondant comme un dogue;
C'est son trésor qu'en a volé.
Que le grand diable le confonde !
Un trésor est à tout le monde,
Quand tout le monde en a la clef.

Le Sermon.

CERTAIN curé, du ton de Massillon,
Disait : « Chrétiens, dans quel siècle nous sommes !
» Voici le tems où, pour cueillir vos pommes,
» On fait en l'air voler le cotillon.
» J'ai vu le cas : fillettes sont sur l'arbre,
» Garçons dessous, les croyez-vous marbre ?
» Or donc, voulant prévenir tel abus,
» A l'avenir, pour l'honneur des familles,
» Sous le pommier on placera les filles;
» Et vous, garçons, vous monterez dessus. »

La bonne foi.

On demandait à Lysimon
Quelles gens voyait Emélie.
« Je n'en sais rien, dit-il, brouillé pour tout de bon,
» Je m'informe peu de sa vie;
» Mais la belle voyait mauvaise compagnie,
» Quand je fréquentais sa maison. »

L'horoscope justifié.

Ah ! craignez l'eau sur toute chose,
Dit un devin des plus fameux,
A certain homme très-peureux ;

De mort l'eau sera cause.
 Mon homme alors renonce à l'eau,
 Craint la rivière, et déjà n'ose
 S'approcher du moindre ruisseau,
 Boit son vin pur, double la dose,
 Devient ivrogne, croit par-là
 Détourner le moment critique :
 Qu'arriva-t-il de tout cela ?
 Hélas ! Il mourut hydropique.

Le bon moulin.

Un moulin, dont les flots battaient en vain les rames,
 Au meûnier désolé faisait dire ces mots :
 Pour qu'il n'eût jamais de repos,
 Dieux ! que n'ai-je un moulin fait de langues de femmes

LE CŒUR ,

Par Boufflers.

Le cœur est tout, disent les femmes :
 Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur :
 Le cœur seul est vaincu, le cœur seul est vainqueur.
 Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames
 En nous parlant toujours du cœur ?
 En y pensant beaucoup, je me suis mis en tête
 Que du sens littéral elles font peu de cas,
 Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête
 Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.
 Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonné ;
 Platon se perd tout seul et n'égare personne :

Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison,
Et dans cet art charmant la meilleure leçon,

C'est la nature qui la donne;

A bon droit, nous la bénissons,

Pour nous avoir formé des cœurs de deux façons :

Car que deviendraient les familles,

Si les cœurs des jeunes garçons

Etaient faits comme ceux des filles?

Avec variété nature les moula,

Afin que tout le monde en trouvât à sa guise;

Prince, manant, abbé, nonne, reine, marquise,

Celui qui dit *Sanctus*, celui qui crie allha ,

Le Bonze, le Rabin, le Carme, la Sœur grise,

Tous reçurent un cœur, aucun ne s'en tient là ;

C'est peu d'avoir chacun le nôtre,

Nous en cherchons partout un autre.

Nature en fait de cœur se prête à tous les goûts,

J'en ai vu de toutes les formes,

Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes,

Mesdames et Messieurs, comment le voulez vous ?

On fait partout d'un cœur tout ce qu'on veut en faire ;

On le prend, on le donne, on l'achette, on le vend,

Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre ,

C'est un merveilleux instrument :

J'en jouais bien dans ma jeunesse,

Moins bien pourtant que ma maîtresse. ,

O vous qui cherchez le bonheur!

Sachez tirer partie d'un cœur ;

Un cœur est bon à tout, partout on s'en amuse ;

Mais à ce joli petit jeu,

Au bout de quelque tems il s'use,

Et chacune et chacun finissent en tout lieu

P'ar en avoir trop ou trop peu.

RÉPONSE DE VOLTAIRE.

Certaine Dame honnête, et savante et profonde,
 Ayant lu le traité des cœurs,
 Disait, en se pâmant, que j'aime cet auteur!
 Ah! Je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.
 De mon heureux printems j'ai vu passer la fleur,
 Le cœur pourtant me parle encore.
 Du nom de petit cœur quand mon amant m'honore,
 Je sens qu'il me fait trop d'honneur.
 Hélas, faibles humains, quels destins sont les nôtres!
 Qu'on a mal placé la grandeur!
 Qu'on serait heureux si les cœurs
 Étaient faits les uns pour les autres!
 Illustre Chevalier, vous chantez vos combats,
 Vos victoires, et votre empire;
 Et dans vos vers heureux, comme vous, pleins d'appas,
 C'est votre cœur qui vous inspire.
 Quand Lisette vous dit, Rodrigue, as-tu du cœur?
 Sur l'heure elle l'éprouve et dit avec franchise:
 Il eut encor plus de valeur,
 Quand il était homme d'église.

A M.^{me} D.^{me},

EN LUI ENVOYANT UNE CHAISE PERCÉE.

Femme au dessus de bien des hommes
 Du siècle héroïque où nous sommes;
 Femme digne tout d'une voix,
 Qu'on la célèbre d'âge en âge,

Comme ayant tout à la fois,
 Esprit, beauté, grâces, courage,
 Goût et sentiment délicat ;
 Femme forte que rien n'étonne,
 Ni n'énorgueillit ni n'abat ;
 Femme, au besoin, homme d'état,
 Et, s'il le fallait amazone ;
 Je voudrais bien en vérité
 Ne vous pas moins offrir qu'un trône,
 De vous mille fois mérité :
 Mais on en sait la rareté.
 N'a pas qui veut une couronne.
 Donc au lieu d'un siège éminent,
 Qui branle ou craque à tout moment,
 Je vous en offre un bas, mais stable,
 Plus nécessaire assurément,
 Plus utile et plus agréable ;
 Où vous aurez ceci de doux,
 Qu'à la barbe, au nez des jaloux,
 Vous y serez en paix profonde,
 Et que si le tonnerre y gronde,
 Ce ne sera que dessous vous.

PIRON.

CONTREBANDIERS.

Un contrebandier a joué un tour plaisant à la ferme générale. Depuis plusieurs années il sortait de Paris en carrosse comme pour aller à une maison de campagne et revenait tous les soirs. Alors il mettait derrière sa voiture deux laquais habillés l'un comme l'autre. Un

de ces deux laquais était d'osier et creux. On le remplissait tous les jours d'une grande quantité de marchandises prohibées. Lorsqu'on arrivait à la barrière, le laquais, qui n'était pas d'osier, descendait pour ouvrir la portière aux commis, qui accoutumés à voir le maître de la voiture, ne se donnaient pas la peine d'examiner ce qu'elle contenait, et se contentaient d'un léger coup d'œil. Le laquais postiche restait derrière; et l'autre, après l'examen fait ou censé fait, remontait à son côté. Il y avait long-temps que cet homme avait fait heureusement ce métier-là: mais il a été découvert et mis en prison.

CORBEAU.

PLINE raconte que, sous le règne de Claudius, on fit à Rome des funérailles superbes à une espèce de corbeau public, admiré par son adresse et ses talents, et qu'on mit à mort le citoyen qui l'avait tué; ces funérailles se firent avec beaucoup d'éclat. Un joueur de flûte précédait le lit de parade sur lequel le corbeau mort était porté sur les épaules de deux esclaves. Le convoi était fermé par un nombre infini de personnes de tout sexe, de tout âge et de toutes conditions.

CORSAIRE.

POL RIBE, corsaire anglais, avait été long-temps matelot. S'ennuyant d'obéir, il forma le dessein de se rendre maître de son vaisseau, sans avoir pris la peine de cabaler pour se faire des complices. Mille preuves qu'il avait

données de sa résolution et de sa force semblaient lui assurer la soumission de ses compagnons. Un jour que le capitaine et le lieutenant du vaisseau étaient à s'entretenir ensemble sur le tillac, il les précipita tous deux dans la mer; et s'armant d'un long croc, il acheva de les tuer lorsqu'ils se rapprochaient à la nage pour remonter dans le vaisseau. Ensuite, se tournant vers ses compagnons, qui le croyaient dans quelque accès de folie ou de fureur, il leur dit d'un air tranquille: « Mes » amis, ce vaisseau est à moi; je viens de le gagner par » un coup qui m'a réussi, et je me sens capable d'en faire bien d'autres pour le conserver. Reconnaissez-moi » pour votre capitaine; je vous conduirai bien, et je vous » ferai part de toutes les richesses que je prétends bien » tôt acquérir ». Ils se soumirent à lui sans résistance. Dès le jour suivant, il rencontra un vaisseau espagnol, dont l'équipage était plus nombreux que le sien; mais, sans en marquer la moindre inquiétude, il courut à l'abordage avant que d'avoir pensé à faire feu de son canon, et faisait main-basse sur tout ce qui parut le menacer de quelque résistance, il tua plus d'ennemis de sa main que tous ses gens ensemble. Non-seulement il se rendit maître du vaisseau, mais le trouvant meilleur que le sien, il s'en fit une espèce de fondement, sur lequel il établit toutes ses espérances de fortune. En moins d'une année, il prit dix-neuf vaisseaux espagnols, et pillà deux de leurs ports, où l'on fit monter son butin à plus de cent mille écus. Mais ce qui imprima la terreur dans tous les lieux où il entreprit de se rendre maître, c'est que, fort souvent, au lieu de se servir d'un sabre ou d'une épée, il n'employait qu'un gros bâton armé de fer, avec lequel il tuait quelquefois d'un seul coup trois

ou quatre ennemis. Son brigandage dura cinq ans, sous la protection tacite des colonics de sa nation, qui employaient même assez souvent ses services, soit pour attaquer, soit pour se défendre; mais sa mort délivra les Espagnols d'un si redoutable ennemi. Pol Ribe était attaqué d'une inflammation d'entrailles, qui n'était qu'un mal ordinaire. Il se présenta pour le guérir un étranger qui était arrivé depuis peu dans le lieu de sa retraite, et qui s'était donné pour expert dans la connaissance des simples. Il présenta au corsaire un élixir dont il lui garantit la vertu; mais l'effet fut si terrible, que presque au même moment, Pol Ribe sentit ses forces éteintes, et demeura sans mouvement. Si ce fut un poison, sa tête fut la dernière partie où il se communiqua. Il conserva assez de présence d'esprit pour soupçonner qu'il était empoisonné; et, craignant que la mort ne lui laissât pas le temps d'approfondir ses défiances, il donna ordre que le médecin fut massacré devant ses yeux.

COURAGE. — INTRÉPIDITÉ.

Lorsque mylord Russel, qui a eu la tête tranchée, fut monté sur l'échafaud, il tira sa montre et la donna au ministre Burnet qui l'assistait à la mort, en lui disant : « Tenez, voici ce qui marque le temps, servez-vous-en, » jen'en ai plus besoin, je vais marquer pour l'éternité. »

Un grenadier, à l'attaque d'un ouvrage, au siège de Port-Mahon, disait : « *Quel diable voudrait aller là, » s'il n'y avait pas de coups de fusils à gagner.* »

M. de Marigny, commandant le César, après l'avoir défendu jusqu'à la dernière extrémité, était étendu sur

son lit, mortellement blessé. On vient lui dire que le vaisseau qui est en feu va sauter : « Tant mieux, répondit-il, les Anglais ne l'auront pas. Fermez ma porte, mes amis, et tâchez de vous sauver. »

Au siège de Minorque, en 1756, un canonnier ayant eu le bras droit emporté dans le moment où il allait faire feu, ramassa la mèche de la main gauche, se reporta sur son canon, et dit en faisant feu : « Ces gens-là croyaient donc que je n'avais qu'un bras. »

Dans la guerre des Alpes, le Maréchal de Belle-Isle voulant s'emparer d'un fort, s'approcha de quelques grenadiers et leur dit : « mes amis, il me faudrait 50 volontaires pour emporter cet ouvrage, et voici 50 louis d'or que je leur donne à partager après l'attaque. — Mon général, répondit l'un d'eux, c'est trop chaud pour de l'argent ; mais commandez. »

Dans la première guerre de Carthage, Cœdicus était Tribun légionnaire. L'armée fut enveloppée par les ennemis ; Cœdicus donna le conseil de détacher 400 hommes qui occuperaient une colline voisine. « Tant dis qu'ils soutiendront l'effort des ennemis, dit-il, l'armée pourra échapper. » — Mais, demanda le Consul, qui voudra conduire ces quatre cents hommes à la boucherie ? — « C'est moi, répartit le tribun ; je veux bien me sacrifier pour vous et pour la république. Allons, mes amis, dit-il sur-le-champ aux soldats : il est nécessaire d'aller là, et il n'est pas nécessaire d'en revenir. » Le stratagème réussit. Les ennemis donnèrent dans le piège, et les quatre cents hommes se défendirent assez long-temps pour donner à l'armée

romaine celui de se retirer. Il n'en échappa que le tribun, qui fut reconnu entre les blessés. Caton et Sénèque ont comparé cette action à celle de Léonidas, dont il est parlé dans Hérodote. Mais Caton se plaint que l'action de Léonidas et des trois cents hommes qui périrent avec lui aux Thermopyles ait été célébrée par des monuments et des statues, et transmise à la postérité par l'histoire, au lieu que l'action de Cœdicius est peu connue.

Du moins on sait son nom, au lieu que l'on ignore jusqu'à celui d'un Français comparable à lui, tout au moins.

Dans l'horrible guerre de la Vendée, une des armées conventionnelles fut mise en pleine déroute. Kléber, qui commandait l'arrière-garde appelle un officier. « Vous allez, lui dit-il, vous porter avec 200 hommes à l'entrée de ce défilé. — Oui, mon Général. — Au moyen de deux pièces de canon et de l'avantage du poste, vous arrêterez les ennemis victorieux. — Oui, mon Général. — Vous périrez tous, reprend Kléber, mais vous sauverez l'armée. — Oui, mon Général. » Et sans prononcer d'autres paroles, l'officier alla exécuter l'ordre. Tout arriva comme Kléber l'avait annoncé.

Il est généralement reconnu que, pendant la terrible révolution qui a tourmenté la France, le courage des soldats français aux frontières, égala (c'est tout dire) la férocité des bourreaux et la résignation des victimes dans l'intérieur de ce malheureux pays. Voici quelques traits remarquables pris parmi une immense quantité d'autres, qui honoreront toujours nos armées.

Dougados , sergent-major au deuxième bataillon du Tarn , au fort d'une mêlée, reçoit une balle qui le couche par terre, et est prêt à expirer. Deux de ses camarades s'empressent auprès de lui, et déjà ils se disposaient à l'emporter pour le conduire à l'hôpital. Dougados, qui sait que l'action n'est pas finie, et qu'on a besoin de ses deux compagnons d'armes, puisqu'ils ne sont pas comme lui hors de combat, leur dit avec calme, en s'appuyant demi-penché sur une de ses mains : « Mes amis, retournez à votre poste, vous vous devez à la patrie avant de penser à moi. »

Martin Vinay, simple volontaire au troisième bataillon de la Drôme, reçut une blessure à la jambe : un brave n'aime point de ces blessures qui l'empêchent de combattre. Vinay est encore menacé de quelque chose de plus affligeant pour lui. . . . Encore quelques instants, et il ne peut éviter d'être prisonnier. — Que fait-il ? il se recueille un moment, et dit : « L'ennemi » du moins ne m'aura pas vivant. » Aussitôt il tire son sabre, et se l'enfonce dans la poitrine, préférant ainsi le trépas à la captivité.

Un grenadier au cinquième bataillon de l'Ain, en faction sur le bord du Rhin, est frappé à la tête d'un boulet qui lui fait sauter la cervelle : Alexis Émonet (c'est le nom de cette généreuse victime) avait un frère, simple volontaire dans le même régiment. Claude Émonet se trouve de garde au même poste, et son tour de faction succède à celui de son frère ; Claude, avec un stoïcisme rare, prend son fusil et dit à son caporal : « Je vais achever, moi, la faction de mon frère. »

L'officier du poste et ses autres camarades s'opposent à cette résolution, et veulent le soustraire à l'affreuse image qu'il a sous les yeux. Claude insiste, et veut qu'on le poste factionnaire à la même place, puisque c'est celle de son poste. Il a le courage de remplir son devoir à l'endroit même tout couvert du sang fraternel, et de commander la nature. Quitte envers la patrie, on le vit s'acquitter ensuite des devoirs de son cœur. Claude n'était point un guerrier farouche, que le métier des armes a endurci au point d'être insensible aux plus douces affections. Relevé de sa consigne après l'heure prescrite, il va se précipiter sur le corps de son frère; il ne l'arrose point de ses larmes; mais sa pitié fraternelle tournera au profit de cette même patrie, la cause innocente de la perte qu'il vient de faire. Oui, mon cher Alexis, je le jure sur tes restes sanglants et inanimés ! Oui, je vengerai ta mort sur les ennemis de notre république ! Oui, tu seras vengé par moi, ou je périrai avec une gloire aussi pure que la tienne !

Le 21 germinal (10 avril 1796), à quatre heures du matin, Beaulieu, généralissime des armées autrichiennes et piémontaises combinées, vint à la tête de 15,000 hommes, attaquer les positions sur lesquelles était appuyé le centre de l'armée française. Beaulieu y eut quelque bonheur. Enflé de ce petit succès, il crut pouvoir, à une heure après midi, assaillir, avec le même avantage, la redoute de Montélésimo, dernier retranchement de nos braves d'Italie. Cette redoute était gardée par 1500 hommes, qui se trouvaient donc contre 15,000. Rampon, chef de brigade, ne s'effraye pas du nombre, et ne compte pas l'ennemi qui l'attaque;

mais il fit, au milieu du feu, prêter ce serment à sa troupe : « Sur nos canons, jurons à la patrie de mourir » tous dans la redoute, plutôt que de l'abandonner. » Le vœu de Rampon coûta à Beaulieu 2000 hommes et valut autant de prisonniers.

L'armée Française se voyait obligée de revenir sur ses pas, et d'évacuer la Belgique; l'ordre est donné à Rosbruge de démolir un pont, afin de mettre les eaux de la rivière entre l'ennemi et l'armée française. Les soldats, qui ne doivent savoir qu'obéir, ainsi le veut la discipline militaire, se mettent à l'œuvre, et le pont tombe en débris. Mais une arche de ce pont est encore dans son entier; c'est alors que Juban, sergent-major au cinquième bataillon de Rhône et Loire, s'avance et se met en devoir d'accomplir son dessein. Sourd à tout ce que peuvent lui dire ses camarades sur le péril et la témérité de ses démarches, armé d'une hache, il frappe à coups redoublés. Une clef de fer retenait le ceintrement de l'arcade; mais bientôt elle est brisée sous les efforts du sergent-major. L'arche s'écroule sous le poids de son corps avec un bruit affreux. Le bataillon, présent à cette action hardie, le croit perdu : il tombe en effet avec les poutres, et est précipité dans le fleuve. Il a de l'eau jusqu'au menton. Un cri d'alarme se fait entendre autour de lui. Lui, sans perdre la tête, rassure ses compagnons d'armes, en répétant plusieurs fois, « la patrie me sauvera. » ! On admire son sang-froid, son intrépidité, mais on désespère de son salut. Juban a prononcé un vœu, il ne sera pas vain. Le génie de la France semble veiller en effet sur sa personne; il redouble de courage; il lutte à la fois contre les flots et

au milieu des décombres dont il est entouré; il écarte les obstacles; il vient enfin à bout de se débarrasser et de regagner la rive, tout meurtri, mais la vie sauve.

Un mois après la retraite des nôtres de Rosbruge, le même bataillon, le cinquième de Rhône et Loire, eut ordre de s'emparer de ce village de la Belgique. Juban ne se trouve pas des derniers à combattre. Son ardeur l'emporte; il se fait jour dans les rangs ennemis, et il y arrache un adversaire digne de lui. Il s'adresse au commandant même. Celui-ci se défend en désespéré, mais il ne peut soutenir long-temps l'impétuosité du sergent-major. Son épée est rompue; il chancelle et tombe. Le voilà à la merci de Juban, qui lui dit avec fierté: « Commandant, je te somme de te rendre à » moi. » L'officier autrichien, un genou en terre, appuyé sur une main, voyant qu'il ne peut éviter sa disgrâce, a recours aux moyens pratiqués en pareils cas. Il répond à Juban: « — Mon ami, je me reconnais » vaincu par toi, et j'aime à rendre témoignage à ta » bravoure: accorde-moi, je t'en conjure, ma liberté, et » reçois le prix de ma rançon. Tiens, voilà ma montre. » — Non, répliqua-t-il au commandant autrichien, je » neme bats point pour une montre; rends-toi ou je » te tue. »

Le même Juban, comme il parlait ainsi à l'officier de l'empereur, voit à quelques pas de lui un fantassin prêt à être terrassé, et mis en pièces par deux hussards ennemis, confie son prisonnier à ses frères d'armes, et court sauver la vie au volontaire. Un des hussards devient son prisonnier, et l'autre reçoit un coup de fusil, et meurt à ses pieds.

Le chasseur Rosier, de la compagnie numéro 6, du premier bataillon du Gard, dans une affaire fort chaude, qui eut lieu à l'armée des Pyrénées-Orientales, reçoit une balle dans le flanc : elle passe outre après lui avoir fait une blessure profonde. Le sang coule, et les vêtements de notre héros en sont imbibés; Rosier, cependant pour être blessé, et quoiqu'il souffre beaucoup, ne se croit pas hors de combat, et ne veut point quitter les rangs. On le voit continuer à se battre avec le même courage, le même sang-froid, mais une deuxième balle l'atteint à la jambe et la perce de part en part. En dépit de sa bonne volonté il ne peut plus se soutenir, il tombe : ses camarades bandent ses deux plaies à la hâte, et le portent hors de la mêlée. Rosier qui ne pense qu'à la patrie, au milieu des tourments qu'il endure, tourne encore la tête du côté de la bataille dont on l'éloigne. Sur le chemin il rencontre un peloton de ses camarades volant à l'ennemi. Cette vue l'enflamme de nouveau, il fait un effort sur lui-même, il se relève entre les deux frères d'armes qui le portaient, et leur dit d'une voix mourante : « Mes amis, » mes braves compagnons, faites comme moi, ne sortez du combat qu'après en avoir mérité autant. »

Au village d'Ostrappel, le 10 août 1793, jour mémorable sous tous les rapports, tout un détachement de cavalerie autrichienne fond à l'improviste sur une pièce de canon du calibre de quatre, et qui était servie par huit braves. Le nombre et l'avantage des hussards à cheval ne font pas peur à nos fantassins. On peut quelquefois surprendre les français, mais jamais on ne les trouve dépourvus de courage. Le combat s'engage, il

était trop inégal pour avoir une heureuse issue du côté des nôtres ; mais du moins il ne fut pas sans gloire pour eux. Après une longue et vigoureuse résistance, sept de nos huit héros tombent autour de leur canon ; Barailler, canonnier au cinquième bataillon de Rhône et Loire, reste seul. Tout autre que lui eût cru pouvoir, sans honte, cesser une action qui le mettait à l'abri de toute imputation. Quand on voit tous ses camarades étendus à ses pieds, on ne craint pas le blâme en acceptant la vie, après l'avoir disputée si long-temps : mais Barailler pense autrement, on lui dit : « rends-toi, et livre-nous ta » pièce de canon. » Barailler regarde fièrement ses ennemis étonnés, et leur répond froidement : « Un français » ne se rend pas. » En professant ces paroles, il s'élance sur le canon, le tient fortement embrassé d'une main, l'autre est armée d'un pistolet qu'il dirige sur les cavaliers assaillants : c'est dans cette noble attitude qu'il les attend, et brave la mort. Le peu qu'il a dit, ses gestes, sa contenance, tout en lui en impose un moment. L'ennemi, forcé de l'admirer, lui dit encore : « Rends-toi. » — Soldats autrichiens, réplique Barailler, ne m'avez-vous donc pas entendu ? eh bien ! je vous le répète, vous pouvez me massacrer, mais vous ne sauriez m'obliger à la honte d'une lâcheté. En disant ces mots, il tire son dernier coup de pistolet, tue un hussard. Il reçoit à son tour le coup de la mort sur son canon, que ses bras, même après son trépas, tiennent encore serré contre son sein.

Deux victoires venaient de signaler l'armée d'Italie ; les troupes combinées de l'empereur et du roi de Sardaigne battaient en retraite. Le général Beaulieu,

honteux de deux défaites consécutives, rassembla 7,000 hommes, l'élite de son armée, et voulut tenter un coup de désespoir. Dès la pointe du jour, il s'avance avec audace, et parvient à enlever Dégô, village que les français avaient pris. Fatiguée du combat de la veille, qui avait été fort long, et avait fini fort tard, la droite de l'armée se permettait quelque repos, couchée sur ses lauriers. La générale bat aussitôt à l'aile droite du vainqueur. Immédiatement après, elle se fait entendre au quartier-général. Masséna, commandant sous Bonaparte, rallie une partie de ses soldats, se met en bataille, et recommence l'attaque à trois reprises : les troupes victorieuses sont trois fois repoussées. C'est en ce moment que le général Causse, déjà connu, rallie la quatre-vingt-dix-neuvième brigade, et charge l'ennemi. Près de l'atteindre à la baïonnette, le brave Causse tombe mortellement blessé. Le général en chef arrive dans ce douloureux moment. Il était deux heures après midi, et rien n'était encore décidé. La première chose que Causse demande, c'est : « Dégô » est-il repris ? Je meurs content si la victoire est à » nous ».

Un artisan Lillois, père de trois enfants, prit du service dans un bataillon de première levée. L'aîné de ses enfants suit son exemple, il est imité à son tour par son frère ; le dernier des trois, trop jeune pour être soldat de la patrie, veut du moins suivre son père et ses deux frères ; il demande un tambour, et s'enrôle. Lors du combat d'Ypres, le père reçoit une blessure mortelle à côté de son second fils. A moitié couché au pied d'un arbre, il dit à son enfant : « Je ne crois pas revenir de

» ce coup, tâche de m'amener tes frères, que je leur dise
 » adieu ». Ses deux autres enfants arrivent, et restent
 muets de douleur à la vue de l'auteur de leurs jours,
 expirant. Ce respectable père de famille leur adresse
 ce peu de mots. « Mes chers enfants cessez de vous
 » affliger de ma perte; je meurs content si vous jurez de
 » venger ma mort en continuant de combattre pour la
 » patrie. » Les trois frères, debout devant lui, se serrent la
 main simultanément en disant: « Oui, nous le jurons
 » nous te vengerons! nous le jurons entre tes mains, bé-
 » nis tes enfants? » Le père lève les yeux sur ses trois fils,
 reçoit leur serment, et rend le dernier soupir avec calme
 et même dans la joie. Sa dernière heure le paye assez
 de tout ce qu'il a fait pour son pays. Les trois enfants
 procédèrent eux-mêmes à l'inhumation de leur père.

Leur commandant, touché de leur piété filiale, leur
 distribue une récompense: ils demandent un congé pour
 aller porter cette somme à leur mère; ils la quittent
 aussitôt après, en lui disant: « nos devoirs ne sont qu'à
 » moitié remplis, nous avons la patrie et notre père à
 » venger, adieu! »

Les citoyens de Lille voulurent donner une fête aux
 trois frères avant leur départ; mais ils se déroberent à
 ce triomphe pour retourner à leur poste.

INDERVILLIERS était une commune à peine connue de
 son département (celui de la Meurthe, ci-devant Lor-
 raine.) Elle mérite de figurer dans les fastes du peuple
 français, puisqu'elle peut l'honorer d'avoir donné le
 jour à Portenac, grenadier au cinquante-troisième régi-
 ment d'infanterie. L'antiquité n'a rien de plus beau ni
 de plus touchant à mettre à côté de la mort de ce brave.

Cette action sublime et véritablement héroïque, eut lieu dans la journée du 17 novembre 1793, époque si honorable pour l'armée des Pyrénées Orientales. Un éclat d'obus emporta la jambe à Portenac, il tombe, les ennemis s'approchent; il se voit menacé de la disgrâce de passer en leur pouvoir. Portenac appelle à lui Grismond, l'un de ses camarades. « Mon ami, lui dit-il, ôte-moi le peu d'existence qu'il me reste! « j'aime » mieux mourir de ta main que de celles des ennemis de » mon pays. » Les âmes des deux amis s'entendent : Grismond, en silence et l'œil en larmes, embrasse Portenac, se retire à quelques pas, dirige son coup de pistolet, détourne ses regards et lui fait sauter le crâne. L'ennemi, qui accourait, témoin de cette scène difficile à décrire, est saisi de respect, et admire malgré lui l'héroïsme français. Il a honte de poursuivre, il retourne sur ses pas. »

FIN DU PREMIER VOLUME.



